THEATRE

D'ARISTOPHANE

TOME I

DU MÊME AUTEUR

ΕΚ ΤΩΝ

ΑΡΙΣΤΟΦΑΝΟΥΣ

ΕΚΛΟΓΑΙ

EXTRAITS D'ARISTOPHANE

TEXTE GREC

OUVRAGE PRESCRIT PAR LE NOUVEAU PROGRAMME POUR LA CLASSE DE RHÉTORIQUE

LES MÊMES EXTRAITS

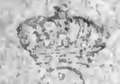
Texte revu et corrigé

AVEC LA TRADUCTION EN PROSE EN REGARD

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1

THÉATRE
D'ARISTOPHANE

SCÈNES



TRADUITES EN VERS FRANÇAIS

PAR

EUGÈNE FALLEX

PROFESSEUR DE SECONDE AU LYCÉE NAPOLÉON

DEUXIÈME ÉDITION

CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE ET SUIVIE DE LA TRADUCTION COMPLÈTE

DU PLUTUS

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME PREMIER

PARIS

AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR

7, RUE DES GRÈS, 7

1865

SCÈNES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME

LES GUÊPES.

1. La manie de juger.
2. Marche nocturne.
3. Une évasion.
4. Joies et profits d'un Juge athénien.
5. La Justice en famille.
6. Le Chœur des Guêpes. (Parabase.)

LA PAIX.

1. Parlez à Mercure, portier de l'Olympe.
2. Un congrès. (Allégorie.)
3. Salut à la Paix! (Idylle.)
4. Vive la Paix! (Idylle.)

AVERTISSEMENT

DE CETTE SECONDE ÉDITION

On a dit plaisamment de ceux qui, après avoir fait des extraits d'un auteur, se mettent à les grossir à mesure, qu'ils ressemblent à ces mangeurs d'huîtres qui commencent par choisir les plus belles, et qui finissent par ne pas laisser même les mauvaises. En dépit des apparences, j'espère que le mot ne me sera pas appliqué, car mes premiers extraits d'Aristophane étaient si courts qu'ils ont paru insuffisants aux connaisseurs, et cette seconde édition, bien que double de la première, est encore si épurée, qu'on verra bien que je n'ai point touché au mauvais de mon auteur.

Dans un temps où, sans le connaître beaucoup plus, on prononce plus souvent le nom d'Aristophane, il est peut-être opportun de continuer de vulgariser ce théâtre inouï d'audace et de verve poétique, sous une forme plus svelte et dans un style plus incisif que la prose compacte de nos savants traducteurs. Il m'a semblé aussi que je devais aux éloges par lesquels des juges compétents et la presse ont salué mes premiers essais, aux hauts encouragements dont l'Université les a spontanément

gratifiés, de donner une œuvre définitive plus complète et plus forte. — J'ai donc à peu près doublé le nombre des scènes que j'avais publiées de chaque pièce, ce qui fait que, grâce aux analyses dont je les accompagne, on aura une idée suffisante de chacune d'elles. J'ai même osé, pour répondre aux louangeuses instances d'un illustre écrivain, premier juge en matière de littérature ancienne et moderne, j'ai osé aborder quelques-unes de ces fières parabases, tel et tel de ces chœurs merveilleux, où vient s'ébattre dans des chants pleins de lyrisme et d'harmonie cette muse de la satire qui revêt cette dernière forme, comme dernière et plus sublime expression de ses transports d'enthousiasme, de gaieté ou de colère. J'espère ainsi ne plus rien laisser regretter d'Aristophane à ceux qui le connaissent ou désirent le connaitre par ce qu'il a d'exquis ; et je continue, pour le reste, à renvoyer au texte ou aux traductions latines ou italiennes ceux qui veulent savoir dans quelle fange peut tomber le plus beau et le plus brillant génie quand il n'accepte de frein ni du goût, ni de la pudeur.

En effet, je n'ai nullement modifié l'esprit qui a présidé dès le début à mon travail. Si, pour être un plus fidèle interprète d'un poëte, j'ai encore essayé de parler notre langue comique poétique, si vive et si leste dans ses allures, j'ai dû mettre la même sévérité dans le choix des scènes, faire les mêmes coupures dans les plus beaux passages, dès qu'ils se trouvaient souillés par un mot ou une image obscène. Je supprime toujours une pièce entière. Je maintiens qu'il n'y a lieu d'étudier et de populariser dans les œuvres d'une époque ou d'un pays, de l'antiquité même, que ce qui instruit, éclaire, égaye l'esprit humain et l'honore.

Ainsi présentée et réduite, qu'elle est belle et forte, qu'elle est réjouissante et salutaire, qu'elle est immense l'œuvre d'Aristophane! Sous ces inventions inouïes, incroyables, sous ce masque grimaçant et burlesque, sous ces exécutions implacables et continuelles, sous cette verve qui part, court et bondit

comme le torrent de la satire, quel ferme bon sens, quelle passion pour la justice et la vertu, quel comique éternel et profond ! la belle et vive poésie ! les nobles et patriotiques accents de citoyen et de poëte !

Des esprits éminemment éclairés et libres, des écrivains d'élite, que des études spéciales ou sévères ont tenus loin de pareilles études, écartent, je le sais, toute œuvre qui porte le nom d'Aristophane, et crient : *Vade retro !* à son traducteur, lors même qu'il déclare et prouve qu'il n'a fait qu'un choix sévère, que le bon goût et la morale pouvaient désirer et non proscrire.

J'en appelle devant des juges moins prévenus, et j'apporte de nouvelles pièces au procès.

Je demande si tant de beautés originales et saines ne peuvent faire tomber tant de scrupules.

Je demande s'il faut, de parti pris, refuser l'oreille au poëte qui dit et peut dire hautement de son œuvre :

« Laissez la Comédie
« Vous donner, grâce à lui, quelque leçon hardie.
« Il vous promet encor plus d'une vérité
« D'où pourront découler vertus, prospérité ;
« Mais n'attendez de lui ni pompeuses largesses,
« Ni présents corrupteurs, ni perfides caresses,
« Loin de vous entonner l'éloge rebattu,
« S'il parle, il parlera toujours pour la vertu. »

Les Acharniens, v. 655.

Je demande si elles sont moins catégoriques les parabases des *Chevaliers*, celles des *Guêpes* surtout :

« ... C'est en son nom, au grand jour, libre et fière,
« Que sa muse paraît et court dans la carrière ;
« Il fut comblé d'honneurs : jamais auteur vanté
« Ne fut plus haut que lui par la gloire porté.
« Mais croit-il de son art avoir atteint le faîte ?

« De si brillants succès lui troublent-ils la tête?
« Non. — Près de la Palestre il ne va pas rôder...
« Et si quelque amoureux blessé vient l'obséder,
« Veut dérober au fouet de son vers satirique,
« L'objet, l'impur objet de son amour lubrique,
« Il passe outre : il n'a pas d'autre loi que l'honneur;
« Sa muse ne fait pas commerce d'impudeur. »

Les Guêpes, v. 1022.

Et la suite, où il chante Marathon avec les plus fiers accents d'Eschyle, son poëte favori.

Je demande encore s'il y a rien de plus gracieux que les scènes ravissantes de la *Paix*, d'où s'exhale je ne sais quel parfum d'idylle antique, que cette chanson de vigneron, qui n'attend qu'un refrain et qu'un air français :

« Aussitôt que la cigale
« A commencé son doux chant,
« De la maison je détale,
« Je cours à mon jeune plant.

« C'est le Lemnos qui commence,
« Qui donne le premier fruit;
« Voyons si la grappe avance,
« Voyons si le grain mûrit.

. . . .
. . . .

« Temps de paix! Jours de liesse!
« Je bois mon thym apprêté.
« C'est la saison où j'engraisse,
« La belle saison d'été!... »

La Paix, v. 1158.

Je demande enfin s'il y a rien de comparable à ces chœurs où s'unissent d'une manière si originale et si piquante les deux muses de la Lyre et de la Satire. On n'a pas toujours

assez remarqué cette étrange alliance. Des lecteurs enthousiastes se sont maintes fois laissé prendre à l'accent lyrique, et ont oublié Aristophane. Qui ne voit pourtant qu'un génie si vigoureux et si entier ne peut cesser d'être un, d'être lui-même? Et qui ne pressent que ses chœurs, ses chants les plus mélodieux doivent être encore pleins d'ironies et de rires, et que si l'on imagine de les prendre au sérieux d'un bout à l'autre, on s'expose à admirer comme le radieux visage de la Poésie lyrique ce qui n'est que le masque mystificateur de la Satire et de la Parodie.

On en trouve l'exemple le plus éclatant dans ce chœur délicieux des *Oiseaux*, qui commence comme la plus solennelle des élégies, comme le plus noble des hymnes antiques, et qui finit brusquement par un coup de sifflet :

« Humains, faibles humains, errants dans la nuit sombre,
« Race sans consistance, espèce de limon,
« Plus légers que la feuille et plus frêles que l'ombre,
« Créatures d'un jour, sans ailes et sans nom,
« Mortels infortunés qu'on appelle des hommes,
« Et qui ne ressemblez qu'aux songes passagers,
« Écoutez ce discours, apprenez qui nous sommes :
« — Immortels, éternels, à la terre étrangers,
« Libres enfants des airs, toujours beaux de jeunesse,
« Sur l'immense infini fixant toujours les yeux,
« Nous vous révélerons la céleste sagesse,
« L'essence des oiseaux, l'origine des Dieux,
« La coupe d'où les eaux s'épanchent en rivières,
« Le Chaos et l'Érèbe, abîmes inconnus;
« Et quand nous vous aurons dévoilé ces mystères,
« Mortels!... — Envoyez-moi promener Prodicus! »

Les Oiseaux, v. 685.

Prodicus, c'est-à-dire tous les astronomes, calculateurs, mathématiciens, philosophes présents et à venir.

Et plus loin, cette charmante fantaisie toute grecque, qui

reproduit jusqu'aux notes capricieuses des oiseaux chanteurs, et à laquelle ne manque même plus le refrain :

« Muse agreste au brillant ramage,
« Tio tio tio tio tio tio tiotinx,
« Viens chanter sur le mont sauvage,
« Tio tio tio tio tio tio tiotinx ;
« Avec moi viens dans le bocage,
« Tio tio tio tiotinx,
« Ou sur le frêne au noir feuillage,
« Tio tio tio tiotinx. » etc., etc.

mais dont la reprise est :

« Messieurs, qui veut filer joyeusement la vie,
« Avec nous peut venir contenter son envie ;
« Qu'il monte dans les airs... »

Et les couplets se suivent avec cette alternative de lyrisme et de bouffonnerie :

« L'air est calme, l'onde tranquille,
« To to to to to to to to totinx ;
« L'Olympe résonne docile,
« To to to to to to to to totinx.
« Les Dieux dans le ravissement
« Écoutent ce concert charmant ;
« Grâces et Muses dans l'ivresse,
« Tio tio tio tiotinx,
« Redisent l'hymne enchanteresse,
« Tio tio tio tiotinx. »

Et tout de suite après :

« La bonne invention que d'avoir aux aisselles,
« Ainsi que les oiseaux, sa bonne paire d'ailes !
« Tenez : un spectateur qui, le ventre affamé,
« Est par le chœur tragique au théâtre assommé,

« Si de cet appareil il possédait l'usage,
« Irait tranquillement chez lui prendre un potage... »

Les Oiseaux, v. 785.

J'ai joint, pour donner plus de valeur à ce livre, la traduction entière du *Plutus*, chef-d'œuvre de la comédie antique, seule pièce d'Aristophane qui puisse se lire à peu près complétement. J'ai publié cette traduction il y a déjà plus de quinze ans; elle me valut alors une humble citation à l'Académie française. Je la reproduis aujourd'hui avec les corrections que le temps amène. Cette interprétation fidèle de notre auteur ne paraîtra peut-être pas intempestive après le *Plutus* nouveau qu'a cru devoir donner récemment la plume indépendante et célèbre de notre premier romancier.

Enfin j'ai multiplié notes et rapprochements littéraires pour éviter ou indiquer bien des recherches.

Et je prie toujours les lecteurs qui voudront tirer de cette lecture tout le profit et tout le plaisir qu'elle peut offrir, d'y chercher, ce qu'ils y trouveront sans peine, des allusions, des applications perpétuelles à la vie moderne, au temps présent. C'est ainsi qu'il faut lire les anciens pour les comprendre et s'éclairer. Changez les noms, les choses restent. Faites toujours vibrer ce fouet sanglant d'Aristophane, et vous trouverez toujours les mêmes vices, les mêmes misères, insolentes ou basses, sous ses lanières. Tel vers de cette traduction ne plaira peut-être que parce qu'à travers le texte il court frapper tel événement, tel personnage, tel travers contemporain, disons éternel. Il faut voir dans cette œuvre immortelle d'un poëte comique et satirique sans égal, et aux dépens d'un peuple, auquel il est devenu banal de comparer le peuple français, il faut y reconnaître une espèce de *comédie allégorique*.

Du moins est-ce ainsi que je l'offre au public, puisque, en

dépit des éléments, qui, à toutes les époques de notre histoire, auraient pu et dû la faire surgir au nom du bon sens et de l'honneur national, la grande comédie satirique et politique, soit dignité chez nos premiers génies, soit politesse de nos mœurs, soit fureur à craindre des amours-propres ou des partis blessés, soit enfin répressions des pouvoirs, n'a jamais pu s'acclimater en France.

Paris, mars 1863.

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Je reprends aujourd'hui, par extraits seulement, la traduction d'un auteur qu'il n'est pas possible de traduire en entier.

En littérature, comme dans les sciences où Pascal l'a si éloquemment démontré, il faut savoir borner le respect qu'on doit avoir pour les anciens, constater et admirer leur supériorité là où elle existe, et ne pas s'ingénier à trouver beau ou à proposer pour modèle ce que le goût réprouve, et ce que la morale condamne.

Aristophane, ce génie si profondément grec et satirique, si puissant et si étrange de nos jours, est plus qu'un autre fait pour inspirer cette prudence dans l'admiration dont il est l'objet, et pour commander cette réserve dans les traductions qu'on en peut faire. En effet, comment transporter en bloc dans notre littérature ces comédies toutes de fantaisies burlesques et d'imaginations bizarres ou surannées? A quoi bon donner d'un bout à l'autre ces pièces dépourvues d'intérêt dramatique, ce vaste échafaudage d'épigrammes, d'allusions, de violences, de personnalités perdues pour nous? Et quel

profit à dévoiler ces tableaux cyniques, ces peintures farcies d'obscénités et d'ordures qu'il faut laisser dans la langue qui les a produites, chez le peuple qui a pu les tolérer ou les applaudir ?

C'est ce qui est éternellement beau, vrai, bien dans tous les pays et dans tous les temps, c'est le beau universel, le beau absolu, c'est l'idéal rêvé par l'âme et reproduit à de rares intervalles par le génie, dans un pays ou dans un autre, qu'il faut rechercher, étudier, essayer de traduire. — C'est ce qui est éternellement juste, acceptable, amusant, risible, éloquent tour à tour et bouffon, c'est ce qui est incomparable et comme bon sens et comme verve comique et satirique, comme lyrisme patriotique ou poétique, qu'il faut donner d'Aristophane.

Le lyrisme, j'y renonce : il n'y a pas à espérer de reproduire en vers un genre de poésie qui doit tout à l'inspiration originale et locale, et le moins susceptible d'être transplanté sous un soleil étranger. Je réduis la tâche, pour en réduire aussi les périls. — Mais le comique, voilà ce que j'ai été chercher au cœur de ce poëte si profondément comique ; la satire, voilà ce que j'ai extrait dans une œuvre qui est la satire sous toutes ses formes. Je voudrais, avec ces épigrammes, ces sarcasmes, ironies, parodies, invectives, apostrophes, étrivières, coups de langue, coups de fouet ou de bâton assenés impitoyablement sur tous les dos, et qui ont fait rire les Athéniens du temps de Périclès, je voudrais faire rire un peu les Français du dix-neuvième siècle ; et, dans l'espoir d'être un plus fidèle interprète de mon auteur, j'ai osé parler sa langue, c'est-à-dire celle des vers, seule digne et capable d'affronter une pareille tâche, de faire saisir tant d'insaisissables beautés : j'ai demandé à la langue du *Misanthrope* et des *Plaideurs* de m'inspirer dans la traduction de l'auteur du *Plutus* et des *Guêpes*.

Le champ est si vaste, que les suppressions les plus sévères nous laissent encore une ample moisson de divertissements et de rires ; et ces suppressions mêmes sont si indispensables

qu'elles permettent seules de goûter un pareil génie. En effet, une fois écarté ce masque suranné ou grossier qui l'a fait rejeter par les esprits délicats et honnêtes, nous allons trouver un second Aristophane qui va bientôt effacer, éclipser, et, grâce au ciel, faire un peu oublier l'autre. Nous allons voir jaillir à tout instant des tableaux, des portraits, des dialogues pleins de naturel et de comique, des scènes pleines de sagesse et de verve où se débattent, se tranchent, sous les traits sanglants d'une implacable raillerie, non moins que par l'irrésistible puissance d'une éloquence facile et mâle : intérêts publics et particuliers, politique intérieure et extérieure, morale et littérature, philosophie et culte, thèses économiques et sociales, tous les sujets, tous les problèmes, toutes les questions qui ont agité et agiteront éternellement les nations et les hommes.

Voyez plutôt : c'est la comédie politique qui bafoue peuples et gouvernants dans *les Acharniens, les Chevaliers, la Paix.* C'est la comédie de mœurs qui, dans *les Guêpes,* raille la manie de juger, fléau d'Athènes ; qui, dans *les Oiseaux,* étale la mendicité, la rapacité, la gourmandise de l'espèce humaine. C'est la comédie littéraire qui, au nom du goût, fait justice des crimes honteux ou des déclamations emphatiques de la tragédie, qui met Euripide et Eschyle sur la sellette dans *les Grenouilles* ou dans *les Fêtes de Cérès.* C'est la comédie antiphilosophique qui, pour écraser le sophisme, plaie de la Grèce, va, dans son zèle aveugle, méconnaître Socrate, son plus redoutable adversaire, et en faire le plastron, et, sans nul doute, le martyr des *Nuées.* Enfin, c'est la comédie antisocialiste qui raille à outrance la communauté et l'égalité des biens et le règne de la femme, et qui, pour en démontrer l'absurdité, se donne la joie de les appliquer radicalement dans *l'Assemblée des femmes* ou dans le *Plutus ;* et partout, et toujours, la comédie naturelle et franche, alerte et vive, risible et caustique, et même, qui le croirait? — la comédie qui sait se montrer

noble et pure, et gardienne sévère de l'art et de la morale. Témoin cet avis aux poëtes :

« Non. — Il est tel portrait, telle histoire malsaine.
« Qu'un poëte toujours doit bannir de la scène.
« Le respect qu'à l'enfant doit un instituteur,
« Le peuple, enfant aussi, l'attend de chaque auteur.
« Le beau, le vrai, le bien, le généreux, l'honnête,
« Voilà les seuls discours qu'il lui faut, ô poëte ! »

Les Grenouilles, v. 1053.

Témoin cette admirable exhortation à un jeune homme :

« Viens, brillant de fraîcheur, en ta fleur jeune et belle,
« Enfant, viens au gymnase où la vertu t'appelle...
« Là, loin des orateurs, des parleurs, des brailleurs,
« Loin du troupeau hurlant des pâles chicaneurs,
« Dans ses jardins fleuris la docte Académie,
« Sous ses verts oliviers, Minerve, ton amie,
« Recevra ta jeunesse ; et de joncs couronné,
« D'un sage et jeune ami toujours accompagné,
« Respirant les parfums du smilax, sous l'ombrage
« Des peupliers, vers vous baissant leur blanc feuillage,
« Au sein d'un doux loisir, au retour du printemps,
« Quand tout renaît rempli de parfums et de chants,
« Quand le platane et l'orme unissent leur murmure,
« Heureux, tu goûteras une volupté pure !... »

Les Nuées, v. 1002 et suiv.

Voilà l'œuvre qui ressort du petit nombre de pièces qui nous restent d'Aristophane, et qui ressortira encore, je l'espère, de ces scènes choisies avec soin. Voilà le poëte que je serais heureux de faire mettre, en connaissance de cause, sur la même ligne que les grands génies comiques ou satiriques dont la France s'honore. C'est le privilége des chefs-d'œuvre antiques, qu'ils semblent toujours avoir enfanté les modernes ; c'est celui du génie français de se rattacher toujours au génie grec, éter-

nel type du vrai et du beau. Aristophane, qui semble si étrange pris tout entier, si on ne l'envisage que par des extraits, substance et dernier mot de son génie, prend un air de parenté incontestable avec tous les esprits éminemment satiriques de la France. — Il apparaît dans Rabelais, dans les mordants auteurs de la *Satire Ménippée*, dans Regnier, qui reproduisent à l'envi son imperturbable cynisme, et surtout son mâle bon sens, ses braves façons de parler, son ironie et son éloquence politiques. Il vit, il respire dans Molière, qui l'imite maintes fois et qui peut seul nous donner une idée de la franchise et de la profondeur de son comique. Il étincelle dans Racine, qui lui doit un chef-d'œuvre inattendu entre *Andromaque* et *Britannicus*. Il renaît dans Regnard, aussi déluré, aussi effronté que lui. Il se reconnaît dans Voltaire, le roi de la satire en prose ou en vers. Il petille, il éclate plus que jamais dans Beaumarchais, qu'il écrase, car il est poëte, car il est regardé des Muses, car il a le souffle, ce souffle puissant qui vient de l'Hymette, car il est libre : il n'a encore rien à démêler — « avec l'autorité, « le culte, la politique, la morale, les gens en place et leurs « femmes, les corps en crédit, l'Opéra, les autres spectacles, « ou personne qui tienne à quoi que ce soit. » — Et avec toutes les hardiesses de son humeur, toutes les ressources d'une langue merveilleusement élégante et nette, avec cette espèce de divination qui n'appartient qu'aux poëtes, il s'attaque sans vergogne et sans peur à tout ce dont la postérité fera justice, à la société comme aux particuliers, aux faux systèmes comme aux fausses vertus, aux savants comme aux poëtes, aux sophismes d'une philosophie coupable comme aux vices d'un paganisme immonde, à l'État comme au peuple, à l'homme comme à la femme, aux généraux, aux magistrats comme aux devins, comme aux grands prêtres, comme à Bacchus, Hercule ou Jupiter, comme à toutes les puissances équivoques ou éphémères du ciel ou de la terre, comme à toute la terre, comme à tout l'Olympe.

Que si l'on s'était d'abord senti prêt à rejeter cette lecture d'un auteur ancien, comme indigne d'intéresser ou de divertir des modernes, on voit que l'étude du passé est toujours l'enseignement du présent, et qu'on est heureux de retrouver dans cette longue série de monuments légués par les âges, des chefs-d'œuvre impossibles au nôtre. S'il est vrai que tout a été dit, et admirablement dit, et non moins avéré que tout ne peut plus se dire, on voit particulièrement, au sujet de l'auteur qui nous occupe, que loin d'avoir à dédaigner son œuvre comme emportée par ces nuages que le temps a chassés bien loin au-dessus des intérêts, des mœurs et des préoccupations modernes, on s'élève avec elle dans ces régions éternelles d'où l'on peut, comme d'un siége qui domine la scène et les acteurs, contempler, suivre, applaudir ou siffler, à la lumière éclatante d'un si grand génie, les actes et les discours, les passions et les manies, les travers et les vices de ce personnage à tout jamais corrigé et incorrigible, qu'on appelle l'homme.

Avril 1859.

LES ACHARNIENS

UNE SÉANCE A L'ASSEMBLÉE D'ATHÈNES

V. 1-205.

II

PREMIER ASSAUT A EURIPIDE

V. 393-481.

III

ARISTOPHANE AUX ATHÉNIENS

— PARABASE —

V. 628-719.

IV

PETITS INCONVÉNIENTS DES GRANDEURS MILITAIRES

V. 1071-1235.

LES ACHARNIENS

I

UNE SÉANCE A L'ASSEMBLÉE D'ATHÈNES

SUJET DE LA SCÈNE :

La guerre du Péloponèse ruine États et particuliers. Victime des maux qu'elle enfante, Dicéopolis, paisible habitant d'un dème d'Attique, vient à l'Assemblée, bien décidé à proposer ou à voter la paix. Arrivé longtemps avant l'heure, tant il a peur de manquer un mot de la séance, il énumère à loisir ses peines, et jure de faire du tapage s'il n'est pas question de terminer la guerre.

Les Prytanes entrent enfin. La séance est ouverte. On commence par ôter la parole à Amphithéus, qui propose la paix. Dicéopolis tient sa promesse alors : il proteste, il éclate, il crie ; et la présentation des ambassadeurs revenus de Perse ou de Thrace, et le récit qu'ils font de leurs démarches pour obtenir de l'or ou des soldats, présentation qui n'est qu'une parodie bouffonne des ambassades du temps, récit qui n'est qu'une perpétuelle mystification du peuple athénien, lui fournissent force lazzi, épigrammes, apostrophes, sorties aussi virulentes que naïves. Las de la sotte

crédulité de ses concitoyens, il conclut avec Sparte un traité de paix particulier pour lui, sa femme et ses enfants.

PERSONNAGES :

DICÉOPOLIS.
AMPHITHÉUS.
UN HÉRAUT.
UN AMBASSADEUR ATHÉNIEN, de retour de Perse.
UN AMBASSADEUR ATHÉNIEN, de retour de Thrace.
FAUX-ARTABAS, faux envoyé du grand roi.
THÉORUS.
PRYTANES.
ARCHERS.
ACHARNIENS.
Etc., etc.

I

DICÉOPOLIS, seul, sur son banc au milieu de l'Assemblée complétement déserte.

A combien de tourments suis-je toujours en proie!
Pour des siècles d'ennuis combien d'instants de joie?
Deux ou trois, quatre au plus! Moins nombreux sont les grains
De sable sur le port que ne sont mes chagrins.
Comptons plutôt, voyez : dites si dans ma vie
J'eus jamais grand sujet d'avoir l'âme ravie.
Oui, je fus enchanté lorsque je vis cracher
A Cléon les talents qu'il venait d'empocher.
« Vivent nos chevaliers! dis-je en mon allégresse;
« L'acte qu'ils ont fait là fait honneur à la Grèce. »
Mais quel déboire après, au théâtre où j'étais!
Debout, la bouche ouverte, en badaud, j'attendais,
J'espérais qu'on allait déclamer de l'Eschyle.
Pauvre sot que je fus! — Un héraut imbécile
Vint dire : « Théognis, fais avancer ton chœur. »

On voit d'ici quel coup ce fut là pour mon cœur!
— J'eus quelque joie encor, c'est vrai, je le déclare,
Le jour où Dexithée, armé de sa cithare,
Nous dit après Moschus un bel air que j'aimais,
Un air béotien, plein de calme et de paix.
Cette année, en revanche, autre et pire disgrâce!
Je faillis suffoquer et trépasser sur place,
Quand Chœris, sot guerrier, plus sot musicien,
Vint sonner les combats sur le mode orthien.
Mais depuis que je compte et que l'âge me donne
Le droit d'aller aux bains nettoyer ma personne,
Jamais, par la poussière assaillis et mordus,
Mes paupières, mes yeux ne furent mieux perclus.
On doit dès le matin venir à la séance.
Baste! — Le Pnyx est vide, et personne n'avance.
Ils sont à bavarder là-bas à l'Agora;
Et c'est à qui gambade et se dérobera
Au rouge accusateur, qu'un cordon salutaire
Applique sur le dos de tout retardataire.
De prytanes, pas un! — Mais au dernier moment,
Vous verrez tout à coup le bel empressement,
Le brouhaha, les cris, les coups et bousculades,
Pour être au premier rang des meilleures estrades.
Quant à la paix, bonsoir! Ils s'en occupent bien!
— O Minerve! O pays étourdi que le mien!
A mon poste toujours le premier à me rendre,
A ma place collé, que faire? à quoi me prendre?
Je gémis, me détire et ne fais que... bâiller.
Je me gratte, m'épluche, et pour moins m'ennuyer,
Du bout de mon bâton je dessine par terre.
Et puis je songe au mal que nous fait cette guerre.

Oh! comme avec amour je regarde là-bas
Mon bourg... et vous maudis la ville et les combats!
M'aurais-tu jamais dit, cher bourg, heureux asile :
« Achète ton charbon, ton vinaigre, ton huile? »
Achète, était un mot inconnu de nous deux :
Tu me fournissais tout! — Et maintenant, ô dieux!
Ce mot désespérant, cet exécrable « achète »
Me « hache, » en vérité, me « hache » bras et tête[1].
— Mais à la fin, messieurs, mon plan est arrêté.
Si vous ne proposez trêve, accord ou traité,
Orateurs et bavards, vous verrez le vacarme
Que je fais, par Jupin! lorsque je me gendarme.
Parlez enfin de paix. Sinon, j'interromprai,
Je remûrai, crîrai, sifflerai, hurlerai.
— Mais j'aperçois nos gens, et ce n'est pas dommage!
Il est midi passé. — Vous font-ils un tapage?
Ne l'avais-je pas dit? Tenez, voyez-les tous,
Pour être au premier banc, sauter comme des fous.

Prytanes, archers, citoyens, arrivent en foule. On se précipite, on se pousse à la porte. Bruit, confusion, tumulte.

II

Le Même, LE HÉRAUT, AMPHITHÉUS, les Prytanes; puis les Ambassadeurs, FAUX-ARTABAS, THÉORUS, Archers, Citoyens, etc.

LE HÉRAUT, à la foule qui se presse à la porte, sans vouloir entrer.

Avancez, s'il vous plaît. N'obstruez pas l'entrée.
Avancez, pénétrez dans l'enceinte sacrée.

1. Voir la note à la fin du volume.

AMPHITHÉUS.

A-t-on déjà parlé, citoyens, dites-moi?

LE HÉRAUT.

Non. Qui veut la parole?

AMPHITHÉUS.

Eh! pardieu! moi.

UN PRYTANE.

Qui? toi?

AMPHITHÉUS.

Un demi-dieu, messieurs, qu'Amphithéus on nomme.

UN PRYTANE.

Un demi-dieu, suffit; alors tu n'es pas homme,

AMPHITHÉUS.

Demi-dieu! — Triptolème engendre Amphithéus,
Lequel Amphithéus eut pour fils Céléus;
Or, ledit Céléus épousa Phénarète,
Et Phénarète alors, mon aïeule parfaite,
A son tour engendra mon père Lycinus.
Donc je suis immortel, en grec : Amphithéus[1]!
— Pour Amphithéus donc les dieux pleins de tendresse,
Avec Lacédémone, en dépit de la Grèce,
M'ont permis de signer un traité personnel.
Car sachez, citoyens, que pour être immortel,
On n'en a pas moins faim, lorsque sur la cuisine,
Comme il le fait pour moi, le prytane lésine.

LE PRYTANE, vivement.

Archers...

AMPHITHÉUS, saisi par les archers.

O Triptolème, et toi, cher Céléus,
Abandonnerez-vous le pauvre Amphithéus?

1. Voir la note à la fin du volume.

DICÉOPOLIS, *se levant tout à coup.*

Prytanes, écoutez. Chasser ainsi d'emblée
Ceux qui veulent la paix, c'est braver l'Assemblée.
Parler de mettre enfin les boucliers au clou,
Demander une trêve, est-ce le fait d'un fou?

LE PRYTANE.

Assis, silence, assis.

DICÉOPOLIS.

M'asseoir? faire silence?
Jamais! tant qu'on voudra négliger l'alliance.
Prytanes, par les dieux! proposez-nous la paix,
Sinon, je veux crier; mais me taire, jamais!
Non.

LE HÉRAUT, *annonçant.*

Nos ambassadeurs venus aujourd'hui même
De la cour du grand roi.

DICÉOPOLIS.

Quel grand roi? Je vous aime,
Ambassadeurs et rois, tous oiseaux charlatans
Et grugeurs, à peu près comme j'aime nos paons!

LE HÉRAUT.

Silence donc là-bas!

DICÉOPOLIS, *criant de plus belle.*

Dieux bons, par Ecbatane!
Les gras ambassadeurs! Quelle morgue persane!

L'AMBASSADEUR.

A la cour du grand roi, pour deux drachmes par jour,
Vous nous avez jadis envoyés faire un tour.
C'était...

DICÉOPOLIS.

Comme voilà deux drachmes bien placées!

L'AMBASSADEUR.

Que de peines, grands dieux ! que de marches forcées !
Sur les bords du Caystre, errants, perdus, épars,
Sous des tentes couchés, étendus sur des chars,
Et mollement traînés... voilà notre existence !
— Nous sommes sur les dents.

DICÉOPOLIS.

Quelle insigne impudence !
Crois-tu donc que j'étais mieux loti pour ma part,
Allongé sur la paille, à garder le rempart ?

L'AMBASSADEUR, continuant.

Nos hôtes en tous lieux, barbares intraitables,
Venaient d'autorité nous planter à leurs tables,
De coupes et de brocs nous remplissaient les mains,
Et remplissaient ces brocs des plus excellents vins.

DICÉOPOLIS.

Ville de Cranaüs, Athènes, tu peux dire
Qu'à ta barbe, de toi ces gens-là viennent rire !

L'AMBASSADEUR.

Car, sachez, citoyens, que ces peuples affreux
N'estiment que celui qui mange et boit comme eux.

DICÉOPOLIS.

Chacun son goût. Ici, l'on n'estime et l'on n'aime
Que les gens dépravés, que la débauche même !

L'AMBASSADEUR.

Quatre ans déjà passés, nous pûmes approcher
Du palais de ce roi que nous allions chercher :
— Las ! il était parti suivi de cent mille hommes,
Pressé par un besoin que tous tant que nous sommes[1]...

1. Voir la note à la fin du volume.

Au sommet des monts d'or il venait de monter...
Il lui fallut huit mois...

DICÉOPOLIS.

Huit mois sans s'arrêter?...

L'AMBASSADEUR.

Plus léger, il revint, et nous fit, à sa table,
De bœufs cuits dans le four la surprise agréable...

DICÉOPOLIS.

Des bœufs cuits dans le four! O l'infâme menteur!

L'AMBASSADEUR.

Puis d'un énorme oiseau qu'on nomme le hâbleur,
Oiseau trois fois plus gros que Cléonyme.

DICÉOPOLIS.

O traître!
Le vrai hâbleur, c'est toi. — C'est pour cela peut-être
Qu'on te gratifiait de deux drachmes par jour?

L'AMBASSADEUR.

De ce pays lointain nous voici de retour.
Mais nous vous ramenons du fin fond de l'Asie
Le grand Faux-Artabas, l'œil du roi.

DICÉOPOLIS.

Qu'une pie
Te crève donc le tien, maudit ambassadeur!

LE HÉRAUT, annonçant.

L'œil du roi...

Arrive l'œil en question, Faux-Artabas, qui n'est en effet qu'un faux envoyé du grand roi. Il est accoutré à la façon persane; il a le visage couvert d'un masque percé et surmonté d'un œil énorme. Faux-Artabas s'avance gauchement, empêtré qu'il est dans son costume, et gêné par cet œil postiche qui l'empêche de voir.

DICÉOPOLIS.

... Fort bel œil, et de belle longueur!

L'AMBASSADEUR.

Parle, Faux-Artabas. Il faut que tu répètes
Les promesses d'argent que ton roi nous a faites.

FAUX-ARTABAS, en langage soi-disant persan.

Iartaman exarx anapisso satra.

L'AMBASSADEUR.

Comprend-on ?

DICÉOPOLIS.

Pas du tout.

L'AMBASSADEUR.

Il dit qu'il fournira
De l'or.

A Faux-Artabas.

— Dis bien de l'or. Il faut que le mot sonne
Autant que le métal, quand le métal se donne.

FAUX-ARTABAS, en grec parfait.

Tu n'en auras jamais, infâme Athénien.

DICÉOPOLIS.

Hélas! c'est fait de moi. Cette fois, j'entends bien.

L'AMBASSADEUR.

Il dit...?

DICÉOPOLIS.

Qu'il faut qu'on soit d'une sottise rare
Pour compter comme nous sur l'argent du barbare.

L'AMBASSADEUR.

Il a dit boisseaux d'or.

DICÉOPOLIS, à l'ambassadeur.

Menteur, sors-moi d'ici.

C'est à mon tour. Je veux l'interroger aussi.

A Faux-Artabas.

— Allons, toi, si tu crains la couleur écarlate
Dont un bon coup de fouet peut teindre une omoplate,
Parle net. — Ton grand roi nous promet-il de l'or?

Signe négatif de Faux-Artabas.

Non? — Nos ambassadeurs nous trompent donc encor?

Signe affirmatif de Faux-Artabas.

— Çà, voilà des Persans d'allures singulières,
Leurs gestes semblent grecs, et grecques leurs manières.
Seraient-ils point d'ici?

Il s'approche et les examine de près.

Juste! Ah! le tour est bon!...
Voilà notre Clisthène, et voilà mon Straton!...

LE HÉRAUT, à Dicéopolis.

Silence, assis, silence!

A Faux-Artabas.

Œil du roi, l'Assemblée
T'appelle au Prytanée, et t'y loge d'emblée.

DICÉOPOLIS, éclatant.

Quoi!... Comment! l'œil du roi! Le Straton que voilà!
— C'est à se pendre net! Qu'attendre après cela?
S'il s'agit d'héberger les gens en pure perte,
La porte à deux battants reste toujours ouverte.
— Mais, attends, j'ai mon plan admirable, excellent...

Il appelle.

— Amphithéus! ohé! Amphithéus!

AMPHITHÉUS, accourant du fond de l'assemblée, où il a trouvé le moyen de rester.

Présent.

DICÉOPOLIS.

Voilà huit drachmes, prends, et cours en diligence
A Sparte, m'obtenir une bonne alliance.
Traite pour moi tout seul. — Tant pis pour mon pays.
— Ah! capitule aussi pour ma femme et mes fils.

Amphithéus s'en va.

Aux hérauts.

— Vous, annoncez toujours, annoncez, camarades.

A l'assemblée.

— Et vous, gobez toujours, gobez vos ambassades!
Revienne Amphithéus, et je vous laisse ici.

LE HÉRAUT, annonçant.

A notre ambassadeur près Sitalcès.

THÉORUS.

Voici.

DICÉOPOLIS.

Encore un charlatan!

THÉORUS.

Notre séjour en Thrace
Se fût moins prolongé...

DICÉOPOLIS, lui coupant la parole.

Je crois bien, si la place
Ne t'eût pas rapporté si gros émoluments.

THÉORUS, continuant.

Si la neige et le froid n'eussent pendant longtemps
Fermé tous les chemins et glacé tous les fleuves.
Temps dur, temps glacial et fécond en épreuves,
Temps hyperboréen, où dans notre pays
La tragédie était en proie à Théognis!
— Mais quel vin cependant nous versait à sa table,

Sitalcès, plein pour vous d'un amour véritable,
Sitalcès, que j'ai vu, comme les vrais amants,
Écrire sur les murs : « Athéniens charmants ! »
Fait par nous citoyen pour ces galanteries,
Son fils voulait venir à nos Apaturies
Goûter nos saucissons... Il ne se lassait pas
De demander pour nous subsides et soldats.
Sitalcès fut gagné : plus que jamais propice,
Sitalcès a juré pendant un sacrifice
Qu'il nous expédirait tant et tant de guerriers,
Qu'Athènes s'écrirait, les comptant par milliers :
« Bons dieux ! quels bataillons, quels flots de sauterelles ! »

DICÉOPOLIS.

Détestable menteur ! Hormis ces demoiselles,
Tout est faux, Théorus, dans ce que tu dis là.
Je veux mourir cent fois si je te crois.

THÉORUS.

Voilà,
Voilà pour commencer que j'amène la race
Des plus vaillants soldats qu'ait engendrés la Thrace.

DICÉOPOLIS.

Où sont-ils tes soldats?

LE HÉRAUT.

Bataillons annoncés,
Soldats de Théorus, Thraces, apparaissez.

Arrive une nuée de misérables vêtus en soldats thraces.

DICÉOPOLIS.

Bon ! quel est ce fléau?

THÉORUS.

Ce sont les Odomantes.

DICÉOPOLIS.

Odo... quoi, s'il te plaît? O les troupes charmantes!
Ils sont, je crois...

THÉORUS.

Qu'ils aient deux drachmes seulement,
Ils vous incendiront Thèbes en un moment.

DICÉOPOLIS.

Des eunuques pareils! Deux drachmes! Tu veux rire!
Et nos braves marins, que ne vont-ils pas dire,
Sauveurs de la patrie, assis au gouvernail?...
— Malheureux, je suis mort! Ils m'ont volé mon ail.

Courant et criant.

Mon ail! Je veux mon ail [1].

THÉORUS.

File doux, pauvre hère,
Tu sais que l'ail qu'il prend excite un adversaire [2].

DICÉOPOLIS.

Prytanes, souffrez-vous qu'un infâme étranger,
Au sein même d'Athène, ose ainsi m'outrager?
Aussi bien je m'oppose à ce que l'on décrète.
Pas de vote aujourd'hui. Le ciel veut qu'on s'arrête.
Jamais ordres d'en haut ne furent mieux donnés:
Il pleut. Deux gouttes d'eau sont déjà sur mon nez!...

LE HÉRAUT.

Thraces, retirez-vous. Vous aurez audience
Dans trois jours. Aujourd'hui nous levons la séance.

L'assemblée se sépare.

1-2. Voir les notes à la fin du volume.

III

DICÉOPOLIS, seul; puis AMPHITHÉUS.

DICÉOPOLIS.

Brigands, va! m'en ont-ils volé du picotin!...
— Mais c'est Amphithéus que je vois? C'est certain.
— Ce cher Amphithéus! Te voilà déjà?...

AMPHITHÉUS, fuyant à toutes jambes.

Gare!
Laisse-moi m'échapper d'une horrible bagarre.
Tous les Acharniens, mon cher, me courent sus.
Je ne m'arrêterai que s'ils ne me voient plus.

DICÉOPOLIS.

Que leur as-tu donc fait?

AMPHITHÉUS.

En toute diligence,
Je venais t'apporter ton traité d'alliance.
Mais voilà que soudain je me vois dépister
Par un gros de vieillards qui veulent m'arrêter :
Vieux routiers, s'il en fut, vrais chênes, vrais érables,
Espèce dure à cuire, animaux effroyables,
Héros de Marathon, absurdes citoyens,
Pour tout dire en un mot terrible : Acharniens!
Mes gaillards tout à coup criant comme un seul homme :
« Infâme, — c'était moi, — viens ici qu'on t'assomme.
« Ah! tu signes la paix avec des assassins
« Qui viennent saccager nos ceps et nos raisins! »
Et sur ce, les voilà ramassant force pierres.

— Comme tu peux penser, je ne discutai guères;
Je pris tout aussitôt mes jambes à mon cou,
Et partis comme un trait. Mais eux, voyant le coup,
Se mettent à courir, à crier de plus belle...

DICÉOPOLIS.

Bah! Laisse-les crier. — Où cette paix est-elle?

AMPHITHÉUS.

J'en ai pour tous les goûts, et je les ai sur moi.
En voici de cinq ans. Goûte-moi ça.

DICÉOPOLIS.

Fi!

AMPHITHÉUS.

Quoi?

DICÉOPOLIS.

Cela sent le goudron, l'équipement, la guerre.
Celles-là, mon ami, ne font pas mon affaire.

AMPHITHÉUS.

Et celle-ci? Dix ans!... En aimes-tu l'odeur?

DICÉOPOLIS.

Elle sent encor trop l'aigre et l'ambassadeur.
On va, l'on vient, on court, il faut donner des ailes
Aux voisins, peu pressés d'épouser nos querelles.

AMPHITHÉUS.

Eh bien! que diras-tu de celle-ci, mon cher?
Trente ans de paix! Trente ans, et sur terre et sur mer!

DICÉOPOLIS.

Évohé! Quel fumet! quel parfum! que de charmes!
Cette paix-là, du moins, ne crira pas : « Aux armes!
« Prends arc et javelots et vivres pour trois jours! »
Cette paix-là nous dit : « Vaquez à vos amours! »

Je la prends. Verre en main, je signe et ratifie.
Bien des choses, bonsoir à toute l'Acharnie!
Plus de guerre et de maux, je veux revoir mes champs.
Je veux fêter Bacchus; vivent danses et chants!

AMPHITHÉUS.

Moi, je reprends ma course, enchanté si j'évite
Ces sots Acharniens qui sont à ma poursuite.

Il se sauve.

LE CHŒUR DES ACHARNIENS, *cherchant Amphithéus.*

Par ici. — Non. Par là. — Voyez tous. — Cherchez bien.
— Demandez aux passants s'ils ont vu ce vaurien....

II

PREMIER ASSAUT A EURIPIDE

SUJET DE LA SCÈNE :

Cette scène est une parodie de tout le théâtre d'Euripide. — Dicéopolis, pour donner de la couleur et du ton à la belle harangue sous laquelle il veut écraser les Acharniens, court chez Euripide lui emprunter un à un ses ressorts tragiques, c'est-à-dire tous les haillons, chiffons, oripeaux, etc., dont il affuble ses héros mendiants. Le poëte se met naïvement à chercher dans son magasin de costumes de quoi contenter ce mendiant d'une nouvelle espèce. — Dicéopolis, encouragé par tant de candeur, pousse si loin la mystification qu'il finit par se faire jeter à la porte.

PERSONNAGES :

DICÉOPOLIS.
UN ESCLAVE.
Puis EURIPIDE.

DICÉOPOLIS.

Le moment est venu d'avoir l'âme intrépide.
Je n'ai qu'à m'adresser à ce cher Euripide.

Appelant.

— Esclave, esclave.

L'ESCLAVE.

Hein? Qu'est-ce?

DICÉOPOLIS.

Euripide est-il là?

L'ESCLAVE.

« Il est, et n'est pas là. » — Si tu comprends, voilà[1]!

DICÉOPOLIS.

Il est et n'est pas là! Comment donc?

L'ESCLAVE.

Je m'explique :
C'est littéralement exact et véridique;
Sa tête au loin quêtant vers et subtils discours,
Sa tête n'est pas là. — Mais notre homme, au rebours,
Il est à la maison en personne, et fabrique,
Perché, perdu là-haut, quelque œuvre dramatique.

DICÉOPOLIS.

Heureux, trois fois heureux Euripide vraiment,
Dont l'esclave répond aussi pertinemment!
— Eh bien, fais-le descendre.

L'ESCLAVE.

Impossible.

DICÉOPOLIS.

N'importe.
Je ne m'en irai pas, et je frappe à la porte.

Appelant.

— Euripide, mon doux Euripide, entends-moi,
« Si jamais suppliant fut entendu de toi. »
C'est un pauvre habitant de la tribu Chollide[2],
Moi, Dicéopolis, qui t'appelle, Euripide.

1-2. Voir les notes à la fin du volume.

EURIPIDE, sans se montrer.

Non, je n'ai pas le temps.

DICÉOPOLIS.

Fais-toi rouler ici.

EURIPIDE.

Je ne puis.

DICÉOPOLIS.

Mais...

EURIPIDE.

Eh bien, que l'on me roule ainsi.
Car, encore une fois, je ne puis pas descendre.

DICÉOPOLIS, criant en désespéré.

Euripide!...

EURIPIDE.

Eh! bons dieux! quels cris tu fais entendre!

DICÉOPOLIS.

Tu travailles là-haut, quand tu le peux en bas;
Aussi tous tes héros se cassent jambe ou bras.
Tu portes des haillons, de pitoyables nippes;
Aussi tous tes héros, comme tu les équipes!
Eh bien, je t'en supplie, Euripide, à genoux,
Prends dans quelque vieux drame un vieux haillon pour nous.
Il me faut faire au chœur une belle harangue,
Je suis un homme mort, si je manque de langue.

EURIPIDE.

Il te faut des haillons? Voudrais-tu par hasard
Ceux de mon Œnéus, infortuné vieillard? [1]

DICÉOPOLIS.

Non. Ceux d'un mendiant encor plus misérable.

1. Voir la note à la fin du volume.

EURIPIDE.

De l'aveugle Phœnix?[1]

DICÉOPOLIS.

Non. D'un plus pitoyable.

EURIPIDE, à part.

Ah çà, quels oripeaux veut-il donc? — Tiens, tu veux
Les loques qui chaussaient Philoctète boiteux?

DICÉOPOLIS.

Il me faut les chiffons dont ta muse décore
Un mendiant cent fois plus mendiant encore.

EURIPIDE.

Eh! c'est l'accoutrement de mon Bellérophon,
Un boiteux s'il en fut, celui-là!

DICÉOPOLIS.

Non, non, non.
C'est celui d'un boiteux d'une plus belle espèce,
Orateur et bavard autant qu'homme de Grèce.

EURIPIDE.

Attends, j'ai ton affaire. Oui, c'est mon Mysien,
Télèphe, n'est-ce pas?

DICÉOPOLIS.

Télèphe, tu dis bien.
Donne-moi les haillons sous lesquels tu l'habilles.

EURIPIDE, à son esclave.

Esclave, donne-lui les hardes, les guenilles
De Télèphe. Elles sont sur les habits percés
De Thyeste, avec ceux de mon Ino, tu sais.

L'ESCLAVE, les donnant.

Tiens.

1. Voir la note à la fin du volume.

DICÉOPOLIS.

Jupin, toi dont l'œil perce tout, tout pénètre,
Fais de moi, fais le gueux le plus gueux qui puisse être.

A Euripide.

— Et toi, qui t'es déjà montré si généreux,
Euripide, à présent mets le comble à mes vœux,
C'est l'accompagnement forcé de ma toilette :
D'un chapeau mysien couronne-moi la tête.
Il faut avoir d'un gueux l'affublement complet,
« Être et ne pas paraître ici ce que l'on est[1]. »
La foule d'un coup d'œil démêlera la ruse;
Mais les Acharniens, mais le chœur, troupe obtuse,
Debout, le bec ouvert, va gober à plaisir
Les jolis petits mots que je vais lui servir.

EURIPIDE.

Oui, l'ami, tu l'auras. A pareille prouesse
J'entends donner les mains; car j'aime la finesse.

Il lui donne des haillons.

DICÉOPOLIS.

Merci. Je suis Télèphe, un Télèphe accompli.
De petits mots ronflants je me sens tout rempli.
— Ce qui me manque encor, c'est le bâton d'usage.

EURIPIDE.

Prends-le donc, et va-t'en, sans vouloir davantage.

DICÉOPOLIS.

O mon cœur, de ces lieux tu vois comme on m'exclut.
Dire que j'ai besoin de tel autre attribut!...
Mais va, fais-toi déjà mendiant intrépide,
Presse, adjure, fatigue, assassine Euripide.

1. Voir la note à la fin du volume.

A Euripide.

— Cède-moi ce panier et ce vieux lumignon.

EURIPIDE.

Pourquoi faire, importun? en as-tu besoin?

DICÉOPOLIS.

Non.

C'est égal, je le veux.

EURIPIDE.

Sais-tu que tu m'assommes!

Va-t'en d'ici, décampe.

DICÉOPOLIS.

Ô le plus dur des hommes!

Puisses-tu de ta mère avoir un jour le sort!

EURIPIDE.

T'en iras-tu?

DICÉOPOLIS.

Bientôt. Mais il me faut d'abord

Ce petit pot fêlé...

EURIPIDE.

Prends, et sors, misérable;

Tu peux bien te vanter de m'être insupportable;

DICÉOPOLIS.

Ah! tiens, tu n'as pas l'air de comprendre le cas.
Le tort que tu me fais, tu ne t'en doutes pas.
Il ne me manque plus, ô mon doux Euripide!
Que cette vieille éponge et cette cruche vide.

EURIPIDE.

Mais c'est un drame entier que tu veux m'emporter?
Prends donc encor, mais pars.

DICÉOPOLIS.

Je vais te contenter.

Fausse sortie. — Revenant.

— Dieux bons! je m'aperçois qu'il me faudrait encore
Un objet sans lequel c'est fait de moi, pécore.
Écoute ma prière, Euripide adoré,
Je promets de partir sitôt que je l'aurai,
Je ne reviendrai plus; c'est fini, je le jure.
Garnis-moi mon panier d'herbes et de verdure [1].

EURIPIDE.

Tout mon théâtre alors va partir avec toi.
C'est ma mort!

DICÉOPOLIS, s'en allant.

Non. Je vais te délivrer de moi.
Adieu, car j'insistais au point de te déplaire,
« Et des rois malgré moi j'excitais la colère. » [2]

Il revient.

— Dieux du ciel! je suis mort! Hélas! oubli fatal!
Je partais, et n'ai pas encor le principal.
Mon petit Euripide, ami doux, ami tendre,
Je reviens, mais vois-tu, je veux me faire pendre,
Tout de bon, si je suis davantage importun;
Je ne réclame plus qu'un objet, un, rien qu'un :
Donne-moi le cerfeuil que ta défunte mère
T'a légué, mon ami, dans son fonds de fruitière [3].

EURIPIDE.

Il m'insulte, je crois. — Chassez-moi ce rustaud.

DICÉOPOLIS.

S'en aller sans cerfeuil! ô mon cœur! il le faut...

Il s'en va piteusement.

1-2-3. Voir les notes à la fin du volume.

III

ARISTOPHANE AUX SPECTATEURS

SUJET DE LA SCÈNE :

Le chœur, dans une de ces digressions nommées *parabases*, entreprend fièrement la défense du poëte, accusé d'insulter Athènes à plaisir. Il énumère les services que sa muse satirique rend à sa trop frivole patrie. Et tout à coup, prenant son essor lyrique, et passant de la défense à l'attaque, il prend Athènes à partie, et dans une hardie et sévère prosopopée, il la rappelle, par la bouche d'un vieillard, au respect de la vieillesse et des anciens héros de Marathon.

PERSONNAGE :

LE CHŒUR.

I

LE CHŒUR aux Spectateurs.

Depuis que notre auteur à la scène comique
Consacre vaillamment sa verve satirique,
C'est la première fois qu'au théâtre il paraît
Pour faire son éloge, et dire ce qu'il est.
On l'a calomnié. Forts de votre inconstance,
Ses ennemis déjà l'accusent d'insolence,

Et vont disant partout que, poëte effronté,
Il bafoue à plaisir le peuple et la cité.
Il veut, il doit répondre. Il nourrit l'espérance
De ramener à lui cette même inconstance.
Sachez donc, citoyens, apprenez aujourd'hui
Les éclatants bienfaits que vous tenez de lui.
Si l'étranger hâbleur sur vous n'a plus de prise,
Si la flagornerie ici n'est plus de mise,
Et si vous n'êtes plus ces badauds qu'on dupait,
Cet heureux changement, c'est lui seul qui l'a fait.
Jadis, pour vous piper, on savait les recettes.
« O peuple, dont le front est ceint de violettes! »
Disait tout député. — Violette?... à l'instant,
Voilà tous mes benêts sur leurs fesses montant!
Un autre survenait : « Grasse et brillante Athènes! »
Disait-il. — L'enjôleur! Il partait les mains pleines,
Le tout pour vous avoir, pour la centième fois,
Dotés, assaisonnés d'épithètes d'anchois!
L'auteur a coupé court à ces sots artifices,
Et c'est le moindre encor de ses nombreux services.
Au peuple il a montré l'unique fondement
De tout démocratique et bon gouvernement.
Aussi, quand, pour payer les tributs à la ville,
Tous les États voisins arrivent à la file,
C'est à qui cherche à voir l'auteur, homme de bien,
Qui, sans peur, dit son fait au peuple athénien.
Car de son franc parler où ne va pas la gloire?
Le grand roi la connaît. Récemment, c'est notoire,
Aux députés de Sparte il demanda d'abord
Lequel des deux États sur mer est le plus fort;
Et puis à qui, de Sparte ou de vous, le poëte

Jetait si hardiment ses brocards à la tête.
« Heureux peuple, dit-il, tu n'as qu'à l'écouter :
« Quels progrès tu vas faire, et quels exploits compter ! »
— Autre preuve : Sait-on pourquoi Sparte imagine
De vous offrir la paix en échange d'Égine?
Égine! elle s'en moque. Elle veut bel et bien
Vous prendre, en prenant l'île, un si grand citoyen.
Vous ne le voudrez pas. Laissez la Comédie
Vous donner, grâce à lui, quelque leçon hardie.
Il vous promet encor plus d'une vérité
D'où pourront découler vertus, prospérité.
Mais n'attendez de lui ni pompeuses caresses,
Ni présents corrupteurs, ni perfides largesses;
Loin de vous entonner l'éloge rebattu,
S'il parle, il parlera toujours pour la vertu.
— Que maintenant Cléon, transporté de colère,
S'agite, et contre moi soulève ciel et terre;
Je suis fort : j'ai pour moi la raison, l'équité;
On ne me verra pas, comme lui, déhonté,
Lorsque la république à nos mains s'est livrée,
Offrir au plus offrant ma personne tarée.

II

Viens à moi, muse ardente, accours.
Viens en feu, muse d'Acharnie,
Il faut allumer mon génie.
A l'incendie il faut son cours.

Sous le souffle d'un vent rapide
L'étincelle éclate et jaillit,

Dès que la flamme atteint, rougit
Dans le foyer le bois aride.

Déjà s'embrasent les charbons.
Allons, pétrissez la farine.
La saumure dans la terrine!
Au feu, vite au feu les poissons.

Telle bondis, muse. Courage!
Je suis ton homme : inspire-moi
Quelque chant hardi comme toi,
Comme toi terrible et sauvage[1].

III

Hommes des jours anciens, vieillards, nous parlerons :
Nous demandons raison des maux que nous souffrons.
Pour prix de nos exploits dans la guerre navale,
On nous ôte le pain ; d'affronts on nous régale.
Vieillards, des jeunes gens, avides de succès,
Nous traînent sans pitié dans d'iniques procès.
Ils font rire de nous. Et vous les laissez faire.
Usés, paralysés par l'âge et la misère,
Neptune au moins nous doit aide et protection.
Neptune !... Et pour appui nous n'avons qu'un bâton.
Balbutiant, debout, au Pnyx où l'on s'encombre,
Nous cherchons la justice et n'en trouvons que l'ombre.
Mais notre accusateur, toujours jeune, intrigant,
Il faut le voir à l'œuvre, et d'un air arrogant,

1. Voir la note à la fin du volume.

Comme il conduit l'affaire et lestement la mène,
Comme de mots retors il a la bouche pleine,
Comme il pousse, interloque, et raille, s'il vous plaît,
Un malheureux Tithon qu'il prend dans son filet!
On est vieux, impotent, que voulez-vous qu'on fasse?
On se ronge la lèvre, on part, l'oreille basse,
On paie, et l'on va dire à ses amis en deuil :
« Leur amende a mangé l'argent de mon cercueil! »
Est-ce juste? Parlez. La clepsydre cruelle
Doit-elle assassiner un vieillard? le doit-elle?
Si son front est chenu, l'était-il autrefois,
Au temps de sa jeunesse, au temps de ses exploits,
Quand ce front ruisselait d'une sueur guerrière,
Quand Marathon nous vit sauver la Grèce entière?
Nous triomphions alors, ô jours de Marathon!
C'est de nous qu'on triomphe aujourd'hui sur ce ton.
Des drôles à l'envi nous traînent en justice,
Et le juge étourdi nous condamne d'office[1]!

. . . .

Ah! si vous refusez aux vieillards le sommeil,
Votez que l'adversaire en tout cas soit pareil;
Qu'à vieillard édenté vieillard sans dents réponde;
Que vos bavards entre eux exercent leur faconde.
Jeunes gens, libertins, débauchés de tout bord,
Au fils de Clinias attaquez-vous d'abord.
Poursuivez, citez-les, frappez-les de l'amende.
Bref, s'il faut tant juger, condamner, je demande
De voir par son pareil le jeune homme assigné,
Et par le vieillard seul le vieillard condamné[2].

1-2. Voir les notes à la fin du volume.

IV

PETITS INCONVÉNIENTS DES GRANDEURS MILITAIRES

SUJET DE LA SCÈNE :

Au beau milieu des réjouissances gastronomiques auxquelles donne lieu la Fête des tonneaux, des coupes et des marmites, espèce de carnaval athénien, Lamachus, général fanfaron, reçoit l'ordre de se mettre en campagne avec ses troupes; il fait ses préparatifs lentement et à regret. — Dicéopolis, à l'abri de pareils contre-temps, grâce à la paix qu'il a conclue pour son compte personnel avec Sparte, continue gaiement et à plaisir les apprêts du festin. Où l'un gémit, l'autre chante; où l'un pleure, l'autre rit. Dicéopolis parodie et retourne chaque mot, chaque ordre, geste ou soupir de Lamachus.

Dans la seconde partie de la scène, même contraste bouffon. L'un revient éclopé, mourant d'une blessure ridicule qu'il s'est faite par maladresse avant de livrer combat; l'autre arrive, ivre, chancelant, porté dans les bras des courtisanes qui ont pris part à son orgie.

PERSONNAGES :

LAMACHUS, général.
DICÉOPOLIS.
UN HÉRAUT.
UN MESSAGER.
LE CHŒUR.

La scène représente, d'un côté, la maison de Lamachus, surchargée d'attributs guerriers, casques, lances, boucliers, écus, etc.; de l'autre, la maison du grand prêtre de Bacchus, où se prépare un magnifique festin en l'honneur du dieu.

I

UN HÉRAUT, accourant et frappant à la porte de Lamachus.

Guerre! guerre! A cheval les chefs, les Lamachus!

LAMACHUS, sortant de chez lui.

Quel tapage à ma porte et contre mes écus!

LE HÉRAUT.

Prends ton plumet, ton casque, et va vite aux frontières,
Que le froid siffle ou non, défendre nos derrières.
Les Stratéges l'ont dit. Pars, emmène tes gens;
Car on vient d'annoncer que d'infâmes brigands,
Béotiens, pendant qu'on fêtait les Marmites,
Poussaient jusque chez nous leurs attaques maudites.

LAMACHUS, tristement.

Stratéges plus nombreux qu'utiles! — Me voilà
Forcé de détaler au moment du gala!

. . . .

Ah! l'importun héraut! ne pouvait-il attendre!

DICÉOPOLIS, à un messager joyeux qui vient vers lui.

Ah! le beau messager! Que vient-il donc m'apprendre?

UN MESSAGER.

Hé! Dicéopolis!

DICÉOPOLIS.

Hein? Quoi?

LE MESSAGER.

Viens au festin.

Accours, prends ta corbeille et ta coupe à la main.
Le prêtre de Bacchus à sa table t'invite.
On n'attend plus que toi ; viens, mon ami, viens vite.
Tout est prêt, lits, coussins, et tables, et couvert,
Couronnes et tapis, et parfums et dessert,
Courtisanes, gâteaux, sésames et galettes,
Tartes et massepains, et danseuses coquettes,
Toutes les voluptés enfin d'Harmodius!
Viens à l'instant, suis-moi, viens célébrer Bacchus.

LAMACHUS.

Et moi qui n'en suis pas!

DICÉOPOLIS.

Ne t'en prends à personne.
Affublé nuit et jour d'une horrible Gorgone,
Ta place est autre part; ta place est aux combats.

Aux esclaves.

Allons, fermez la porte et servez le repas.

LAMACHUS, *tristement, à son esclave.*

Esclave, allons, mon sac.

DICÉOPOLIS, *gaîment, à un esclave.*

Esclave, mon assiette.

LAMACHUS, *de même.*

Du sel et de l'oignon, du thym, de la civette.

DICÉOPOLIS, *de même.*

Moins farouche guerrier, je déteste l'oignon.
Paisible citadin, il me faut du poisson.

LAMACHUS, *de même.*

Esclave, du figuier pour mon hachis, mon brave.

DICÉOPOLIS, *de même.*

Et du figuier aussi pour mes tripes, esclave;
Je vais les cuire ici.

LAMACHUS, de même.

Mon casque, mon cimier.

DICÉOPOLIS, de même.

Ma grive, s'il te plaît, ma grive et mon ramier!

LAMACHUS, de même.

Cette plume d'autruche est d'un blanc admirable.

DICÉOPOLIS, de même.

Cette chair de ramier est d'un jaune adorable.

LAMACHUS, à Dicéopolis.

L'ami, de mon armet oses-tu te railler?

DICÉOPOLIS, à Lamachus.

Oses-tu bien, l'ami, lorgner notre gibier?

LAMACHUS, à son esclave.

Donne-moi maintenant l'étui de mon aigrette.

DICÉOPOLIS, à l'esclave.

Et moi, pour mon civet, donne-moi la poêlette.

LAMACHUS.

Dieux! les mites déjà sont après mon plumet!

DICÉOPOLIS.

Dieux! allons-nous nous mettre après ce bon civet!

LAMACHUS, à Dicéopolis.

Cesseras-tu bientôt ce discours qui me brave?

DICÉOPOLIS.

Je ne te parle pas : je parle à mon esclave.

. . . .

LAMACHUS.

Esclave, esclave, allons, va préparer aussi
Ma grand' lance, et reviens me l'apporter ici.

DICÉOPOLIS.

Esclave, esclave, allons, va préparer l'andouille.

LAMACHUS, à l'esclave qui lui remet sa lance.

Tiens la lance à deux mains, esclave, car la rouille
La retient au fourreau. Tiens bon. Je tire...

DICÉOPOLIS, à l'esclave qui tient la broche.

Toi,
Tiens la broche, je vais tirer la pièce à moi.

LAMACHUS.

Donne-moi les supports du bouclier.

DICÉOPOLIS.

Toi, donne
Ce magnifique pain, support de ma personne.

LAMACHUS.

Et puis ce bouclier, dont l'orbe rutilant
D'une horrible Gorgone a l'œil étincelant.

DICÉOPOLIS.

Et puis, ce grand gâteau dont l'orbe irréprochable
D'un fromage excellent a l'odeur délectable.

LAMACHUS.

Belle plaisanterie!

DICÉOPOLIS.

Agréable bouquet!

LAMACHUS, à l'esclave, parlant de son bouclier.

Frotte-le d'huile, esclave : il en sera plus net.
— Ah! sur son front luisant je vois déjà l'image
D'un vieillard accusé de manquer de courage.

DICÉOPOLIS, à l'esclave, parlant de son gâteau.

Frotte-le-moi de miel. — Je vois déjà dessus
Un vieillard qui se rit du vaillant Lamachus.

LAMACHUS.

Esclave, ma cuirasse, instrument de bataille!

DICÉOPOLIS.

Ma large coupe, esclave, instrument de ripaille!

LAMACHUS.

Je tiens tête avec elle aux plus vaillants vainqueurs.

DICÉOPOLIS.

Je tiens tête avec elle aux plus vaillants buveurs.

LAMACHUS.

Attache au bouclier, mets bien les aiguillettes.

DICÉOPOLIS.

Apporte à ce festin, remplis bien les assiettes.

LAMACHUS.

Je me charge du sac.

DICÉOPOLIS.

Moi de ce vêtement.

LAMACHUS.

Prends-moi ce bouclier, et chemine devant.
— Il neige... temps d'hiver!... O campagne effroyable!

DICÉOPOLIS.

Sers-nous. — Temps de plaisir!... O festin adorable[1]!...

Ils partent, l'un pour la guerre, l'autre pour le festin; l'un piteux, l'autre alerte.

II

UN ESCLAVE, accourant.

Esclaves, serviteurs qui gardez la maison,
De l'eau, faites chauffer de l'eau dans le chaudron.
Préparez les onguents, les bandes, la charpie,

1. Voir la note à la fin du volume.

Tout, pour envelopper sa cheville meurtrie.
Lamachus, votre maître, en sautant un fossé,
Aveugle en sa valeur, sur un pieu s'est lancé;
Chancelant, renversé par une affreuse entorse,
Il s'est brisé la tête; et telle fut la force
Du coup, qu'il fit tomber du haut du bouclier
La Gorgone, attribut de ce noble guerrier!
Lors, voyant sur le sol son panache effroyable :
« Astre brillant, dit-il, d'un accent lamentable,
« Le jour me fuit, je meurs... oui, je meurs; je te vois,
« Astre éclatant et pur, pour la dernière fois! »
Il dit, et le voilà qui roule dans la vase,
Se relève, repart, voit l'ennemi, l'écrase;
Ou tout du moins le suit la lance dans les reins.
— Mais il arrive, ouvrez; prenez-le dans vos mains.

LAMACHUS, blessé, se traînant à peine.

Oh! oh! oh! — Que j'ai froid!... O cruelle souffrance!
Infortuné, je meurs. Quel affreux coup de lance!
Coup détestable, hélas! et qui pour un mourant
A quelque chose encor de plus désespérant.
Si Dicéopolis voit ma sotte blessure
Il rira sans pitié de ma déconfiture.

DICÉOPOLIS, une coupe à la main, dans les bras des courtisanes.

Ah! ah! ah! — Chers bijoux, mignonnes, mes amours,
Embrassez, caressez, soutenez-moi toujours...
J'ai vidé le premier la coupe couronnée!

LAMACHUS.

O blessure cuisante, horrible destinée!

DICÉOPOLIS, apercevant Lamachus.

Eh! que vois-je? Salut, cavalier Lamachus.

LAMACHUS.

Je suis perclus, hélas!

DICÉOPOLIS.

Hélas! et moi perclus!

LAMACHUS.

Tu ris?

DICÉOPOLIS.

Tu ne ris pas?

LAMACHUS.

J'ai payé pour mes troupes.

DICÉOPOLIS.

On n'a rien à payer dans la fête des Coupes.

LAMACHUS.

O Péan! ô Péan[1]!

DICÉOPOLIS.

Mais ce n'est pas le jour.
Tu fêteras Péan quand ce sera son tour.

LAMACHUS.

Amis, soulagez-moi. Soutenez-moi la jambe.

DICÉOPOLIS.

Qu'on me soutienne aussi, je ne suis guère ingambe..

LAMACHUS.

Oh! la tête! oh! quel coup! Je n'y vois plus, ô dieux!

DICÉOPOLIS.

Et moi, je vois tourner et la terre et les cieux!...

LAMACHUS.

Ah! que chez Pittalus on me transporte vite:
Dieu de la chirurgie, il faut qu'il me visite.

1. Voir la note à la fin du volume.

DICÉOPOLIS.

Ah! qu'on me mette aux mains des juges ou du roi
De la Table. Vainqueur, l'outre doit être à moi.

LAMACHUS.

La lance a traversé mes flancs, lance barbare!

DICÉOPOLIS, montrant sa coupe vide.

Vous voyez, j'ai tout bu. Victoire, amis, fanfare!

LE CHŒUR.

Fanfare! si tu veux. Victoire! je suis prêt.

DICÉOPOLIS.

Ma coupe était remplie, et j'ai tout bu d'un trait.

LE CHŒUR.

Fanfare, beau buveur! Prends l'outre, va la boire.

DICÉOPOLIS.

Qu'on me suive en chantant. Fanfare, amis, victoire!

LE CHŒUR.

Victoire donc, fanfare! En avant, oui, chantons,
Célébrons et ton outre et toi sur tous les tons.

Ils partent en grande pompe. — On emmène Lamachus.

LES CHEVALIERS

I

MAITRE PEUPLE
OU UN MAITRE PEINT PAR CEUX QUI LE SERVENT
V. 1-97.

II

L'HOMME D'ÉTAT MALGRÉ LUI
V. 148-234.

III

UN SUCCÈS DE TRIBUNE DEVANT LE PEUPLE ATHÉNIEN
V. 624-683.

IV

A CORSAIRE, CORSAIRE ET DEMI
V. 705...-810...

V

AVIS AUX ARCHONTES
V. 1111-1151.

VI

MAITRE PEUPLE S'AMENDE
V 1151-1176... — 1316-1409.

LES CHEVALIERS

I

MAITRE PEUPLE

OU UN MAITRE PEINT PAR CEUX QUI LE SERVENT

SUJET DE LA SCÈNE :

La pièce entière est une satire virulente dirigée contre Cléon, et par suite contre le peuple athénien, représenté sous les traits d'un vieillard colère, quinteux, radoteur, imbécile et gourmand.

Dès la première scène, les généraux Nicias et Démosthène, transformés en esclaves chargés de lui faire sa cuisine, le drapent à qui mieux mieux, et se plaignent amèrement de l'arrivée d'un nouveau marmiton venu de Paphlagonie (pays de la criaillerie), qui les supplante dans les bonnes grâces du maître, qui les harcèle et les fait rouer de coups, et lequel n'est autre que Cléon, alors l'idole et le héros d'Athènes

PERSONNAGES :

NICIAS.
DÉMOSTHÈNE.

DÉMOSTHÈNE, *s'échappant de la maison de maître Peuple, et beuglant.*

Aie! aie! aie! oh! la, la! — Peut-on frapper ainsi?
Quel Paphlagonien vient d'arriver ici[1]?
Puissent les Dieux vengeurs pulvériser bien vite
Et ce maudit intrus, et sa langue maudite!
Depuis que ce bourreau s'est installé chez nous,
A toute heure du jour on est roué de coups!

NICIAS.

Puisse périr ce roi de la Paphlagonie!
Qu'il crève, et qu'avec lui crève la calomnie!

DÉMOSTHÈNE, *à Nicias, d'un air piteux.*

L'ami, comment vas-tu?

NICIAS.

Fort mal, ainsi que toi.

DÉMOSTHÈNE.

Eh bien, arrive ici. Mets-toi là, près de moi.
Sur le ton d'Olympus gémissons en mesure;
Nous ferons un duo superbe, je t'assure.

ENSEMBLE.

Mymy, mymy, mymy, mymy, mymy, mymy[2].

1-2. Voir les notes à la fin du volume.

DÉMOSTHÈNE.

Inutiles soupirs! pleurs perdus, mon ami.
Mieux vaudrait essayer de nous tirer d'affaire.

NICIAS.

Je suis de ton avis cent fois. Mais la manière?
Si tu la sais, dis-la.

DÉMOSTHÈNE.

Dis-la tout le premier.
A toi le pas. Faut-il pour cela batailler?

NICIAS.

Je dirai comme toi; tu n'as qu'à m'en instruire.

DÉMOSTHÈNE.

« Ah! que ne me dis-tu ce qu'il me faut te dire? »[1]

NICIAS.

Moi, je manque d'aplomb; et je ne pourrais pas
D'Euripide imiter comme toi le fracas.

DÉMOSTHÈNE.

Pas d'un pareil légume, ami, pas d'Euripide![2]
Mais un bon faux-fuyant loin d'un maître stupide!

NICIAS.

Eh bien, dis : « Sauvons-nous, » comme ça, tout d'un trait.

DÉMOSTHÈNE.

Je veux bien : « Sauvons-nous. »

NICIAS.

Bon. Maintenant, sois prêt.
A « Sauvons-nous » ajoute « et bien vite!... »[3]

DÉMOSTHÈNE, répétant.

« Et bien vite. »

NICIAS.

C'est parfait. Tu comprends la chose tout de suite.

1-2-3. Voir les notes à la fin du volume.

. . . .

Écoute, dans l'état, je crois qu'il vaudrait mieux
Implorer à genoux tel ou tel de nos dieux.

DÉMOSTHÈNE.

De nos dieux? Tu crois donc, nigaud, qu'il en existe?

NICIAS.

Mais oui.

DÉMOSTHÈNE.

Qui te le prouve?

NICIAS.

Une chose assez triste :
Le mal qu'ils nous ont fait.

DÉMOSTHÈNE.

Argument des meilleurs!

NICIAS.

Regardons autre part alors.

DÉMOSTHÈNE.

Aux spectateurs
Nous allons, si tu veux, raconter notre affaire.

NICIAS.

C'est cela. Faisons-leur une seule prière.
Que leurs fronts, que leurs mains témoignent hautement
Que nos dits et nos faits ont leur assentiment.

DÉMOSTHÈNE.

Je commence : — Apprenez que nous avons un maître
Quinteux, brutal, colère autant qu'on puisse l'être,
De fèves affamé, le Peuple Pnycien [1],
Vieillard morose et sourd, qui n'admet, n'entend rien.

1. Voir la note à la fin du volume.

Le premier jour du mois, il vous a fait l'emplette
D'un esclave nouveau qui lui tourne la tête,
Un Paphlagonien, un calomniateur,
Fripon, marchand de cuir, bref, un vrai flagorneur.
Le drôle, qui connaît les travers du bonhomme,
L'adule, le caresse, et flatte, Dieu sait comme!
Chien couchant s'il en fut, toujours prêt à lécher,
Mais qui sait en léchant doucement écorcher.
Pour quelques bouts de cuir qu'avec force grimaces
Il lui donne, il lui dit, en redoublant ses grâces :
« Doux Peuple, cours aux bains. C'est assez d'un arrêt.
« Mange et bois tout ton soûl. Ton triobole est prêt [1].
« Faut-il que je te serve? » — Et le fourbe s'élance
Et sert les plats par nous préparés à l'avance;
Il s'en fait un mérite! Il en reçoit le prix!
Tenez, les jours passés, à Pylos, je pétris [2],
De ma main je fais cuire un gâteau spartiate.
Savez-vous ce qu'il fait? — D'une main délicate,
Mon fripon, qui m'épie, et vient à pas de loup,
L'escamote et l'apporte, à ma place, du coup.
Sans cesse il nous écarte. Il ne veut pas permettre
Que tout autre que lui voie, approche le maître.
Debout, le fouet en main, il chasse à tour de bras
L'orateur qui survient au milieu des repas.
D'oracles, qui plus est, il nous le tympanise,
Et si bien, que le vieux à la fin sibyllise
Et radote... C'est là que le roué l'attend.
Dès qu'il le voit stupide, abruti, radotant,
Alors il a recours aux grands moyens, le lâche!

1-2. Voir les notes à la fin du volume.

Il nous charge, dessert, noircit, il prend à tâche
D'accuser un par un les gens de la maison,
Et les grands coups de fouet de pleuvoir à foison !
Il faut le voir aller et venir à la ronde,
Quêter, intimider, dévaliser son monde :
« Voyez, dit-il, voyez comme on corrige Hylas,
« Vite, qu'on s'exécute, ou je n'épargne pas ! »
Nous alors de donner, sinon, gare la grêle !
Il faut vider son sac et cracher de plus belle.
— Il est temps d'en finir, mon cher, et d'aviser.
Où nous tourner ? Que faire ? A qui nous adresser ?

NICIAS.

Je t'ai dit ma formule, elle me paraît bonne :
« Sauvons-nous. »

DÉMOSTHÈNE.

Elle est piètre, et ne sauve personne.
Au Paphlagonien quel homme échappera ?
Car un pied à Pylos et l'autre à l'Agora,
Son derrière est tout juste en pleine Chaonie,
Ses mains sont où l'on quête, au pays d'Étolie,
Son esprit où l'on vole, en Clopidie[1].

NICIAS.

Hélas !
Seul remède à nos maux, il reste le trépas.
Avisons, et trouvons un trépas héroïque.

DÉMOSTHÈNE.

Moi, je m'y connais peu.

NICIAS.

J'en sais un magnifique :

1. Voir la note à la fin du volume.

Boire un poison subtil, tiens, le sang d'un taureau
Que Thémistocle a pris pour descendre au tombeau.

DÉMOSTHÈNE.

S'il faut boire, buvons... mais du vin sans mélange!
Mais au génie, au dieu qui tout mène et tout change!
Il n'est tel que le vin quand on veut s'éclairer.

NICIAS.

Le vin? Voyez l'ivrogne! Il songe à s'enivrer.
Crois-tu donc que le vin apporte des idées?

DÉMOSTHÈNE.

Oui, je crois à l'ivresse, aux amphores vidées!
Misérable! accuser, méconnaître le vin!
Trouve donc un ressort plus sûr et plus divin.
Regarde les buveurs : les buveurs, dans l'ivresse,
N'ont-ils pas toujours tout, bonheur, vertu, richesse?
Ils gagnent leurs procès! Ils sont doux, bons, charmants,
Et c'est le vin qui fait ces joyeux changements!
— Qu'on m'apporte du vin. Tu verras ma cervelle,
Largement arrosée, enfanter de plus belle!...

II

L'HOMME D'ÉTAT MALGRÉ LUI

SUJET DE LA SCÈNE :

Les généraux Démosthène et Nicias, nos deux marmitons de la scène précédente, las de Cléon, le chef qu'on leur a donné, imaginent de lui substituer un vrai chef de cuisine. Ils attrapent un charcutier, et le forcent, bon gré mal gré, à prendre sa place au timon des affaires. Toutes les protestations du bonhomme n'aboutissent qu'à lui faire prouver par ses interlocuteurs que son incapacité et sa grossièreté même sont les meilleurs titres qu'il puisse avoir, les meilleures garanties qu'il puisse offrir pour remplacer Cléon et ses pareils.

PERSONNAGES :

DÉMOSTHÈNE.
NICIAS.
UN CHARCUTIER.

DÉMOSTHÈNE, à la vue du charcutier qui arrive.

Il vient! Je l'aperçois. — O marchand de boudins,
Homme prédestiné, maître de nos destins,

Approche, cher ami, sauveur de la patrie,
Approche, et viens nous rendre à tous les deux la vie!

LE CHARCUTIER.

Que viens-tu me chanter, et que me voulez-vous?

DÉMOSTHÈNE.

Nous voulons te parler. Écoute, apprends de nous
Le bonheur qui t'attend, si tu n'y mets obstacle.

NICIAS, à Démosthène.

Ote-lui son étal, et cite-lui l'oracle.
Conte-lui tout du long quel bonheur est le sien.
Moi, je vais surveiller le Paphlagonien.

DÉMOSTHÈNE.

Oui. — L'ami, laisse là tes outils de cuisine.
Adore-moi la Terre et la bonté divine.

LE CHARCUTIER.

Eh bien, après?

DÉMOSTHÈNE.

Après, homme heureux jusqu'au bout,
Tu n'es rien aujourd'hui, demain tu seras tout;
Riche, honoré, puissant, Athène infortunée
Va remettre en tes mains sa triste destinée.

LE CHARCUTIER.

Laisse-moi donc laver mes tripes, hein? — Pourquoi
Interrompre ma vente, et te moquer de moi?

DÉMOSTHÈNE.

Tes tripes? O le sot! — Tiens, tourne ici la vue :
Tu vois ce peuple entier, cette immense étendue?...

LE CHARCUTIER.

Eh bien?

DÉMOSTHÈNE.

Ils sont à toi. Seul chef et roi, demain,

Assemblée, agora, port seront dans ta main,
Tu fouleras aux pieds un sénat qui nous gêne;
Casse les généraux, frappe, emprisonne, enchaîne :
Tu le peux. Tu peux même, en toute liberté,
Ouvrir le Prytanée à la lubricité...

LE CHARCUTIER.

Moi?

DÉMOSTHÈNE.

Tu ne vois pas tout encore, mon cher, grimpe,
Grimpe sur ton étal : du haut de cet olympe
Regarde bien : tu vois ces îles, archipel
Qui forme une ceinture autour de notre ciel?

LE CHARCUTIER.

Oui.

DÉMOSTHÈNE.

Tu vois les marchés, les vaisseaux?

LE CHARCUTIER.

Oui.

DÉMOSTHÈNE.

Raisonne :
Lorsqu'ils sont tous pour toi, ta chance est-elle bonne?
— Détourne encor les yeux. Tu vois les Cariens
A droite; à gauche, ici, les Chalcédoniens?

LE CHARCUTIER.

Regarder à la fois et Corinthe et Byzance!
C'est à devenir louche! Elle est bonne ta chance!

DÉMOSTHÈNE.

Non. Mais tu régiras, ou plutôt, vendras tout.
L'oracle l'a prédit. Tu deviendras du coup
Un grand homme, un héros, un brillant personnage.

LE CHARCUTIER.

Écoute, mon ami, trêve de badinage.
D'un pauvre charcutier, espèce de goujat,
Comment espères-tu faire un homme d'État?

DÉMOSTHÈNE.

Goujat! Voilà ton titre. — Infamie! impudence,
Voilà plus qu'il n'en faut pour être une puissance!

LE CHARCUTIER.

Laisse-moi donc. Je suis indigne du pouvoir.

DÉMOSTHÈNE.

Bon! Quels sots sentiments t'avises-tu d'avoir?
Tu te crois bonnement indigne?... Sotte bête!
Serais-tu par hasard d'une famille honnête?

LE CHARCUTIER.

Dieu m'en garde! mon cher, je suis issu de gueux.

DÉMOSTHÈNE.

Parfait! Rien aux emplois ne te désigne mieux.

LE CHARCUTIER.

Mais, je suis, mon ami, d'une ignorance crasse.
Tout au plus si je lis, que veux-tu que je fasse?

DÉMOSTHÈNE.

Si tu lisais trop bien, ce serait un défaut.
Des ânes, des fripons, voilà ce qu'il nous faut.
Un savoir si profond, une vertu sévère,
Mon bon, n'est pas le fait d'un État populaire.
Ne rejette donc pas le pouvoir souverain
Que t'accorde des Dieux un oracle certain.

LE CHARCUTIER.

Que dit-il, ton oracle?

DÉMOSTHÈNE.

Il dit en fort bon style,

Dans une énigme claire encor qu'un peu subtile,
« Que le ciel comblera le charcutier de biens,
« Et détruira tout l'ail des Paphlagoniens... »

(Suit la lecture et l'explication d'un grimoire aussi peu piquant pour nous qu'il devait être goûté des Athéniens, accoutumés aux supercheries de leurs devins, et édifiés sur la naissance de leur favori Cléon. Le charcutier, qui n'en peut mais, se rend à tant d'évidence.)

LE CHARCUTIER.

Si cet oracle exprès est tombé de la nue,
Me voilà désigné, c'est chose reconnue.
Mais quoi! j'hésite encor. Je demande comment
Je pourrai gouverner le peuple un seul moment.

DÉMOSTHÈNE.

Rien n'est moins malaisé. C'est la même cuisine
Que celle que tu fis dans ta sale officine.
Prends-moi choses et gens, hache, sale et pétris,
Comme tu pétrissais saucisses et hachis.
— Ce peuple de badauds, sais-tu comme on le touche?
Il le faut appâter et prendre par la bouche.
— Sache d'ailleurs, apprends que le ciel t'a donné
Les ressorts par lesquels tout peuple est gouverné:
Une voix de Stentor, cœur étroit, âme impure,
Un esprit mercantile, une fière carrure,
Sot, ignare, impudent, voleur et renégat:
Toutes les qualités qui font l'homme d'État!
Les oracles d'ailleurs, même Apollon Pythique,
Te nomment, de concert, chef de la République.
Prends donc, prends la couronne, et va, sans sourciller,
A l'Imbécillité, mon cher, sacrifier!.
— En garde tout d'abord contre ton adversaire.

LE CHARCUTIER.

Me fais-tu soutenir par quelque auxiliaire?
Je me vois à combattre un homme détesté,
Craint du riche, et du pauvre encor plus redouté.

DÉMOSTHÈNE.

Oui; mais nos chevaliers, — et note qu'ils sont mille,
Voudront tous te prêter une assistance utile;
Gens de bien, pleins pour lui d'une trop juste horreur,
Ils viendront t'appuyer. Et tous les gens de cœur,
Les spectateurs sensés, moi, nous tous, Jupin même
Va punir un coquin que personne ici n'aime.
Enfin, sois rassuré. Nos artisans peureux
Ont craint de fabriquer ce masque dangereux[1].
Tu ne le verras pas; mais, sans voir le visage,
On reconnaîtra bien le vilain personnage.

Arrive Cléon, facile à reconnaître en effet, ainsi annoncé.

1. Voir la note à la fin du volume.

III

UN SUCCÈS DE TRIBUNE DEVANT LE PEUPLE ATHÉNIEN

SUJET DE LA SCÈNE :

Agoracrite, le charcutier de la scène précédente, raconte comment, fidèle à la leçon qui lui a été faite, il a effectivement pris le Peuple par la bouche ; comment, après un long et foudroyant réquisitoire de Cléon contre les Chevaliers, il s'est emparé de la tribune, a annoncé imperturbablement la baisse des anchois et des sardines, déconcerté ainsi et foudroyé Cléon lui-même ; bref, mis le Sénat et le Peuple à ses pieds.

PERSONNAGES :

AGORACRITE, charcutier.
LE CHŒUR DES CHEVALIERS.

AGORACRITE, arrivant, plein de joie.

Quel succès, mes amis ! — Il faut vous le conter.
Je suivais mon Cléon pour le déconcerter.
Il entre ; et le voilà qui lance ses tonnerres,
Qui, sous un lourd amas d'invectives grossières,

De grands mots monstrueux et de récits menteurs,
Dit que les Chevaliers sont des conspirateurs.
Il le dit et le prouve. Aux trois quarts étourdie,
L'Assemblée avalait déjà la calomnie.
Tous les regards aigris, tous les sourcils froncés,
N'annonçaient rien de bon pour nos gens dénoncés.
Je le vis : je compris que toute l'Assemblée
Donnait dans le panneau, par l'homme ensorcelée :
« A moi ! me dis-je alors, à moi, Dieux des fripons,
« Dieux des sots, des hâbleurs, des traîtres, des bouffons !
« Et vous, halles, marchés, berceaux de mon enfance,
« Donnez-moi de l'aplomb, de l'art, de l'impudence ! »
Je dis, quand tout à coup résonne certain bruit
Par mon voisin de droite incongrûment produit.
Tremblant, je m'inclinai. — Puis, d'un coup de derrière,
Je renvoyai mon banc de trois bancs en arrière,
Et debout, l'œil en feu, comme un homme inspiré,
— Vous eussiez dit Phébus sur son trépied sacré :
« Sénat, dis-je, sénat, savez-vous la nouvelle ?
« Les anchois ont baissé. Dans la guerre actuelle,
« Jamais, sur mon honneur, je n'ai vu les anchois
« Au prix, au faible prix, sénat, où je les vois. »
— Jugez, mes bons amis, de la clarté sereine
Que sur les fronts chagrins ma nouvelle ramène.
On applaudit, on veut couronner à l'instant
L'heureux révélateur de ce fait important.
Ce succès m'enhardit : reprenant la parole,
Je leur apprends comment, pour une seule obole,
On aurait tout autant d'anchois qu'on en voudrait.
« Je n'en fais point mystère. Apprenez mon secret :
« Allez chez les marchands ; cruches, pots ou marmites,

« Prenez, accaparez toutes les terres cuites. »
Les applaudissements, les yeux épanouis
Me prouvent aussitôt que le tour est compris.
— Tout cela de Cléon ne faisait pas l'affaire.
Le Paphlagonien, qui connaît la manière
D'empaumer le sénat, saisit la balle au bond,
Et d'un air solennel, et du plus fier aplomb :
« Citoyens, nous dit-il, en signe d'allégresse,
« Je vote une hécatombe à la chaste Déesse! »
Bon! voilà mon sénat, pauvre caméléon,
Qui vote pour les bœufs de mon rusé Cléon.
— Halte-là! Moi, battu par sa bouse de vache!
Fi de la motion de cet affreux bravache!
Il proposait cent bœufs, j'en propose deux cents.
Aux plus bas arguments j'arrive, je descends.
Les anchois écartés, je parle de sardines :
« Il s'agit bien ici de tes têtes bovines,
« Ai-je dit. — Citoyens, immolons par milliers,
« Immolons à Diane et chèvres et béliers,
« Si l'on peut, par l'effet de ses faveurs divines,
« Avoir, pour une obole, un bon cent de sardines! »
— Victoire! Le sénat gagné revient à moi.
Cléon, désarçonné, plein de trouble et d'émoi,
Veut parler; — il patauge. On le met à la porte :
Prytanes, peuple, huissiers, c'est à qui nous l'emporte.
Cependant on s'attroupe, on ne parle qu'anchois.
Priant et suppliant d'une piteuse voix,
Cléon, qui s'est sauvé, revient, et veut qu'on voie
Je ne sais quel héraut que Sparte nous envoie;
Un héraut qui, dit-il, doit proposer la paix.
« La paix, s'écrie en chœur le sénat, homme épais!

« Il s'agit bien de paix, à présent que la Grèce
« Sait que sur nos marchés les anchois sont en baisse.
« Plus de paix, citoyens, plus de paix. Guerre à mort! ».
C'est le cri général. On se lève, et d'abord,
On force le prytane à lever la séance.
On se bouscule, on sort... Et voilà l'audience!
Mais moi, madré, je pars et cours accaparer
Tous les choux et poireaux que je puis déterrer.
J'en offre à tout venant. « Venez, qu'on se dessale;
« Je les donne gratis; oui, c'est moi qui régale! »
Éloges et bravos m'accueillent en tous lieux;
On m'exalte, on m'embrasse, et l'on me porte aux cieux.
— Bref, pour un seul poireau, pour un poireau par tête,
J'enlève le sénat, et je fais sa conquête!

IV

A CORSAIRE, CORSAIRE ET DEMI

SUJET DE LA SCÈNE :

Cléon et le charcutier se disputent les bonnes grâces du Peuple sous les yeux du Peuple même. Au milieu des personnalités et des invectives les plus grossières, flottent quelques ripostes qui semblent plus générales, quelques traits faciles à extraire.

PERSONNAGES:

CLÉON.
AGORACRITE.

CLÉON, au peuple.

Déesse, qui régis et défends la patrie,
Minerve, c'est toi seule aujourd'hui que je prie.
Fais, s'il est démontré qu'après nos Lysiclès
Je suis le plus ardent ami qu'elle eut jamais,
Fais que les bras croisés pendant toute l'année,
J'aie, ainsi qu'aujourd'hui, la table au Prytanée.

Mais, si le dévouement, le zèle manque en moi,
Si je ne suis pas homme à lutter seul pour toi,
Que je meure à l'instant; que ma peau tenaillée,
Comme celle d'un veau, soit tannée et taillée.[1]

AGORACRITE.

Et moi, si je ne suis à ton bien attaché,
Comme chair à pâté je veux être haché,[2]
Peuple, et si par malheur tu ris de mon langage,
Je veux être râpé comme on râpe un fromage.
Oui, je veux par un croc, empoigné bel et bien,
Me voir au Céramique enterré comme un chien.

CLÉON.

Trouveras-tu jamais, Peuple, dis-le toi-même,
Quelqu'un qui plus que moi t'enrichisse et qui t'aime?
Tout le temps qu'a duré mon glorieux mandat,
Qu'ai-je fait que remplir les coffres de l'État?
Priant l'un, rançonnant, pressurant, saignant l'autre,
J'ai vidé tous les sacs pour engraisser le vôtre.

AGORACRITE.

Comme c'est malaisé! J'en ferais bien autant!
Si ce n'est que cela, je te rendrai content,
Je prendrai sous ses dents le pain du pauvre diable,
O Peuple, et je viendrai le mettre sur ta table.
Mais je vais te prouver, aussi clair que le jour,
Que le traître pour toi n'a pas le moindre amour,
Ou qu'il met son amour, et borne tout son zèle
A prendre ton charbon et brûler ta chandelle...

. . . .

1-2. Voir les notes à la fin du volume.

CLÉON.

... Oui, dans son intérêt je prolonge la guerre.

AGORACRITE.

C'est dans son intérêt? — Dis que c'est dans le tien,
Pour piller et voler et ne respecter rien,
Pour que ce pauvre Peuple, aveuglé par la guerre,
Ignore tes méfaits et te laisse tout faire,
Et que meurtri, mourant de fatigue et de faim,
Comme à son bienfaiteur il te tende la main.
Mais laisse-le rentrer dans ses pauvres villages;
Qu'il tâte de la paix; que des mets moins sauvages,
Du blé frais, du bon marc, une saine boisson,
En lui rendant le nerf, lui rendent la raison.
Il ouvrira les yeux, il verra quel bien-être,
Fripon, tu lui rognais pour le solder en maître,
Et révolté, farouche, il saura revenir,
Non plus pour t'implorer, mais bien pour te punir...

. . . .

CLÉON.

. . . . Ma prompte vigilance
Surprend, fait avorter tous les crimes d'avance.
Qu'il germe un attentat, qu'il se trame un complot,
Je sais tout, je vois tout, et je crie aussitôt.

AGORACRITE.

Connu, pardieu, connu! — Comme un pêcheur d'anguilles,
C'est en troublant l'État, l'ami, que tu nous pilles.
L'eau calme, on ne prend rien; mais le pêcheur malin
A soin de l'agiter pour faire son butin.....

V

AVIS AUX ARCHONTES

SUJET DE LA SCÈNE :

Le poëte, par une ingénieuse fiction, donne comme le secret de la politique du peuple ce qui n'est que l'effet de son inconstance.

PERSONNAGES :

LE CHŒUR.
PEUPLE.

LE CHŒUR.

O Peuple, ton pouvoir est bien grand! Devant toi
Tout le monde fléchit comme devant un roi.
Et pourtant par le nez tu te laisses conduire.
Qui te flatte, toujours est sûr de te séduire.
Toujours le bec ouvert devant les beaux parleurs,
Tes oreilles sont là, mais ta tête est ailleurs.

PEUPLE.

C'est la vôtre, insensés, qui plutôt déménage,
Quand vous me supposez un esprit si volage.
Je fais exprès le sot. Oui, je passe le temps
A boire, à buvotter, comme font les enfants;
Oui, je nourris l'archonte effronté qui me vole;
Mais quand son ventre est plein, je l'empoigne et l'immole.

LE CHŒUR.

Bien joué! s'il est vrai que ta légèreté
Cache à dessein un plan aussi bien concerté!
Le Pnyx alors, théâtre ouvert à leurs prouesses,
N'est plus qu'un grand vivier où tu te les engraisses.
Le jour où l'appétit se fait par trop sentir,
Tu choisis le plus gras, et te le fais servir.

PEUPLE.

Oui. Tel croit me duper, et d'astuce se pique,
A qui précisément c'est moi qui fais la nique.
J'ai l'air d'être sans yeux; mais je les guette, et vois
Me gruger, me voler, piller tous à la fois.
Aussi, quand ils ont fait suffisamment leur orge,
Je leur saute au gosier et leur fais rendre gorge.

VI

MAITRE PEUPLE S'AMENDE

SUJET DE LA SCÈNE :

Il s'engage une lutte burlesque, une espèce de course aux bienfaits entre Cléon et Agoracrite, qui font assaut de domesticité devant bonhomme Peuple attablé. Cléon, atteint et convaincu de détournements, vu qu'il garde pour lui les plus beaux morceaux des plats qu'il sert, est ignominieusement chassé.

Après quoi, maître Peuple, édifié sur le compte de son favori, ouvre les yeux. Dans une pompeuse solennité, imaginée tout à coup par le poëte, il se transforme, il se rajeunit, il devient raisonnable et sage, il a le sens commun : grâce, bien entendu, à un tour de casserole que prétend lui avoir donné le charcutier, premier et dernier héros de la pièce.

PERSONNAGES :

AGORACRITE, charcutier.
CLÉON.
PEUPLE.
LE CHŒUR.

I

Maître Peuple va se mettre à table ; Cléon et Agoracrite, qui sont d'accord comme chien et chat, attendent en se disputant.

CLÉON, au charcutier.

Sors d'ici, vil goujat !

AGORACRITE.

Coquin, veux-tu sortir?

CLÉON, à Peuple.

O Peuple, je suis là tout prêt à te servir.
Voilà trois siècles pleins que j'attends.

AGORACRITE.

Imbécile !
Moi, j'attends depuis dix, depuis cent, depuis mille.

PEUPLE.

Depuis cent mille et plus j'attends aussi, je crois,
Et tous deux vous maudis cent mille et mille fois.
Tenez-vous-le pour dit.

AGORACRITE.

Sais-tu ce qu'il faut faire?

PEUPLE.

Dis-le, je le saurai.

AGORACRITE.

Qu'on ouvre la barrière.
C'est la course aux bienfaits : partons du même pas.

PEUPLE.

Oui. Qu'on s'aligne alors.

CLÉON, s'alignant.

Voici.

PEUPLE.

Bien. Partez.

AGORACRITE.

Bah!

Je ne me laisse pas distancer par un autre.

PEUPLE.

Le sort délicieux désormais que le nôtre!
Avec de tels galants, ou je suis dégoûté,
Ou me voilà certain de ma félicité.

CLÉON, offrant un siége à Peuple.

Je t'offre le premier ce beau siége.

AGORACRITE, accourant.

Et la table!

J'offre encore avant lui ce meuble indispensable.

CLÉON.

Je t'apporte à présent un gâteau souverain,
Fait d'orge de Pylos, et pétri de ma main.

AGORACRITE.

Moi, ces croûtes. Cérès a, de sa main d'ivoire,
Creusé, soufflé la pâte.

PEUPLE.

O déesse, il faut croire
Que tu nous as un doigt d'une belle longueur!

CLÉON.

Voici de la purée. Admire la couleur.
Elle vient de Pylos; c'est Pallas en personne,
La guerrière Pallas, qui l'a faite et la donne.

AGORACRITE.

Oui, Peuple, elle t'a pris sous sa protection,
Et suspend sur ta tête et marmite et bouillon.

PEUPLE.

C'est sûr. Sans ce bouillon et sans cette marmite,
Athène évidemment ne vaut pas qu'on l'habite.

. . . .

(Suivent différentes allusions, perdues pour nous.)

PEUPLE.

Quel arrêt prononcer? et sur quoi se fonder
Pour que les spectateurs y veuillent accéder?

AGORACRITE.

Je sais un bon moyen. Tiens, viens sans bruit, avance.
Visite ma corbeille et la sienne en silence,
Et tu vas nous juger tous les deux à la fois.

PEUPLE.

C'est cela. Voyons donc.

AGORACRITE, montrant sa corbeille.

Elle est vide, tu vois.
Rien dessus, rien dessous. C'est qu'aussi, petit père,
Je n'ai pas, comme lui, de poche de derrière.

PEUPLE.

Cette corbeille-là montre ostensiblement
Intégrité parfaite, amour et dévoûment.

AGORACRITE.

Au Paphlagonien; c'est son tour. Vois la sienne :
Est-elle en probité l'égale de la mienne?

PEUPLE, découvrant la corbeille de Cléon.

Le traître! Elle est remplie! Eh! là... le gros gâteau!
Il a tout pris pour lui, je n'en ai qu'un morceau

AGORACRITE.

C'est sa façon d'agir. Elle n'est pas nouvelle.

Des biens qu'il a volés il offre une parcelle,
Mais s'adjuge à lui seul le gros lot.

PEUPLE, à Cléon.

Scélérat!
Avoir ainsi volé, dévalisé l'État!
Et moi qui t'accordais et présents et couronne!

CLÉON, impudemment.

Quand je vole l'État, c'est que son bien l'ordonne.

. . . .

PEUPLE.

Tais-toi, fourbe, et rends-moi ma couronne aujourd'hui.
Allons, tôt, dépêchons. Elle sera pour lui.

Il montre Agoracrite.

CLÉON.

Je pars. Je suis vaincu. Tout laisser, ô disgrâce!
Un autre empochera, prendra tout à ma place!
Mais bah! consolons-nous. S'il a plus de bonheur,
Il ne sera jamais plus fourbe et plus voleur!

Il part.

II

AGORACRITE.

Silence, qu'on se taise. Et vous, témoins, arrière!
Fermez les tribunaux, vos délices naguère.
Qu'au théâtre aussitôt le Péan entonné
Célèbre le bonheur que ce jour a donné.

LE CHŒUR.

Protecteur de nos mers, flambeau de notre Athènes,

Parle : raconte-nous quels biens tu nous amènes.
Pourquoi ces chants sacrés, ces victimes aux dieux?

AGORACRITE.

J'ai remis sur le feu mon Peuple; et c'est heureux :
Car bonne est la cuisson, j'en donne ma parole.
De laid je l'ai fait beau d'un tour de casserole..

LE CHŒUR.

Où donc est-il alors, homme bien avisé?

AGORACRITE.

Dans son antique Athène il brille replacé,
Athène dont le front est ceint de violettes! [1]

LE CHŒUR.

Comment voir, s'il te plaît, ces réformes parfaites?
Quels atours a-t-il pris? Quelle allure? Quel ton?

AGORACRITE.

Ceux qu'il avait jadis au temps de Marathon.
Tel l'a vu Miltiade, et tel votre Aristide,
Tel vous allez le voir, sage, intègre, intrépide!
Déjà du vestibule on tire les verrous.
Spectateurs, saluez : Athène est devant vous,
Athène antique, Athène et vénérable et juste,
Digne des hymnes saints et de son peuple auguste!

LE CHŒUR.

Toi, dont la violette orne le front, cité [2]
Si brillante à la fois de gloire et de beauté,
Athène, montre-moi l'homme dont la sagesse
Tient le sceptre d'Athène et celui de la Grèce.

AGORACRITE.

Il s'avance, voyez. Il a pour ornement

1-2. Voir les notes à la fin du volume.

Et l'antique cigale et l'ancien vêtement[1]
Étincelant d'éclat, et parfumé de myrrhe,
Ce n'est plus les décrets, c'est la paix qu'il respire.

LE CHŒUR.

Salut, ô roi des Grecs! J'accueille avec bonheur
Cet heureux changement qu'exigeait ton honneur.
Ce que tu fais est bien. Il faut que je t'en loue.
Ta gloire, ton passé, Marathon, tout l'avoue!

III

PEUPLE, au charcutier.

Eh! mon ami, viens donc, auteur de mes bienfaits,
D'un tour de casserole admire les effets.

AGORACRITE.

Moi? — Mais je les sais mieux que toi-même, et pour cause.
Ce que tu fis avant cette métamorphose,
Ce que tu fus, vois-tu, si tu le savais mieux,
Tu voudrais simplement me mettre au rang des dieux.

PEUPLE.

Vrai? Que faisais-je donc? Qu'étais-je? Parle vite.

AGORACRITE.

D'abord, tout orateur qui, d'un air hypocrite,
Venait à l'Agora te dire tendrement :
« Peuple, je te chéris, je t'adore en amant.
« Seul, je veille sur toi, car moi seul ai du zèle... »
A ce début voilà que tu battais de l'aile,

1. Voir la note à la fin du volume.

Que tu dressais la corne ainsi qu'un taureau.

PEUPLE.

Moi?

AGORACRITE.

Et ton flatteur partait en se moquant de toi!

PEUPLE.

Que dis-tu? Je montrais pareille étourderie!
Quoi! je ne flairais pas sa grossière rouerie?

AGORACRITE.

Tes oreilles n'étaient qu'un stupide instrument,
Ainsi qu'un parasol s'ouvrant et se fermant.

PEUPLE.

Comment! J'en étais là! Ma tête était si folle!

AGORACRITE.

Quand, de deux orateurs qui prenaient la parole,
L'un disait : « Équipez. » l'autre : « N'équipez pas;
« Donnez aux tribunaux l'argent de nos soldats. »
Celui qui proposait cette belle mesure
Distançait son rival; sa victoire était sûre.
— Tu ne tiens plus en place et tu baisses les yeux.

PEUPLE.

Oui, car après cela tu me vois tout honteux.

AGORACRITE.

Va, tu n'es pas coupable : il faut le reconnaître.
Les coupables sont ceux qui flagornaient un maître.
Mais voyons : si demain quelque impudent bavard
Revenait à la charge, et disait par hasard :
« Condamnez, condamnez, sinon pas de farine! »
Que ferais-tu, dis-moi, de ce drôle?

PEUPLE.

On devine :

Je le prends par les reins ; j'empoigne Hyperbolus
Que je lui passe au cou lestement, et sans plus,
Au fond du barathrum tous les deux je les lance.

AGORACRITE.

Très-bien, voilà parler et punir l'insolence!
Mais dans l'État comment vas-tu te comporter?
Quelle marche veux-tu, quelle ligne adopter?

PEUPLE.

Aux marins avant tout, race vaillante et fière,
Je veux faire donner leur solde tout entière.

AGORACRITE.

Oui-da, donne aux rameurs un peu d'argent comptant,
Plus d'un derrière usé va s'en trouver content.

PEUPLE.

De plus, aucun hoplite, après coup, par intrigue,
Ne troquera son rang contre un autre qu'il brigue.

(Suivent diverses autres réformes.)

. . . .

Et puis j'interdis net jugements et décrets.

. . . .

AGORACRITE.

Mais de ton cher Cléon qu'est-ce que tu ferais?

PEUPLE.

C'est l'auteur de mes torts, prononce son supplice.

AGORACRITE.

Lui? Sans être méchant, je lui rendrai justice.
Il prendra mon métier. Il ira les matins
Aux portes établi, débiter mes boudins;
D'ânes, de chiens crevés farcissant sa cuisine,
Ivre, il querellera quelque sale voisine;

Et pour se rafraîchir et laver son museau,
Des bains les plus infects il ne boira que l'eau !

PEUPLE.

Parfait ! C'est tout l'honneur dont je le trouve digne.
Aux filles, aux baigneurs grossiers je le désigne.
— Et toi qui, dans ce jour, m'as dessillé les yeux,
Viens, siége au Prytanée, et remplace ce gueux.
Suis-moi, je t'en conjure, et revêts sa dépouille,
Prends la robe d'usage aux couleurs de grenouille.
— Quant à lui, qu'on l'emporte : et devant son comptoir,
Étrangers qu'il raillait si bien, allez le voir !

— FIN DES CHEVALIERS. —

LES NUÉES

I

UN FILS A BONNE ÉCOLE.

V. 1-125.

II

INITIATION

V. 125-222.

III

LES NUÉES, OU LEÇON DE PHYSIQUE ARISTOPHANESQUE

V. 314-412.

IV

HAUTE PHILOLOGIE

V. 627-730.

V

UN ÉCOLIER TROP TÔT PASSÉ MAÎTRE

V. 814-865.

VI

LE JUSTE ET L'INJUSTE

V. 890-1024 — 1088-1105.

VII

PHIDIPPIDE DÉPASSE LES ESPÉRANCES DE SON PÈRE

V. 1321-1433.

LES NUÉES

I

UN FILS A BONNE ÉCOLE

SUJET DE LA SCÈNE :

Strepsiade, ruiné par les folies de son fils, imagine de l'envoyer à l'école de Socrate pour y apprendre le secret de ne point payer ses dettes, et le réveille pour lui faire part de ce beau projet. — Le jeune homme, qui se soucie aussi peu de la philosophie que de ses créanciers, aime mieux quitter la maison paternelle que de s'occuper de ces questions saugrenues.

La scène représente une chambre à coucher antique. Il fait nuit. Strepsiade est couché sous ses tapis, ainsi que son fils. Les esclaves dorment.

PERSONNAGES :

STREPSIADE.
PHIDIPPIDE, son fils.
ESCLAVES.

STREPSIADE.

Ah! dieux! — Grand Jupiter, l'interminable nuit!
Finira-t-elle ou non? — Voyez si le jour luit!
Le coq depuis une heure assourdit mon oreille,
Et chacun ronfle encore ici; pas un ne veille!
On dormait moins jadis. — Maudite guerre, va!
Voilà bien des ennuis que tu nous vaux déjà;
Le pire est qu'aujourd'hui ce monde-là nous brave,
Et qu'on ne peut sans peur corriger un esclave.
— Et mon fils! Il n'est pas jusqu'à ce bon sujet
Qui ne veuille dormir sa nuit au grand complet.
Il est là sous cinq peaux qui... bave et se dorlote.
Tâchons de l'imiter, et faisons la pelote.

Il se roule dans ses tapis, et essaye de dormir.

Se relevant brusquement.

— Non, je ne puis dormir. Infortuné! ces frais,
Ce nouveau râtelier, tant d'emprunts, d'intérêts,
Tristes fruits des excès de ce dormeur paisible,
Me rendent chaque nuit le sommeil impossible.
Mais lui, bien pommadé, bien frisé, grâce aux dieux,
Fait le beau sur son char et ses chevaux fougueux.
Il ne voit qu'eux le jour; il les revoit en songe.
— Et moi, pauvre endetté, le désespoir me ronge,

Quand je vois chaque lune impitoyablement
Ramener tous les mois le vingt, jour de paiement.

A un esclave qu'il réveille.

— Esclave, allons, esclave; apporte-moi ce compte,
Que je regarde encore à combien il se monte,
Combien de créanciers vont me serrer de près,
Et combien je leur dois à présent d'intérêts.
Voyons, comptons un peu.

Lisant.

« Pasias, douze mines! »
— Douze? Et pourquoi? Brigand, comme tu m'assassines!
Pourquoi cette dépense? — Ah! c'est pour un cheval.
Nous avions bien besoin, ma foi, de l'animal!
Il est marqué d'un *K*, s'il vous plaît. Belle bête!
Que ne lui « cassait-on » tout aussitôt la tête? [1]

PHIDIPPIDE, *rêvant.*

Philon, ne triche pas. Reprends ton rang, Philon.

STREPSIADE, *reprenant.*

Quand je vous le disais, voilà sa passion!
Voilà ce qui me tue et tarit mes ressources:
Il voit, même en dormant, ses chevaux et ses courses!

PHIDIPPIDE, *rêvant toujours.*

Combien faut-il de tours pour gagner?

STREPSIADE, *à son fils.*

Ah! tes tours,
C'est toi qui m'en fais faire, et de gais, tous les jours!

Reprenant ses comptes.

— Après ce Pasias qui déjà me dévore,
Quelle dette avons-nous qui nous talonne encore?

1. Voir les notes à la fin du volume.

Lisant.

« — Amynias, un char et son essieu monté :
« Trois mines. »

Parlant.

Douze et trois...?

PHIDIPPIDE, toujours rêvant.

Tôt, de l'activité!
Rentre-moi ce cheval. Qu'on le frotte et le roule.

STREPSIADE.

Malheureux! mais c'est moi qu'on frotte et qu'on saboule.
J'ai perdu, grâce à toi, des milliers de procès.
Jugements, sûretés, hypothèques, protêts,
Tout s'acharne sur moi.

PHIDIPPIDE, à demi-réveillé.

Cher et bien-aimé père,
Pourquoi geindre et sauter ainsi la nuit entière?

STREPSIADE.

J'ai des huissiers, mon fils, jusqu'au fond de mes draps!

PHIDIPPIDE.

Bah! laisse-moi dormir, et ne me trouble pas.

Il se rendort.

STREPSIADE.

Ah! dors. Mais sache au moins que toute la tempête
Va, quelque beau matin, éclater sur ta tête.
— Ah! périsse cent fois le sot entremetteur
Qui me fit marier, pour faire mon malheur!
Si douce était ma vie aux champs! Simple et tranquille,
Je goûtais un bonheur aussi pur que facile.
Pas de toilette au moins! Selon mon bon plaisir,
Je pouvais dans ma peau végéter et moisir,
Des ruches, des brebis et du bon marc d'olives :

O repas succulents! voluptés primitives!
— Mais quoi! ce n'était pas le train que je voulais.
J'obtins de Mégaclès, fils du grand Mégaclès,
Sa nièce Mégaclès! — Me voyez-vous, moi, rustre,
Épouser à la ville, épouser fille illustre!
Me voyez-vous m'unir à ce type insolent
Du désordre, du faste, et du vice opulent!
L'union, grâce aux dieux, bien et dûment conclue,
Je compris, mais trop tard, le mal et la bévue.
J'apportais bonnement dans le lit conjugal
Odeur de foin, de moût, de bélier.... Animal!
Quand madame au contraire, essences et pommades,
Et baisers parfumés, et tendres accolades.....

UN ESCLAVE.

Maître, la lampe baisse, et l'huile manque ici.

STREPSIADE, irrité.

Et pourquoi te sers-tu de cette lampe-ci?
Une lampe où s'engouffre et passe un cruchon d'huile!
Viens ici, viens ici qu'on te rosse, imbécile.

L'ESCLAVE.

Pourquoi me battre, moi?

STREPSIADE.

Pour avoir mis, coquin,
Une mèche trop grosse à cette lampe.

Reprenant.

— Enfin,
Il me naquit un fils, et voilà le ménage
En guerre, pour donner un nom au personnage.
Ma très-illustre épouse, entêtement fatal!
Exige un nom en « Hipp » autrement dit : « Cheval. »
« Cheval blond, beau cheval! » En bon grec : « Callippide! »

Moi, du nom de l'aïeul, je disais « Phidonide, »
C'est-à-dire : « Économe. » Et déjà le conflit
Prenait un tour fâcheux, quand par un trait d'esprit,
Pour ramener la paix entre la femme et l'homme,
J'inventai « Phidippide, » — « Écuyer économe! »[1]
Mais elle, le tenant dans ses bras : « Cher enfant,
« Dieux! quel bonheur pour moi, lorsque tu seras grand,
« Si, debout sur un char, dans un habit splendide,
« Comme les Mégaclès, triomphant, intrépide,
« Tu parais sous nos murs! » — Moi, j'ajoutais tout bas :
« Sous un sayon grossier ne te verrai-je pas
« Mener, comme autrefois, ton pauvre et sage père,
« Ramener tes chevreaux à la crèche grossière? »
— Soins perdus! Vain espoir! La rage du cheval
Le prit dès le bas âge, et mit ma bourse à mal.
— Mais allons, aujourd'hui, cette nuit d'insomnie
M'a fait venir, je crois, un beau trait de génie.
S'il m'aime un peu, s'il veut se laisser conseiller,
Je suis sauvé! Je puis narguer le créancier.
Éveillons-le d'abord, mais sans trop de secousse.
Appelons-le tout bas, de ma voix la plus douce.

Appelant Phidippide.

Phidippide, petit.

PHIDIPPIDE, en sursaut.

Hein? mon père, hé, là, quoi?

STREPSIADE.

Embrasse-moi, mignon. Ta main, donne-la-moi.

PHIDIPPIDE.

La voilà, que veux-tu?

1. Voir les notes à la fin du volume.

STREPSIADE.

M'aimes-tu?

PHIDIPPIDE, avec transport.

Si je t'aime?
Que le Dieu des chevaux, que Neptune lui-même...

STREPSIADE, l'interrompant.

Ah! ne me jure pas par ton Dieu des chevaux.
C'est le premier auteur, hélas! de tous mes maux.
Si tu m'aimes, mais là, d'un cœur tendre et sincère,
Écoute-moi, mon fils.

PHIDIPPIDE.

Et pourquoi donc, cher père?
Que veux-tu qu'on écoute?

STREPSIADE.

Il faut, petit, il faut
Me changer de conduite et de vie au plus tôt.
Tu vas, pour commencer, seul moyen de t'instruire,
Te rendre incontinent au lieu que je vais dire.

PHIDIPPIDE.

Dis toujours.

STREPSIADE.

Iras-tu?

PHIDIPPIDE.

Par Bacchus! oui, j'irai.

STREPSIADE.

Et tu m'obéiras?

PHIDIPPIDE.

Et je t'obéirai.

STREPSIADE.

Eh bien! regarde en face. —Une porte discrète,

N'est-ce pas? sert d'entrée à cette maisonnette.
La vois-tu?

PHIDIPPIDE.

Je la vois. Mais pourrais-je savoir?...

STREPSIADE.

Des penseurs sans pareils habitent ce « pensoir, » [1]
Mon fils. — C'est dans ce lieu que des gens admirables
Prouvent par les raisons les plus irréfutables,
Que le ciel est un four où l'homme est enfermé,
Et que l'homme n'est là qu'un charbon allumé.
Ils enseignent encor, mais moyennant finance,
A gagner, juste ou non, tout procès à l'avance.

PHIDIPPIDE.

Quels sont ces savants-là?

STREPSIADE.

Je ne sais pas leur nom.
Mais ce sont esprits forts et gens de bien.

PHIDIPPIDE.

Ah! bon!
Je connais cette espèce : intrigants, face blême,
Charlatans, va-nu-pieds, l'impertinence même!
C'est ce maudit Socrate ou Chéréphon, pardieu!

STREPSIADE.

Tais-toi, tais-toi, mon fils, et réfléchis un peu.
Si tu veux me laisser un peu de pain pour vivre,
Laisse-là les chevaux : c'est lui qu'il te faut suivre.

PHIDIPPIDE, se levant sur son séant.

Moi, laisser les chevaux? — Non, par Bacchus! non pas,
Eussé-je les faisans du gros Léogoras.

1. Voir les notes à la fin du volume.

STREPSIADE.

Cher fils, enfant aimé, daigne à mes vœux te rendre.
Va t'instruire auprès d'eux.

PHIDIPPIDE.

Et que vont-ils m'apprendre?

STREPSIADE.

On les dit inventeurs de deux raisonnements :
L'un juste, et l'autre faux. Grâce à leurs arguments,
Le faux, le serait-il cent fois plus, c'est notoire,
Sur le juste, mon fils, a toujours la victoire.
-- Admirable moyen pour terminer mes maux!
Va, mon fils, va, mon sang, va m'apprendre le faux
Tout endetté qu'il est par ta conduite folle,
Pas une âme n'aura de ton père une obole.

PHIDIPPIDE.

Nenni. — Comment oser, avec l'air bilieux,
Sur d'autres cavaliers lever jamais les yeux?

STREPSIADE.

Eh bien! si c'est ainsi, par Cérès! je te jure,
Traître, que vous irez ailleurs chercher pâture,
Toi, ton char, tes chevaux ou de trait ou de main.
Vide-moi la maison. Aux corbeaux, vil coquin!

PHIDIPPIDE, se levant tout à fait.

C'est comme il te plaira. Plus tendre que mon père
Mon oncle Mégaclès saura me satisfaire.
Ce n'est pas lui qui va mettre à pied son neveu.
— Je me moque de toi. Je vais le voir, adieu.

Il part.

II

INITIATION

SUJET DE LA SCÈNE :

Strepsiade, qui ne se tient pas pour battu par l'indocilité d'un fils si peu disposé à suivre les leçons de Socrate, prend un parti désespéré : il va les suivre lui-même. Il tombe, pour commencer, entre les mains d'un disciple qui lui débite gravement mille balivernes dont il reste ébahi, mille notions élémentaires où le bonhomme tâche de s'orienter avec une simplicité bouffonne.

La scène se passe à la porte de l'école de Socrate.

PERSONNAGES :

STREPSIADE.
UN DISCIPLE DE SOCRATE.

STREPSIADE.

Ce coup ne m'abat pas. Dieux, daignez me conduire.
A défaut de mon fils, c'est moi qui vais m'instruire.
J'irai seul au « pensoir. » — Et pourtant, je suis vieux ;

A mon âge, l'esprit est rebelle, oublieux.
Je ne pourrai pas mordre à leurs leçons subtiles.
Bah! n'importe! A quoi bon ces scrupules futiles?
Approchons et frappons.

Appelant et frappant.

Holà! quelqu'un! Holà!

UN DISCIPLE, sortant.

Aux corbeaux l'importun! Qui donc a frappé là?

STREPSIADE.

Moi. Le fils de Phidon, du dême de Cicynne,
Strepsiade, un pauvre homme...

LE DISCIPLE.

Un âne, j'imagine.
Il faut l'être cent fois, pour venir sans façon
Ruer si lourdement devant une maison.
J'enfantais une idée, et mon esprit avorte,
Grâce au train infernal que tu fais à la porte!

STREPSIADE.

Je suis de la campagne : il faut me pardonner.
— Mais quel avortement puis-je occasionner?

LE DISCIPLE.

Motus, c'est un secret. Cela ne se peut dire
Qu'aux disciples ici renfermés pour s'instruire.

STREPSIADE.

Si ce n'est que cela, sois pour moi sans secrets.
Je serai du « pensoir, » car je débarque exprès.

LE DISCIPLE.

A la bonne heure! — Eh bien... Pourtant, c'est un mystère,
Et sache, une fois dit, le garder et te taire.
Socrate à Chéréphon demandait à l'instant

Combien de pas peut faire une puce en sautant.
Il venait d'en sauter une peu délicate,
Du front de Chéréphon sur le nez de Socrate.

STREPSIADE.

Comment l'a-t-il compté, dis-moi?

LE DISCIPLE.

Fort dextrement.
Il prit un peu de cire, et préalablement
L'amollit. Notre puce, aussitôt attrapée,
S'en voit au même instant la patte enveloppée.
L'insecte refroidit; et, dès qu'il est glacé,
D'un léger brodequin il se trouve chaussé.
Socrate alors détache, applique la chaussure
Dans le susdit espace... Et voilà ma mesure!

STREPSIADE.

Souverain Jupiter! que c'est ingénieux!

LE DISCIPLE.

Si tu savais le reste! Il a trouvé bien mieux.

STREPSIADE.

Mieux? Parle, je t'en prie, et fais-le-moi connaître.

LE DISCIPLE.

Chéréphon, à son tour, demandait à son maître,
Si c'est par le derrière ou la bouche, que sort
Cet affreux sifflement du cousin qui nous mord.

STREPSIADE.

Au fait, sur le cousin, qu'est-ce qu'il nous révèle?

LE DISCIPLE.

Du cousin il prétend que l'intestin est grêle,
Et que l'air, s'engageant dans ce canal étroit,
Poussé vers le derrière avec force, y va droit,

Et qu'ainsi comprimé, ne trouvant de passage
Que par l'anus qui bâille... il y siffle avec rage.

STREPSIADE.

Pure trompette alors que l'anus du cousin!
Heureux l'observateur de ce bel intestin!
Avec cet intestin, tout plaideur, je suppose,
Désespérée ou non, devra gagner sa cause.

LE DISCIPLE.

Tiens, l'autre jour encor, un infâme lézard
Lui fit perdre une idée.

STREPSIADE.

Eh! là! par quel hasard?
Raconte-moi l'histoire.

LE DISCIPLE.

Il était bien tranquille,
De la lune observant la figure mobile,
Ses phases, ses retours, et tout ce qui s'ensuit,
Lorsque du haut d'un toit, c'était en pleine nuit,
Sur mon observateur, dans sa bouche béante,
Un lézard décocha, sais-tu quoi?... sa fiente!

STREPSIADE.

Ah! vive le lézard qui rencontra si bien!

LE DISCIPLE.

Hier soir, à manger, mon cher, nous n'avions rien.

STREPSIADE.

Bon! Qu'imagina-t-il pour tromper la famine?

LE DISCIPLE.

Sur la table il répand une couche assez fine
De cendre, et recourbant sa broche: « Attention,
« Suivez bien du compas la démonstration, »

Nous dit-il. — Chacun suit, étudie, examine...
Mais lui, de l'autre main attrape à la sourdine,
Soustrait dans la palestre un fort joli manteau,
Dont le prix nous valut un plus joli gâteau.[1]

STREPSIADE.

Qu'on vienne de Thalès me vanter la science!...
— Ouvre-moi le « pensoir, » cher, ouvre en diligence;
Montre-moi ton Socrate; oui, je veux aujourd'hui,
Ouvre vite, te dis-je, étudier sous lui.

A la vue des disciples.

Par Hercule! Que vois-je? O les vilaines bêtes!
D'où sort ce bétail-là? Quelles mines défaites!

LE DISCIPLE.

Beau sujet de surprise! Eh! pour qui les prends-tu?

STREPSIADE.

Pour les piteux captifs de Pylos abattu.
Pourquoi leurs yeux sont-ils attachés à la terre?

LE DISCIPLE.

Ils en sondent le sein.

STREPSIADE.

En voilà du mystère!
Si ce sont des oignons qu'ils veulent déterrer,
Je sais les bons endroits, je vais les leur montrer.
Ne vous fatiguez pas, mes amis, davantage.
— Et ceux-là, tout voûtés, quel est donc leur ouvrage?

LE DISCIPLE.

Ils pénètrent le fond du séjour ténébreux.

1. Voir les notes à la fin du volume.

STREPSIADE.

Fort bien! Mais leur derrière est tourné vers les cieux;
Pourquoi cela?

LE DISCIPLE.

Pour faire un peu d'astronomie.
A chacun son travail dans notre académie.
— Mais entrons maintenant, car je ne voudrais pas
Que Socrate en sortant nous trouvât sous ses pas.

STREPSIADE.

Non, non. Dis-leur d'attendre un instant, mon compère,
Qu'on les mette au courant de ma petite affaire.

LE DISCIPLE.

La posture est pénible ; ils ne peuvent rester
Hors de l'école, en l'air, ainsi pour t'écouter.

STREPSIADE. — Il voit une sphère.

Quelle est cette machine, à présent, je te prie?

LE DISCIPLE.

L'astronomie.

STREPSIADE. — Il voit des compas.

Et ça?

LE DISCIPLE.

C'est la géométrie.

STREPSIADE.

A quoi cela sert-il?

LE DISCIPLE.

A soumettre au compas
La terre.

STREPSIADE.

Que par lots on s'adjuge ici-bas?

LE DISCIPLE.

Non. Mais la terre en bloc.

STREPSIADE.

Superbe, magnifique!
Excellent instrument, et tout démocratique!
On n'en pourrait assez vanter l'utilité.

LE DISCIPLE.

Regarde de plus près; et viens de ce côté.
Tu vois bien ce contour: c'est celui de la terre.
Athène est par ici. Tu la trouves, j'espère?

STREPSIADE.

Athènes? pas du tout! Je n'y vois point siéger
Ces juges que du Pnyx on ne peut déloger.

LE DISCIPLE.

C'est pourtant bien l'Attique.

STREPSIADE.

Et mon bourg de Cicynne?

LE DISCIPLE.

Le voici. — Là, tout près, cette île longue et fine,
C'est l'Eubée.

STREPSIADE.

Oui, pardieu! C'est Périclès et nous
Qui l'avons allongée en la pressurant tous.
— Et Sparte, où donc est-elle?

LE DISCIPLE.

Ici.

STREPSIADE.

Si près d'Athène!
Écartez, chassez-la, l'affaire en vaut la peine.

LE DISCIPLE.

Cela ne se peut pas.

STREPSIADE.

Alors, tant pis pour vous!
— Et là, dans ce panier suspendu près de nous?

LE DISCIPLE.

C'est lui.

STREPSIADE.

Qui, lui?

LE DISCIPLE.

Socrate.

STREPSIADE.

Est-il possible? — Appelle,
Vite, appelle-le-moi de ta voix la plus belle.

LE DISCIPLE, rentrant bien vite.

Appelle, si tu veux; je n'en ai pas le temps...

III

LES NUÉES

OU LEÇON DE PHYSIQUE ARISTOPHANESQUE

SUJET DE LA SCÈNE :

Après le disciple, le maître. Strepsiade, mis enfin en présence de Socrate, se fait expliquer les nuées, le tonnerre, la foudre, et passe des préjugés les plus vulgaires à la plus grossière interprétation des phénomènes célestes.

PERSONNAGES :

STREPSIADE.
SOCRATE.
LES NUÉES, divinités aériennes qui font retentir la scène de leurs chants.

STREPSIADE.

Explique-moi, Socrate, au nom de Jupiter,
D'où partent ces accents qui charment ainsi l'air.
Des déesses sans doute ont ces voix enjouées.

SOCRATE.

Non. Tu viens, mon ami, d'entendre les Nuées,
Grandes divinités de tous les fainéants,
Mères de la pensée et des discours savants,
Qui nous donnent esprit, artifice, éloquence,
Babil, charlatanisme, emphase, intelligence!

STREPSIADE.

C'est donc cela qu'à peine eus-je entendu leurs voix,
Mon esprit a perdu sa lourdeur d'autrefois!
Il vole, il est ailé! Ma langue, mieux armée,
Peut déjà discuter et raisonner fumée.
Malheur à qui m'attaque! Ergoteur pointilleux,
Que l'on m'objecte un mot, je riposte par deux.
— Si je pouvais les voir, ces aimables Déesses,
J'aurais bientôt appris mille autres gentillesses.

SOCRATE.

Vers les monts du Parnès élève un peu les yeux,
Je les vois lentement abandonner les cieux.

STREPSIADE.

Où donc? Montre-les-moi.

SOCRATE.

Dans le sein des vallées,
Dans les prés, dans les bois, vois leurs troupes ailées.

STREPSIADE.

C'est assez singulier... moi qui n'aperçois rien!

SOCRATE.

Les voici.

STREPSIADE.

Pour le coup, je les distingue bien.

SOCRATE.

Si tu ne les vois pas, il faut qu'une verrue,
Plus grosse que citrouille, embarrasse ta vue.

STREPSIADE.

Quel vénérable essaim descend de tous côtés!

SOCRATE.

Tu ne connaissais pas, toi, ces divinités?

STREPSIADE.

Moi? non. — Je les prenais pour de simples nuages
Qui tombent en rosée, en vapeurs, en orages.

SOCRATE.

Ignorant! — Apprends donc que sophistes, devins,
Empiriques, bavards, charlatans, médecins,
Astronomes, savants, auteurs dithyrambiques,
Fainéants, s'il en fut, espèces faméliques,
Trouvent là leur pâture, et les chantent, heureux
De pouvoir, à ce prix, remplir leur ventre creux.

STREPSIADE.

Bien! Je comprends pourquoi leurs odes enrouées,
Ne célèbrent jamais que vapeurs et nuées,
Et déchaînent là-haut cet affreux branle-bas
D'air, de pluie et de vents que l'on ne saisit pas.
Voilà donc le secret de tant de poésie!
Pour prix de leur babil ils gobent l'ambroisie.
En retour de leurs vers, pleins de vents et d'oiseaux,
Ils se voient adjuger grives et fins morceaux.

SOCRATE.

Favoris attitrés, ces faveurs leur sont dues.

STREPSIADE.

D'accord. — Mais dis-moi donc, puisque ce sont des nues,

Quel motif leur a fait abandonner le ciel,
Et revêtir ainsi ce visage mortel?
Sont-ce des femmes? Non. Elles n'en peuvent être.

SOCRATE.

Que sont-elles alors?

STREPSIADE.

Comment le reconnaître?
A les voir mollement flotter à l'horizon,
On dirait des flocons de neige et de coton;
Mais des femmes? jamais. — Et pourtant, chose sûre,

Il s'approche de l'une d'elles.

Celle-ci porte un nez d'assez belle mesure.

SOCRATE.

Je veux t'interroger. Réponds.

STREPSIADE.

Que me veux-tu?

SOCRATE.

En contemplant le ciel, dis-moi, n'as-tu point vu
Cent monstres effrayants, cent bizarres images,
Des centaures, des loups errer dans les nuages?

STREPSIADE.

Sans doute. Eh bien?

SOCRATE.

Eh bien! cela te prouve net
Que tout nuage prend la forme qui lui plaît.
Ont-ils vu, par exemple, un de ces misérables
Aux cheveux hérissés, aux poils indécrottables,
Le fils de Cléonyme enfin, pour le charger,
En centaures hideux on les voit se changer.

STREPSIADE.

J'entends. Mais le voleur, le concussionnaire,
Simon? Pour le railler comment pourraient-ils faire?

SOCRATE.

Pour te représenter Simon au naturel,
La nuée aussitôt se change en loup cruel.

STREPSIADE.

Hier je les voyais en cerfs, peureux et lestes,
Traverser au galop les espaces célestes;
C'était pour se moquer de ce vaillant guerrier
Qui, pour mieux décamper, jette son bouclier!...

SOCRATE.

... Seules divinités, déesses immortelles!
Tout le reste n'est rien que riens et bagatelles.

STREPSIADE.

Cependant Jupiter, si l'on raisonne un peu,
Le puissant Jupiter est bien encore un dieu?

SOCRATE.

Jupiter à présent! — Pas de plaisanterie.
Où prends-tu Jupiter, mon ami, je te prie?

STREPSIADE.

Comment, ce n'est pas lui, Jupin, qui fait pleuvoir?
Qui donc serait-ce alors? Je voudrais le savoir.

SOCRATE.

Elles. — Crois-tu de sens mes raisons dénuées?
Lorsqu'il pleut, d'où pleut-il, s'il te plaît? — Des Nuées.
Si sans elles Jupin peut envoyer de l'eau,
Pourquoi ne pleut-il pas par le temps le plus beau?

STREPSIADE.

Argument sans réponse! — Et moi qui voulais croire

Que pour faire la pluie il prenait sa passoire,
Et que la remplissant d'une eau de sa façon,
Il distillait sur nous l'excès de sa boisson!...
— Le tonnerre pourtant, ce tonnerre qui roule,
Qui le produit alors? — J'en ai la chair de poule.

SOCRATE.

Ce sont elles encor, toujours elles, mon cher.

STREPSIADE.

Comment, homme intrépide?

SOCRATE.

En circulant dans l'air.
La physique l'apprend. D'eau pesamment chargées,
Par tous les vents du ciel sans cesse dérangées,
Leur propre poids, la pluie amassée en leur sein,
A travers l'empyrée en refoule l'essaim;
Et dès lors, se heurtant et se brisant ensemble,
Elles font ce fracas dont l'homme peureux tremble.

STREPSIADE.

Mais qui les pousse ainsi, si ce n'est Jupiter?

SOCRATE.

Le tourbillon, pardieu!

STREPSIADE.

Le tourbillon?

SOCRATE.

C'est clair.

STREPSIADE.

Comment! c'est Tourbillon qu'il faudra que je craigne.
Et ce n'est plus Jupin, c'est Tourbillon qui règne!
Je ne m'en doutais pas! — Mais cet horrible bruit,
D'où sort-il? Qui le fait? Qu'est-ce qui le produit?

SOCRATE.

Ne t'ai-je pas prouvé que ce sont les Nuées?
Quand l'eau qui les remplit les surcharge, obstruées,
Elles vont se heurtant, et, dans leurs chocs affreux,
Produisent ce fracas qui traverse les cieux.

STREPSIADE.

La preuve, s'il te plaît?

SOCRATE.

Que cela ne t'émeuve.
C'est toi tout le premier qui m'en fournis la preuve.
— Dans nos festins publics n'as-tu jamais mangé
Au point de te trouver le ventre un peu chargé?
Le désordre s'y met: il mugit, il bouillonne,
Et tout à coup, grands dieux! un bruit affreux résonne.

STREPSIADE.

Pardieu! c'est cela même. — Un terrible combat
S'engage dans mon ventre et dans mon estomac.
Le haricot bruyant s'y démène avec rage,
Et comme un vrai tonnerre y déchaîne l'orage.
D'abord un faible bruit: papax. Le bruit grossit:
Papapax. Il redouble. Un obstacle surgit:
Rarara; l'on dirait étoffe qu'on déchire.
Tout à coup: ran pan vlan! — Je tonne!... je respire! [1]
— Elles en font autant.

SOCRATE.

Sinon plus. Car enfin,
Si ton ventre chétif peut faire un pareil train,
Quel fracas, mon ami, quand du haut de sa sphère,
Quand dans l'immensité gronde le vrai tonnerre?

1. Voir les notes à la fin du volume.

STREPSIADE.

Donc le mot... respirer, si je sais raisonner,
Est synonyme exact de notre mot tonner,
Et qui dit l'un dit l'autre. Ah! vive la science!
Comme à présent des dieux je brave la puissance!
— Un mot encor pourtant. Cette foudre, ces feux
Qui vont frapper, roussir les mortels malheureux,
N'est-ce point Jupiter qui de sa main les lance,
Pour punir ici-bas le crime et l'insolence?

SOCRATE.

Pauvre esprit! De Saturne obtus contemporain,
Aussi sot que la lune, aussi vieux que le pain!
S'il sait si bien frapper l'insolence et le crime,
Pourquoi respecte-t-il Simon et Cléonyme?
Des parjures, ceux-là, si jamais il en fut!
Quels endroits justement prend-il toujours pour but?
Ses temples, s'il vous plaît! un cap! un promontoire!
Des chênes!... scélérats, sans nul doute à t'en croire? [1]

STREPSIADE.

Je n'y comprends plus rien. Je te donne raison.
Mais cette foudre enfin, qu'est-elle tout de bon?

SOCRATE.

Quand un vent sec s'élève et se prend dans la nue,
Ainsi qu'une vessie il te la tient tendue,
Il la gonfle, il la crève, et si grand est l'effort
Qu'il s'enflamme lui-même en prenant son essor.

STREPSIADE.

C'est certain! Je m'explique et l'effet et la cause.

1. Voir les notes à la fin du volume.

En fêtant Jupiter je vis pareille chose :
— Figure-toi, mon cher, que je faisais griller
Un beau ventre de veau sur un plus beau foyer.
J'en avais pour traiter femme, enfants, et le reste.
Étourdi que je fus! Imprudence funeste!
J'oubliai, mon ami, de fendre l'animal.
Que fait-il? Il se gonfle, il pète... et pour régal,
Me lance tout au nez, jus, boyaux et carcasse ;
Affreuse explosion qui me brûla la face!

LE CHŒUR DES NUÉES, à Strepsiade.

Mortel, qui pour t'instruire es venu parmi nous,
Tu vas te voir heureux et puissant entre tous... etc.

IV

HAUTE PHILOLOGIE

SUJET DE LA SCÈNE :

Strepsiade n'entend absolument rien aux finesses grammaticales que Socrate s'évertue à lui enseigner. Il a d'ailleurs un sujet de distraction qui le pique au plus haut degré : il est dévoré par les punaises, et il ne songe qu'au moyen d'échapper à leurs morsures.

PERSONNAGES :

STREPSIADE.
SOCRATE.

SOCRATE.

Par le souffle et par l'air ! par le Chaos ! jamais
Je ne vis écolier plus grossier, plus épais,
Plus têtu, plus borné, mémoire plus rebelle !
La plus courte leçon, la moindre bagatelle,
L'imbécile l'oublie avant de la savoir.
Je veux le rappeler ; au jour il faut le voir.

— Eh bien, où donc est-il? Eh! là-bas, Strepsiade!
Viens, apporte ton lit par ici, camarade.

STREPSIADE.

Je ne puis. C'est en vain que je livre combat
Aux punaises, partout maîtresses du grabat.

SOCRATE.

Allons, dépêche-toi, dépose-le par terre,
Et prête-moi l'oreille.

STREPSIADE.

Oui.

SOCRATE.

Tu veux qu'on t'éclaire?
Dis-moi d'abord par où tu voudrais commencer.
Les rhythmes, les sais-tu? Faudrait-il t'énoncer
Des mesures, des vers les diverses natures?

STREPSIADE.

Les mesures, mon cher, parle-moi des mesures!
Car, l'autre jour encore, un marchand m'a volé,
Sur six qu'il me vendait, deux chénices de blé.

SOCRATE.

Je ne te parle pas des mesures vulgaires;
Je te demande, moi, laquelle tu préfères,
Trimètre ou tétramètre?

STREPSIADE.

Eh! je préfère à tout
Un bon demi-setier de blé, voilà mon goût.

SOCRATE.

Tiens, tu n'y comprends rien.

STREPSIADE.

Moi? Parions, mon maître,
Que mon demi-setier fait juste un tétramètre.

SOCRATE.

Aux corbeaux l'ignorant! Est-il rustre et lourdaud!
— Et les rhythmes, voyons s'il comprendra plus tôt.

STREPSIADE.

Tes rhythmes, donnent-ils à manger? Si ça rentre
Dans le pain qu'il me faut chaque jour pour mon ventre,
Commence.

SOCRATE.

Ils t'apprendront le suprême bon ton;
Et quand de chacun d'eux tu connaîtras le nom,
L'espèce, tu sauras d'une danse légère
Distinguer aisément une marche guerrière...

STREPSIADE.

Cela m'est bien égal!...

SOCRATE.

Alors qu'apprendras-tu?

STREPSIADE.

Une chose, rien qu'une, et qui sert de vertu:
C'est le raisonnement dont l'adroit artifice
Vous blanchit un fripon aux yeux de la justice.

SOCRATE.

A ces graves sujets, avant de procéder,
Il est des notions que tu dois posséder.
Sais-tu bien, par exemple, et pourrais-tu me dire
De quel genre et quel sexe est tout ce qui respire?

STREPSIADE.

Ou j'ai perdu la tête, ou je le sais fort bien.
Sont mâles: bélier, bouc, merle, cheval et chien.

SOCRATE.

Halte-là! Je t'y prends. A ton compte, on appelle
Du nom de merle un mâle ainsi qu'une femelle?

STREPSIADE.

Comment cela?

SOCRATE.

Comment? C'est bien clair; vois plutôt :
Pour désigner les deux tu te sers d'un seul mot.

STREPSIADE.

Bons dieux! Comment parler avec plus de justesse?

SOCRATE.

Pour l'un tu diras merle, et pour l'autre, « merlesse. »

STREPSIADE.

« Merlesse! » Par l'éther, que le nom est heureux!

. . . .

(Suivent d'autres plaisanteries purement grammaticales, et perdues en français, où les règles ne sont pas les mêmes qu'en grec.)

. . . .

SOCRATE.

Allons, prends-moi ton lit, et viens plus près encore.

STREPSIADE.

Pourquoi?

SOCRATE.

Pour réfléchir à ce que tu m'as dit.

STREPSIADE.

Je veux bien, mais qu'au moins ce soit hors de ce lit.
Je réfléchirais mieux, si je couchais par terre.

SOCRATE.

Non. Cela ne se peut.

STREPSIADE.

O comble de misère!
Ces insectes maudits ont juré mon trépas.

SOCRATE.

Réfléchis, étudie, et ne sourcille pas.
Qu'agile, ton esprit de tous côtés s'élance.
Un obstacle naît-il? Tourne-le vite, avance.
Que surtout le sommeil te fuie, et de tes yeux
Écarte en ce moment son charme dangereux.

STREPSIADE, criant en désespéré.

Aie! aie! aie! oh! la! la!

SOCRATE.

Qu'as-tu? Pourquoi tant geindre?

STREPSIADE.

Je suis mort! Je succombe! Ah! je me sens étreindre
Par un peuple affamé d'atroces « punaisins, »[1]
Qui me sucent les flancs, les pieds, le cou, les reins.
J'en ai même au derrière... ils y plongent...

SOCRATE.

Silence!
Il faut savoir un peu se faire à la souffrance.

STREPSIADE.

Oui, comme c'est aisé! Voilà mes biens fondus!
Perdu mon appétit! santé, souliers perdus!
Et moi, vrai coup de grâce en cette fin cruelle,
Obligé de chanter pour faire sentinelle,
Je suis perdu moi-même, entièrement fondu!

SOCRATE.

Avançons-nous, l'ami! Voyons, réfléchis-tu?

STREPSIADE.

Oui, va, je réfléchis.

1. Voir les notes à la fin du volume.

SOCRATE.

À quoi?

STREPSIADE.

Je me demande,
Avec une terreur à chaque instant plus grande,
Si je vais de mon corps dérober un morceau
Aux êtres dévorants acharnés sur ma peau.

SOCRATE.

Eh! crève donc!

STREPSIADE, piteusement.

Je suis tout crevé!

SOCRATE.

Prends courage.
Il ne faut pas faiblir. Découvre ton visage.
Tu pourras, en pensant à tes sots créanciers,
Trouver un faux-fuyant pour tromper les huissiers.

STREPSIADE.

Un faux-fuyant? Ah! donne... afin que tout de suite
Des punaises au moins j'évite la poursuite...

V

UN ÉCOLIER TROP TOT PASSÉ MAITRE

SUJET DE LA SCÈNE :

Strepsiade, dont la tête est décidément trop dure pour apprendre quoi que ce soit, se rabat encore sur son fils. Pour le convaincre de la nécessité de suivre les leçons de Socrate, il lui répète à tort et à travers un peu des belles choses qu'on lui a dites. Phidippide croit que son père est fou, et toutefois, par un bon mouvement, il se décide à tâter aussi du philosophe.

PERSONNAGES :

STREPSIADE.
PHIDIPPIDE.

STREPSIADE, gourmandant son fils.

Par la Nuée ! Allons. Il te faut déguerpir.
Chez l'oncle Mégaclès cours encor t'ébaudir.
Va boire, va manger ses dernières colonnes.

PHIDIPPIDE.

Qu'est-ce qui te prend donc, père? Tu déraisonnes.
Par Jupin tout-puissant! ton cerveau n'est plus sain.

STREPSIADE.

Tenez, l'entendez-vous?... Il jure par Jupin!
Par Jupin tout-puissant! — C'est de l'enfantillage!
Croire encore à Jupin! toi, mon fils, à ton âge!

PHIDIPPIDE.

Qu'y vois-tu de si drôle?

STREPSIADE.

Et mais, infortuné,
J'y vois que tu me crois un conte suranné.
Approche. Car ton père a besoin de t'instruire.
Pour être un homme, apprends ce que je vais te dire;
Mais ne répète pas tout au premier venu.

PHIDIPPIDE.

Que de mystère ici!

STREPSIADE.

Tu viens, pauvre ingénu,
De jurer par Jupin.

PHIDIPPIDE.

Oui.

STREPSIADE.

Comme tu t'exposes!
Ce que c'est cependant que d'ignorer les choses!
Solennellement.
— Phidippide, mon fils, Jupin n'existe pas.

PHIDIPPIDE.

Allons, bon!

STREPSIADE.

Tourbillon a mis Jupin à bas.
C'est Tourbillon qui règne.[1]

PHIDIPPIDE.

Eh la! quelle démence!

STREPSIADE.

Sois convaincu, mon fils, des choses que j'avance.

PHIDIPPIDE.

Qui t'a conté cela?

STREPSIADE.

Socrate, Chéréphon
Qui mesure le saut des puces, mon garçon.

PHIDIPPIDE.

As-tu perdu le sens, pour gober les pilules
Que ces gens bilieux servent aux gens crédules!

STREPSIADE.

Parles-en mieux, mon fils. Respecte-moi des gens
Pleins d'adresse et d'esprit, en un mot, des savants!
Ces gens-là, vois-tu bien, par pure économie,
Hantent peu les barbiers, mais fort l'Académie.
Se parfumer, raser, laver, débarbouiller:
Soins coûteux! Pas un d'eux ne se veut nettoyer!
Tandis que toi, coureur, ton train, ton équipage
Dévore, moi vivant, mon modeste héritage.
— Mais allons, à ton tour, va chez eux; hâte-toi.
J'ai la tête un peu dure. Entre et remplace-moi.

PHIDIPPIDE.

Que veux-tu que j'apprenne avec eux?

1. Voir la note à la fin du volume.

STREPSIADE.

Tout, te dis-je ;
Tout ce que la raison indique, enseigne, exige.
Et d'abord, tu verras qu'un air lourd et grossier,
Pauvre ami, t'absorbait, t'étouffait tout entier.
— Tiens, tu vas en juger.

Il sort précipitamment.

PHIDIPPIDE.

C'en est fait de mon père.
Il a perdu l'esprit, c'est sûr. Qu'en vais-je faire?
Obtenir au plus tôt son interdiction,
Ou dans un bon cercueil clouer sa déraison.

STREPSIADE, *revenant.*

Me voici de retour. Tu vois ce volatile.

Il montre un merle.

Dis-m'en le nom.

PHIDIPPIDE.

Le nom? Ce n'est pas difficile.
C'est un merle.

STREPSIADE. *Il montre un autre merle.*

Et cet autre?

PHIDIPPIDE.

Encore un merle.

STREPSIADE.

Non.
Tu ne peux pas donner aux deux le même nom.
Il faut mieux distinguer les sexes d'une espèce :
« Pour l'un tu diras merle, et pour l'autre, merlesse. »

PHIDIPPIDE.

« Merlesse! » C'est trop fort! Quoi! voilà les chansons
Que ces fils de la Terre apprennent aux barbons!

STREPSIADE.

J'en sais bien d'autres, va! mais l'âge, trop rebelle,
M'a coupé la mémoire et bouché la cervelle.
J'oubliais à mesure.

PHIDIPPIDE.

Et même ton manteau?

STREPSIADE.

En leçons, en sagesse il a passé!

PHIDIPPIDE.

C'est beau!
Et tes souliers, aussi sacrifiés, mon père!

STREPSIADE.

« Comme a fait Périclès, pour le seul nécessaire!... »[1]
Mais allons, marche, entrons. Va, cours te pervertir,
Ton père te l'ordonne, il lui faut obéir.
Il t'obéissait, lui, du temps de ton enfance.
— Tu n'avais pas six ans : même aujourd'hui, j'y pense,
Ta bouche bégayait encor son premier mot.
Aux fêtes de Jupin, tu vis un chariot,
Tu le voulus. Eh bien, ton bonhomme de père
L'acheta d'une obole; et c'était sa première.
Oui. Juge, il la palpait pour la première fois.

PHIDIPPIDE, se décidant.

J'y vais. Mais, j'en réponds, tu t'en mordras les doigts.

(Et, en effet, on verra scène VII si Strepsiade a lieu de se louer du résultat de l'éducation qu'il a fait donner à son fils.)

1. Voir les notes à la fin du volume.

VI

LE JUSTE ET L'INJUSTE

SUJET DE LA SCÈNE :

La vertu et le vice, ou plutôt le système ancien et le système nouveau d'éducation, l'un grave et pieux, l'autre immoral et raisonneur, se disputent l'éducation de Phidippide, sous les noms de Juste et d'Injuste.

PERSONNAGES :

LE JUSTE.	PHIDIPPIDE.
L'INJUSTE.	LE CHŒUR.

LE JUSTE, à l'Injuste.

Viens; encor qu'impudent, vas-tu te dévoiler?

L'INJUSTE.

Oui, vraiment. Plus de gens vont m'entendre parler,
Plus mon raisonnement est sûr de te confondre.

LE JUSTE.

Toi? Mais qui donc es-tu pour si bien en répondre?

L'INJUSTE.

Mais, le Raisonnement!

LE JUSTE.

Le faux.

L'INJUSTE.

Non. Le plus fort.
Tu crois juste le tien, je l'accable d'abord.

LE JUSTE.

Et par quels procédés?

L'INJUSTE.

Des procédés sublimes.
Nous avons inventé de nouvelles maximes.

LE JUSTE.

Certe! et qui font florès chez la masse des sots!

Il montre les spectateurs.

L'INJUSTE.

Dis chez les gens d'esprit.

LE JUSTE.

Je t'écrase en deux mots.

L'INJUSTE.

Et comment?

LE JUSTE.

En parlant au nom de la justice.

L'INJUSTE.

Je t'écrase de même au nom de l'artifice.
Car d'abord ta justice, elle n'existe pas!

LE JUSTE.

Tu le dis?

L'INJUSTE.

Montre-la, si tu peux, ici-bas.

LE JUSTE.

C'est qu'elle habite aux cieux.

L'INJUSTE.

Justice singulière!

Jupin impunément a garrotté son père.

LE JUSTE.

Fi! le fade argument! C'est à faire vomir.

L'INJUSTE.

Va, tu n'es qu'un vieux fou qui radote à plaisir.

LE JUSTE.

Et toi, qu'un débauché, qu'un fat aux mœurs impures...

L'INJUSTE.

Ce sont roses pour moi que pareilles injures.

LE JUSTE.

Qu'un bouffon...

L'INJUSTE.

De vrais lis!

LE JUSTE.

Qu'un parricide...

L'INJUSTE.

Va!

C'est de l'or, un bain d'or que tu me verses là.

LE JUSTE.

C'était du plomb jadis.

L'INJUSTE.

Vois les métamorphoses :

Je m'en pare aujourd'hui. Ce sont myrtes et roses.

LE JUSTE.

Insolent!

L'INJUSTE.

Idiot!

LE JUSTE.

C'est grâce à vous, fripons,
Que la jeunesse en masse évite nos leçons.
Mais bientôt revenu d'un engouement stupide,
Le peuple rougira de son maître sordide.

L'INJUSTE.

Voyez le beau crasseux!

LE JUSTE.

Oui, tu brilles, faquin.
Tu mendiais jadis et tu tendais la main.
Tu t'appelais Télèphe, et rongeais sans grimace
Les mots de Pandélète au fond de ta besace.

L'INJUSTE.

O sagesse!

LE JUSTE.

O démence!

L'INJUSTE.

Et tu viens t'en vanter!

LE JUSTE.

L'État qui te nourrit, tu l'oses infecter!
Tu corromps la jeunesse.

L'INJUSTE.

Eh bien, fais davantage.
Forme-moi ce jeune homme avec ton radotage,
Espèce de Saturne!

LE JUSTE.

Oui, s'il faut le sauver,
Dans l'horreur des bavards s'il le faut élever.

L'INJUSTE, à Phidippide.

Viens, suis-moi, mon garçon. Il est fou, le pauvre homme.

LE JUSTE.

Touche-le d'un seul doigt, infâme, je t'assomme.

LE CHŒUR.

Trêve d'injures et de coups.
Parlez tous deux, et montrez-nous
Les leçons du présent et celles d'un autre âge.
L'élève écoutera l'un et l'autre langage ;
C'est ainsi qu'il pourra juger
Sous quel maître il doit se ranger.

LE JUSTE.

J'y consens.

L'INJUSTE.

Moi de même.

LE CHŒUR.

Eh bien donc, qui débute?

L'INJUSTE.

Lui, lui. — Je le permets. Qu'il s'escrime et discute.
Quand il aura fini, je veux le transpercer
Par les dogmes nouveaux que je vais lui lancer.
S'il ose souffler mot après cette défaite,
Plus de quartier alors : ses yeux, son front, sa tête,
Criblés par mes discours, comme par des frelons,
Succomberont bientôt sous leurs mille aiguillons.

LE CHŒUR.

Avocats consommés, savants, penseurs habiles,
Dont la tête est féconde en maximes subtiles,
Artisans de raisons, c'est l'heure de parler :
Vos trésors de science, il faut les étaler.
Voyons qui de vous deux, plus puissant et plus sage,
Saura terrasser l'autre, et garder l'avantage.
— O Sagesse ! ô débat si cher à tes amis,

Dans leurs mains aujourd'hui ton destin est remis.
Allons, toi qui jadis, par tes leçons austères,
Couronnas de vertus nos aïeux et nos pères,
Parle, défends la cause, objet de ton amour;
Sagesse, fais briller ta puissance au grand jour.

LE JUSTE.

Oui, je vais rappeler les principes sévères
De l'éducation que recevaient nos pères;
Combien je florissais en prêchant l'équité,
Du temps que la pudeur régnait dans la cité.
— L'enfant d'abord, l'enfant, langue sotte et frivole,
Ni chez lui, ni dehors ne prenait la parole.
Ceux d'un même quartier, alignés et pressés,
Chez le maître de chant allaient, les yeux baissés,
La tête et le corps nus, quand même, épaisse et fine,
La neige fût tombée aussi dru que farine.
Arrivés et placés, les jambes en dehors,
Sur un signe du maître, ils entonnaient alors :
« Redoutable Pallas, destructrice des villes...! »
Ou bien, aux airs anciens pieusement dociles,
Ainsi que leurs aïeux sur un ton grave et lent,
Ils chantaient : « Hymne saint, hymne retentissant!... »
Et si quelque étourdi, pour dissiper l'école,
Sur ce ton de fausset dont notre âge raffole,
Précurseur de Phrynis et d'un siècle bâtard,
Pour faire du nouveau faisait grimacer l'art,
Un bon coup de férule apprenait au coupable
Que la muse est sacrée et l'art inviolable!
Au gymnase, autres soins, et même gravité.
Toujours nu, mais toujours chaste en sa nudité...

. . . .

L'INJUSTE.

Vieux us, vieux errements, mon cher, vieille morale!
C'est sous Diipolis, du temps de la Cigale,[1]
Du temps de Cécidas, des antiques Bouphons,[2]
Que l'on a vu fleurir ces enfants pudibonds.

LE JUSTE.

Pudibonds, si tu veux. Mais ces vieilles maximes
En ont à Marathon fait des guerriers sublimes.

. . . .

A Phidippide.

Donc, ô mon jeune ami! suis-moi, viens hardiment.
J'enseigne la raison, non le raisonnement.
Je veux t'apprendre à fuir, à l'égal de la peste,
L'agora, lieu maudit; le bain, lieu plus funeste;
A rougir des propos qui blessent ta pudeur,
Et si quelqu'un s'en moque, à braver le moqueur.
Avec moi, tu sauras par quelle bienséance
L'enfant doit se lever quand le vieillard s'avance,
Doit aider ses parents, doit, type de candeur,
Ne jamais s'avilir, ni forfaire à l'honneur;
Comment tu ne dois pas, en public, au théâtre,
Admirer la danseuse en badaud idolâtre,
Pour ne pas voir Phrynés, promptes à t'attirer,
Te décocher la pomme et te déshonorer;
Comment il ne faut pas tenir tête à son père,
Ni l'appeler Japet, ni, d'une humeur altière,
Ingrats, faire sentir leur vieillesse et leurs maux
A ceux qui nous choyaient quand nous étions marmots.

1-2. Voir les notes à la fin du volume.

L'INJUSTE, à Phidippide.

Par Bacchus! mon petit, suis la belle morale
Dont ce vieux radoteur à plaisir te régale;
Suis-la, nous te verrons, comme cet autre sot,
Enfant d'Hippocratès, surnommer l'Idiot!

LE JUSTE.

Non. — Brillant de fraîcheur en ta fleur jeune et belle,
Tu viendras au gymnase où la vertu t'appelle,
Et pas à l'agora, comme on fait tous les jours,
Pérorer, débiter d'impertinents discours;
Ou te laisser traîner, pour la moindre misère,
Chicaneur effronté, dans une sale affaire.
Non. — Loin des ergoteurs, des parleurs, des brailleurs,
Loin du troupeau hurlant des pâles chicaneurs,
Dans ses jardins fleuris, la docte Académie,
Sous ses verts oliviers, Minerve, ton amie,
Recevra ta jeunesse; et de joncs couronné,
D'un sage et jeune ami toujours accompagné,
Respirant les parfums du smilax, sous l'ombrage
Des peupliers, vers vous baissant leur blanc feuillage,
Au sein d'un doux loisir, au retour du printemps,
Quand tout renaît rempli de parfums et de chants,
Quand le platane et l'orme unissent leur murmure,
Heureux, tu goûteras une volupté pure!
Suis ces avis, mon fils, aime-les, et dès lors,
Ah! tu posséderas, véritables trésors,
Teint frais, vaste poitrine, où la vigueur habite,
Des épaules de fer, une langue petite... [1]

. . . .

1. Voir les notes à la fin du volume.

Mais si tu suis plutôt leurs infâmes leçons,
Alors on te verra, comme à ces avortons,
Teint blanc, poitrine étroite, épaules rabougries,
Langue longue et tranchante, arsenal de roueries.

. . . .

Ils te diront, mon fils, qu'il ne faut croire à rien,
Que le bien est le mal, que le mal est le bien.
Tant qu'enfin tu viendras, grâce à leur dogme étrange,
Avec Antimachus te vautrer dans la fange.

LE CHŒUR.

Quelle est belle et sublime, et digne de renom,
O sage! la vertu qui t'a pour champion!
De ta bouche divine un parfum de sagesse
S'exhale, et nous ramène aux beaux jours de la Grèce.
Siècles et jours anciens, ô temps de nos aïeux!
Siècles favorisés, jours bénis, temps heureux!

A l'Injuste.

Toi donc, à qui la muse enseigna la faconde,
A ton rival vainqueur que ta verve réponde:
Crée, invente, imagine. Il faut que ton esprit
Riposte sans faiblesse à tout ce qu'il a dit.
Il faut l'exterminer. — Sinon, pauvre sophiste,
On va te rire au nez, et l'échec sera triste.

. . . .

(Malheureusement il n'y aura pas d'échec. L'Injuste va triompher à force de cynisme; par une inacceptable ironie et dérision du poëte satirique, cette scène éloquente aura pour conclusion un revirement d'un effet et d'une audace inouïs, contre lequel protestent la vérité, l'histoire, la morale, le goût, et que les Athéniens eux-mêmes ont sifflé sans appel. Ce Juste, ce même Juste, si noble et si fier, il n'y a qu'un instant, va, sous les sommations impudentes

de l'Injuste, constater la dégradation universelle, et déclarer que la seule chose qu'il ait à faire, c'est de s'y plonger avec la foule.)

. . . .

L'INJUSTE.

A tes brillants tableaux de pure fantaisie
J'oppose un argument exempt de poésie.
— Réponds : parleurs, rhéteurs, d'ergotisme entichés,
Entre nous, que sont-ils?

LE JUSTE.

D'infâmes débauchés. [1]

L'INJUSTE.

Je le crois bien ! — Poursuis. Et nos auteurs tragiques?

LE JUSTE.

Débauchés !

L'INJUSTE.

Et ces gens aux airs démagogiques?

LE JUSTE.

Débauchés ! débauchés !

L'INJUSTE.

S'ils méritent ce nom,
Vois comme ton discours est rempli de raison !
— Et tous ces spectateurs dont nous voyons la mine,
Que sont-ils aux trois quarts ? Réfléchis, examine.

LE JUSTE.

C'est tout examiné.

L'INJUSTE.

Tu dis donc?

1. Voir les notes à la fin du volume.

LE JUSTE.

Par les dieux !

Je les dis débauchés, infâmes, crapuleux.

S'adressant à un spectateur.

Oui, toi, je sais fort bien ce que l'on t'a vu faire.

A un autre.

— Toi, de même.

A un autre.

— Aussi toi, bel homme à la crinière![1]

L'INJUSTE.

Eh bien, cher, qu'en dis-tu?

LE JUSTE.

Je dis que je me rends.

Peuple de débauchés, tu peux m'ouvrir tes rangs.
Prenez-moi mon manteau : que la débauche immonde
Enrôle jusqu'au Juste. — Il n'en est plus au monde.

1. Voir les notes à la fin du volume.

VII

PHIDIPPIDE DÉPASSE LES ESPÉRANCES DE SON PÈRE

SUJET DE LA SCÈNE :

Phidippide a si bien profité des leçons d'improbité, d'avocasserie, d'ergotisme et d'infamie que son père a tenu à lui faire prendre, qu'il se met à le battre lui-même et à lui prouver par raison démonstrative qu'il en a le droit.

PERSONNAGES :

PHIDIPPIDE.
STREPSIADE.
LE CHŒUR.

STREPSIADE, sortant en toute hâte de chez lui, poursuivi par Phidippide qui le frappe.

Holà ! — Voisins, parents, citoyens, au secours !
A l'aide ! à moi ! venez, on attente à mes jours !

Phidippide continue à le battre.

Oh ! la tête !... oh ! les dents ! — Lâche, frapper ton père !

PHIDIPPIDE.

Un peu, père adorable.

STREPSIADE.

Il en convient, j'espère.

PHIDIPPIDE.

Mais oui.

STREPSIADE.

Traître, assassin, dernier des scélérats!

PHIDIPPIDE.

Dis-m'en mille fois plus, tu me réjouiras.

STREPSIADE.

Infâme garnement!

PHIDIPPIDE.

Tu me couvres de roses.

Va toujours.

STREPSIADE.

Me frapper, moi, ton père, tu l'oses!

PHIDIPPIDE.

Et je vais, qui plus est, prouver que je fais bien.

STREPSIADE.

Quand tu frappes ton père, exécrable vaurien!

PHIDIPPIDE.

Je vais te le prouver par raison péremptoire.

STREPSIADE.

Tu vas me le prouver?

PHIDIPPIDE.

Et bien; tu peux m'en croire.

Choisis: lequel veux-tu des deux raisonnements?

STREPSIADE.

Quoi? quels raisonnements? qu'est-ce que tu prétends?

PHIDIPPIDE.

Le bon ou le mauvais?

STREPSIADE.

Ah! le beau bénéfice
De t'avoir fait apprendre à battre la justice!
Tu veux donc me prouver, infâme raisonneur,
Qu'un fils qui bat son père est un fils plein de cœur?

PHIDIPPIDE.

La démonstration est si catégorique,
Que tu vas te trouver sans un mot de réplique.

STREPSIADE.

Je serais curieux de t'entendre, ma foi!

LE CHŒUR, à Strepsiade.

Si quelqu'un peut et doit le confondre, c'est toi.
Prends-y garde, vieillard. Une telle insolence
Dénote un homme sûr de triompher d'avance.
Il doit se sentir fort, car fort est son aplomb.
— Mais dis-nous, malheureux, conte-nous tout du long
D'où naquit entre vous cette étrange querelle.
Parle, tu nous en dois le récit bien fidèle.

STREPSIADE.

Oui, je veux vous conter la chose exactement.
— Nous étions au dessert; alors moi, bonnement :
« Prends la lyre, ai-je dit, chante du Simonide,
« Par exemple, tu sais : la *Toison de Colchide*. »
— Là-dessus, lui de dire, en me riant au nez,
Que ces chants en buvant sont sots et surannés,
Qu'on doit laisser en paix et sa lyre et sa gorge,
Pour ne pas imiter femme qui moud de l'orge.

PHIDIPPIDE.

C'est certain. Je devais, et du poing et du pied,
T'apprendre qu'aujourd'hui de tels chants font pitié.
Si tu veux que l'on chante, invite des cigales!

STREPSIADE.

Vous l'entendez? Voilà de ses raisons brutales!
Voilà comme il parlait tantôt, à la maison,
Et même il vous traitait Simonide d'oison!
— Ce que je dus souffrir se devine; mais sage,
J'étouffai tout d'abord une secrète rage,
Et lui dis doucement, pour ne pas l'irriter,
De prendre en main le myrte, et de me réciter
Un de ces beaux morceaux, quelque scène d'Eschyle.
« — De l'Eschyle! reprend déjà mon indocile,
« Oui, pardieu, chantons-en! C'est moi qui te fais cas
« De ses vers ampoulés, obscurs, pleins de fracas! »
— Vous jugez quel chagrin c'était encor me faire!
Je me contins toujours et rongeai ma colère.
« — Au moins, dis-je tremblant, si tes auteurs nouveaux
« Sont meilleurs, dis-nous-en les endroits les plus beaux. »
— Que fait-il? C'est trop fort! Il prend dans Euripide
Je ne sais quel passage, exécrable et stupide,
Où je ne sais quel frère, ô comble de noirceur!
Procède par l'inceste et viole sa sœur!
— Je n'y tiens plus alors, j'éclate, je l'accable
D'injures et de noms dignes du misérable.
Il riposte à l'instant. Le mot répond au mot.
D'outrages et de cris c'est à qui fait assaut,
Tant qu'enfin l'insolent se lève, au cou m'empoigne,
M'étrangle et me secoue et frappe sans vergogne.
Je n'en puis plus; voyez, je suis tout vermoulu.

PHIDIPPIDE.

De quoi te plains-tu là? C'est toi qui l'as voulu.
Car enfin Euripide est un auteur sublime,
Et ne pas l'admirer, c'est un tort, c'est un crime.

STREPSIADE.

Lui, sublime! — Je veux, traître, te démontrer...
— Mais je te vois encor tout prêt à m'éventrer.

PHIDIPPIDE.

Certe! Et j'aurai raison.

STREPSIADE.

Raison? Quelle impudence!
N'ai-je point élevé ta frêle et tendre enfance?
Au moindre bégaîment, ma tendresse, mes soins
Ne prévenaient-ils pas tes plus petits besoins?
Lorsque tu disais : « Bu, » quelle main diligente
T'apportait aussitôt la boisson succulente?
Qui te donnait le pain quand tu disais : « Nanan? »[1]
Au seul mot de « caca, » qui donc incontinent
Te transportait dehors, et, courbé par derrière,
Te tenait suspendu?... Qui, si ce n'est ton père?
Et toi, pour me payer de semblables bienfaits,
Quand je demande grâce, ah! qu'est-ce que tu fais?

. . . .

LE CHŒUR.

De tous nos jeunes gens le cœur déjà palpite.
Ah! si l'on justifie une telle conduite,
Si ce fils scélérat prouve par ses discours
Que l'on peut maltraiter les auteurs de ses jours,
De votre peau, vieillards, après ce coup funeste,
Non, je ne donnerais pas un pois, pas un zeste.

A Phidippide.

Néologue, amateur des usages nouveaux,
Il te reste à prouver qu'ils sont sages et beaux.

1. Voir les notes à la fin du volume.

PHIDIPPIDE.

Qu'il est doux, partisan des doctrines nouvelles,
De pouvoir rire au nez des vertus paternelles!
Lorsque je ne rêvais qu'écurie et cheval,
Si je disais trois mots, j'en disais deux de mal.
Mais depuis qu'à ces goûts, dépourvus de noblesse,
Un bon maître a pris soin d'arracher ma jeunesse,
Depuis que mon esprit, érudit et subtil,
Sait penser, d'un discours sait ménager le fil,
Je m'engage à prouver qu'une équité sévère
Permet, ordonne au fils de corriger son père.

STREPSIADE.

Reprends vite, reprends tes chars et tes chevaux;
J'aime mieux les payer que de risquer mes os.

PHIDIPPIDE.

Pas d'interruption. — Je reviens à ma thèse.
Et d'abord, réponds-moi. Sois franc, ne te déplaise.
Lorsque j'étais petit, ne me battais-tu pas?

STREPSIADE.

C'était par amitié, pour ton bien.

PHIDIPPIDE.

En ce cas,
Plein aussi d'amitié pour un père adorable,
Si je le bats aussi, n'est-ce pas équitable?
Si l'amitié consiste à se donner des coups,
Faut-il pas établir l'équilibre entre nous?
A quel titre, dis-moi, veux-tu que je t'exempte
Des coups dont tu bourrais ma jeunesse innocente?
Je suis libre, je pense, étant issu de toi:
Libre, je fus battu. Sois-le donc comme moi.
Rosser un pauvre enfant et ménager le père,

Cela te paraît-il d'une équité sévère?
C'est le lot de l'enfant, dira-t-on? — Halte-là!
Un vieillard l'est deux fois : il faut donc pour cela
Le frapper deux fois plus, par la raison précise
Qu'il devrait deux fois moins commettre une sottise.

STREPSIADE.

Mais dans aucun pays la loi n'a décrété
Qu'un père comme un fils devait être traité.

PHIDIPPIDE.

Et que m'importe, à moi? — N'était-ce pas un homme,
Comme moi, comme toi, comme nous tous en somme,
Celui qui le premier a porté cette loi?
Homme aussi bien que lui, j'en fais une aussi, moi;[1]
Et la voici : l'enfant doit rendre avec usure
Coup pour coup, dent pour dent, injure pour injure.
— Je défends toutefois qu'on aille rembourser
Les coups qu'avant la loi vous avez pu lancer.
À de trops vieux griefs nous ne donnons pas suite.
Correction passée est passée et gratuite.
Mais désormais, c'est dit : comme à son père, un coq,
Comme un bouc, un taureau, nous rendrons choc pour choc.
Ces braves animaux ont sur nous l'avantage
De se passer de lois, ce qui n'est que plus sage.

STREPSIADE.

Si tu singes les coqs, va gratter le fumier,
Singe-les jusqu'au bout, et perche au poulailler!

PHIDIPPIDE.

Distinguons, distinguons : la chose est délicate;
Tu n'es pas là-dessus de l'avis de Socrate...[2]

1-2. Voir les notes à la fin du volume.

LES GUÈPES

I

LA MANIE DE JUGER

V. 87-160.

II

MARCHE NOCTURNE

V. 230-317.

III

UNE ÉVASION

V. 317...-402.

IV

JOIES ET PROFITS D'UN JUGE ATHÉNIEN

V. 550-630.

V

LA JUSTICE EN FAMILLE

V. 760....

VI

LE CHŒUR DES GUÊPES

— PARABASE —

V. 1015-1121.

LES GUÊPES

I

LA MANIE DE JUGER

SUJET DE LA SCÈNE :

Xanthias, esclave de Philocléon, expose et analyse tout du long la manie de juger qui tient son maître.

La seconde partie de la scène montre le commencement de la lutte que le bonhomme engage contre toute sa maison, qui le garde à vue.

PERSONNAGES :

XANTHIAS, esclave de Philocléon.
PHILOCLÉON, juge.
BDÉLYCLÉON, son fils.
SOSIE, esclave.

XANTHIAS.

Ah ! connaissez mon maître, et sachez sa manie.
Juger est son besoin, sa passion, sa vie.

Son unique bonheur à lui, c'est de siéger,
Et plus que juge au monde il demande à juger.
Il faut voir son chagrin et les soupirs qu'il lance,
S'il n'est pas le premier assis à l'audience.
La nuit, pas de repos, pas un brin de sommeil!
Que son œil tombe un peu : tout comme en plein réveil,
Son esprit, dans la nuit, plus vigilant que l'hydre,
Rôde, et rôde sans cesse autour de la clepsydre:[1]
L'habitude qu'il a de tenir le caillou[2]
Fait qu'on le voit souvent se lever comme un fou,
Les trois doigts bien serrés, en vrai thuriféraire
Qui balance l'encens à la fête lunaire.
— Qu'il lise ces doux mots sur une porte inscrits :[3]
« O fils de Pyrilampe, enfant que je chéris! »
Il s'approche à l'instant, et veut, de sa main même,
Au lieu du mot « enfant » mettre le mot qu'il aime :
« Urne que je chéris! » écrit-il à son tour,
Pour que la même porte atteste son amour!
— Son coq un jour chanta trop tard. Vint-il pas dire
Que le pauvre animal s'était laissé séduire,
Qu'il l'avait fait exprès, qu'un plaideur aux abois
Avait, à prix d'argent, paralysé sa voix!
À peine a-t-il soupé qu'il redemande en grâce
Ses mules, et se met en route pour la Place,
Et se rend à son poste. On l'y voit s'accrocher,
S'y coller, y dormir, comme l'huître au rocher.
— Toujours cruel, son doigt sur la cire inflexible[4]
Va toujours prolongeant la ligne, arrêt terrible!
On dirait d'un frelon quand il revient ici,

1-2-3-4. Voir les notes à la fin du volume.

Tant son ongle est épais et de cire farci.
Même, comme il a peur, incroyable marotte!
Qu'à la fin les cailloux ne manquent pour le vote,
Pour en avoir toujours sous la main à foison,
En plage il a changé la cour de la maison,
Plage, où par lits épais le galet s'amoncelle,
Plage, que tous les mois lui-même il renouvelle.
C'est une fièvre! — En vain veut-on le corriger :
Plus on veut le guérir et plus il veut juger!
Aussi, pour empêcher que notre homme ne sorte,
Nous avons verrouillé la fenêtre et la porte,
Car son fils n'y tient plus; il se fâche à la fin.
Il lui disait d'abord, d'un ton humble et câlin :
« Laisse-là ce manteau, ne sors plus, pauvre père. »
— « Et moi, je veux sortir, » reprit-il en colère.
Force fut d'employer et bains et lotions.
Lavages superflus! vaines purgations!
Il restait d'essayer un peu des Corybantes..
Mais, ô nouveau transport! fureur des plus plaisantes!
L'enragé tout d'abord saisit le tambourin,
Et court au tribunal recommencer son train.
— Las d'initiations, de cures dérisoires,
Dans Égine un vaisseau le jette : autres histoires!
Nous le croyions dormant et ronflant de son mieux,
Étendu tout du long, dans ces augustes lieux,
Ah bien, oui! Le voilà qui, plus prompt que l'aurore,
Reparaît au barreau sur le banc qu'il adore!
— Cette fois, plus de grâce, afin de le tenir,
Nous voulons l'empêcher d'aller et de venir.
L'en empêcher? Erreur! Ah! nous n'y pensons guères :
Il prend pour s'évader lucarnes et gouttières,

Et si l'on bouche encor fentes, joints, jours et trous,
Il les débouche encor pour se moquer de nous.
Il plante des piquets de distance en distance,
Et comme un geai, voilà qu'il santille et s'élance.
Mais aujourd'hui, pardieu! nous en viendrons à bout.
Tout autour de la cour, le long des murs, partout,
Nous avons disposé, véritable barrage,
Rets et filets serrés pour le prendre au passage.
Bien malin s'il échappe à présent, j'en réponds!...

. . . .

BDÉLYCLÉON, appelant.

Xanthias! Sosie! hé! dormez-vous?

XANTHIAS.

Aie!

SOSIE.

Hé? quoi?

XANTHIAS, à Sosie.

Bdélycléon se lève.

BDÉLYCLÉON.

Or çà, vous, dites-moi,
Craignez-vous tous les deux de vous fouler la rate?
Viendrez-vous? mon père est dans le four. Il y gratte,
Comme un rat dans son trou tourmenté par la faim.
Je crois qu'il va sortir par le tuyau du bain.

A Xanthias.

Veilles-y.

A Sosie.

Quant à toi, barricade la porte.

SOSIE.

Oui, maître, je promets d'empêcher qu'il ne sorte.

BDÉLYCLÉON.

Allons, qu'entends-je encor? Par Neptune sauveur!
Quel bruit dans tout le coffre? — Hé! là-haut, ramoneur!
L'ami, que fais-tu donc dans notre cheminée?

PHYLOCLÉON.

C'est moi, c'est moi, mon fils; je m'échappe en fumée.

BDÉLYCLÉON.

En fumée, à présent!.....

(Toute la scène est un véritable chat perché entre le père, le fils et les esclaves; jeu qui se prolonge, et qui paraît quelque peu grossier à côté de l'imitation si comique mais si discrète qu'en a su faire l'auteur des *Plaideurs*.)

II

MARCHE NOCTURNE

SUJET DE LA SCÈNE :

Il fait encore nuit. Le chœur des juges, vieilles gens de la campagne d'Athènes, s'est mis en route avec des lanternes, afin d'arriver dès l'ouverture des tribunaux, qui a lieu au lever du soleil. Propos et bavardages naïfs de la troupe en marche. Petits incidents de la route.

PERSONNAGES :

LE CHŒUR.
UN ENFANT.

LE CHŒUR.

Marche donc, Comias. Allons, hâte le pas.
Tu traînes, paresseux, et tu n'avances pas.
Par Jupiter ! jadis je t'ai vu plus ingambe,
Tout comme un nerf de chien solide était ta jambe.
Aujourd'hui Charinade arpente mieux que toi.
— Strymodore, la fleur de nos juges, dis-moi,

Qu'est devenu Chabès? où donc est Évergide?
Ah! bien, bien! le voilà... toujours leste, intrépide!
Comme dans ces beaux jours où Byzance nous vit
De garde aux mêmes lieux, coucher au même lit.
— Te souviens-tu, mon vieux, d'une nuit de maraude
Où chez la boulangère entrant sans bruit, par fraude,
Nous prîmes le pétrin, et, l'ouvrant au milieu,
Nous mîmes sans façon nos légumes au feu?
— Avançons, mes amis! C'est Lachès que l'on juge.
On dit son sac rempli depuis le temps qu'il gruge.
Hier Cléon a dit d'être de bon matin
Au poste, et d'apporter, pour juger ce coquin,
Une provision de trois jours de colère.
Cléon nous fait tous vivre, il faut le satisfaire.
Arrivons, compagnons, soyons là dès le jour.
Mais l'ennemi pourrait nous jouer quelque tour.
La lanterne en avant, qu'on cherche, qu'on regarde.

UN ENFANT.

Père! père! un bourbier à tes pieds, prends donc garde!

LE CHŒUR.

Mouche la lampe, enfant; ramasse un brin de foin.

L'ENFANT, montrant son doigt.

Je mouche avec ceci, je n'en ai pas besoin.

LE CHŒUR, à l'enfant qui a allongé la mèche.

Est-ce exprès à présent que tu tires la mèche?
L'huile est chère, étourdi. Lorsque la cruche est sèche,
Et qu'il faut de l'argent pour nous en acheter,
Tu t'en moques!

Il secoue l'enfant.

L'ENFANT.

Et toi, pourquoi me maltraiter?

Si c'est à coups de poing que tu fais ta semonce,
Par Jupin! tu verras bientôt notre réponse :
Nous éteindrons la lampe et rentrerons chez nous;
En pleine obscurité nous vous planterons tous,
Si bien qu'en vrais canards, vous irez sans lumière,
Barbotter dans la boue et tomber dans l'ornière.

LE CHŒUR.

Va, va, j'ai corrigé plus dangereux que toi.
— Allons, bon! me voilà dans le bourbier, je croi.
— Ou je serai surpris, je vous le dis d'avance,
Ou quatre jours au moins il pleuvra d'importance.
Ma lanterne s'est fait un champignon si beau,
Que nous sommes bien sûrs, allez, d'avoir de l'eau.
Du reste, il en faudrait pour les biens de la terre,
Et même un peu de vent du nord pourrait bien faire.

Ils arrivent devant la maison de Philocléon.

— Tiens! qu'a donc notre ami, dont je vois la maison,
Qu'il ne vient point se joindre à notre bataillon?
Ce n'est pas lui jadis qu'on traînait à la ville.
Mais toujours le premier, c'était le chef de file.
Et même, comme il est grand amateur de chant,
C'était du Phrynicus qu'il chantait en marchant.
— Amis, si nous chantions un peu devant sa porte,
Il n'y tiendra pas d'aise, il faudra bien qu'il sorte.

Il chante.

Pourquoi donc, vieil ami, gardes-tu la maison?
Invisible et muet? quelle en est la raison?
Aurais-tu, par hasard, égaré ta chaussure?
Ou, dans la nuit, au pied gagné quelque foulure?
Ta cheville est enflée, un abcès est venu.
Ah! maudite vieillesse! accident saugrenu!

— Quel juge! De nous tous, c'était le plus terrible.
Pas d'innocent pour lui. — Toujours dur, inflexible!
Pleurs, supplications, sanglots, rien n'y faisait!
Il vous hochait la tête et bientôt vous disait :
« Pleurs perdus!... un caillou n'est pas plus dur à cuire. »
— Après cela, qui sait? Hier, il dut peu rire ;
Nous avons bêtement absous un scélérat,
Parce qu'il protestait qu'il chérissait l'État,
Et qu'il nous avait seul, par sa bouche intrépide,
Dénoncé de Samos la conduite perfide.
D'un tel acquittement, confus, exaspéré,
Il doit avoir la fièvre, entre deux draps serré.
Je le reconnais là!

Lui parlant par la porte

— Lève-toi, prends courage,
Cher ami, ne va pas t'ulcérer davantage.
Ne te mange plus l'âme... On va nous adjuger
Un gibier gras à lard qui pourra te venger.
Il a livré la Thrace... Il va de sa conduite
Trouver le juste prix au fond de la marmite.

A l'enfant.

Marche donc! marche, enfant!

L'ENFANT.

Veux-tu bien m'accorder,
Père, un petit objet que je vais demander?

LE CHŒUR.

Oui, mon petit, voyons : que faut-il qu'on t'achète?
Des osselets, c'est sûr. Va, j'en ferai l'emplette.

L'ENFANT.

Non, non, pas d'osselets, grand-papa : J'aime mieux
Des figues.

LE CHŒUR.

Par Jupin! pends-toi donc si tu veux,
Mais tu n'en auras pas.

L'ENFANT.

Ah! c'est ainsi! sans rire?
Par Jupin! cherche alors quelqu'un pour te conduire.

LE CHŒUR.

Sur mon maigre salaire, il faut avoir pour trois,
Tu le sais bien pourtant, pain et viande et bois.
Et tu viens demander des figues!

L'ENFANT.

A ce compte,
Qui donc nous donnerait à dîner, sans l'archonte?
Où mets-tu notre espoir? Dans les flots? [1]

LE CHŒUR.

Par Jupin!
Je ne sais pas, mon fils, où te trouver du pain.

L'ENFANT.

Quoi! tant de mal pour vivre!... Est-ce assez de misère!
Pourquoi m'avoir donné la naissance, ô ma mère! [2]

LE CHŒUR.

O ma bourse! ornement dérisoire!

L'ENFANT.

Douleurs!
Il ne nous reste donc que les cris et les pleurs! [3]

1-2-3. Voir les notes à la fin du volume.

III

UNE ÉVASION

SUJET DE LA SCÈNE :

C'est notre juge qui s'évade.

Philocléon (ami de Cléon, c'est-à-dire des procès dont Cléon est le grand pourvoyeur à Athènes), enfermé et gardé à vue par son fils Bdélycléon (ennemi juré du même Cléon et des procès), a entendu passer et chanter dans la rue le chœur des juges, ses camarades, qui se rendent au tribunal ; il leur fait mille doléances comiques à travers la porte, et finit par s'échapper grâce à leur aide... Mais il est vu, relancé et repris aussitôt.

PERSONNAGES :

PHILOCLÉON. Puis BDÉLYCLÉON.
LE CHŒUR. SOSIE, esclave.

PHILOCLÉON, dans l'intérieur.

A travers cette fente, amis, je me morfonds,
Depuis une heure au moins que j'entends vos chansons.
Mais comment y répondre à mon tour? Et que faire?
Las, ils ont mis sous clef votre pauvre confrère,

14.

Lui qui plus que jamais veut aller avec vous
Revoir notre chère urne et sévir contre tous!
— Jupiter, ah! sur moi fais éclater ta foudre,
Hâte-toi, dieu puissant, viens me réduire en poudre!

. . . .

Que ton bras, que tes feux frappent un malheureux;
Enlève, jette-moi dans la saumure, ou mieux,
Dieu bon, fais que je sois la pierre fortunée
Où vous êtes comptés, votes de la journée!

LE CHŒUR.

Mais qui donc t'emprisonne et claquemure ainsi?
Dis : car de vieux amis te parlent seuls ici.

PHILOCLÉON.

C'est mon fils. — Mais baissez votre ton, je vous prie;
Il dort devant la porte : il viendra si l'on crie.

LE CHŒUR.

T'ôter la liberté! t'incarcérer tout vif!
De pareilles rigueurs quel est donc le motif?

PHILOCLÉON.

Amis, il me défend de juger!... Il ordonne
Que je ne frappe plus, condamne plus personne.
Il prétend me forcer à me croiser les bras,
A prendre du bon temps... Mais moi, je ne veux pas!

LE CHŒUR.

Que vient-il nous chanter, cet infâme? On devine
Qu'en haine de Cléon, il soutient la marine.
Vouloir fermer le vote à son père!... Effronté,
Tu ne tiens ces propos que par complicité!...
— Il faudrait échapper à cette sentinelle.
Inventons à nous tous quelque ruse nouvelle.

Oui, voyons, cherchons bien. Ne pourrais-tu, sans bruit,
Descendre à la faveur des ombres de la nuit?

PHILOCLÉON.

Ah! cherchez, inventez : je suis prêt à tout faire;
Je grille, mes amis, de revoir la lumière,
D'aller et de venir devant le tribunal,
Et d'y porter mon vote aux accusés fatal.

LE CHŒUR.

N'est-il pas quelque trou, quelque fente où l'on puisse
Se glisser en haillons, comme l'adroit Ulysse?

PHILOCLÉON.

Las! ils ont tout bouché! Pas de trou, mon ami,
Par où puisse passer la plus maigre fourmi.
Trouvez d'autres moyens.

LE CHŒUR.

Souviens-toi davantage
Des exploits qu'à l'armée accomplit ton jeune âge.
Lorsque l'on prit Naxos, pour toi, ne pris-tu pas
Des broches, pour sauter du haut des murs en bas?

PHILOCLÉON.

Oui, c'était le bon temps! Mais quelle différence!
J'étais adroit et leste alors, plein de vaillance!
Pas ombre de gardien! Dans un mauvais moment,
Je savais, au besoin, me sauver bravement.
Aujourd'hui, regardez le long de la muraille,
Ces bataillons serrés et rangés en bataille.
Toute issue est fermée. — Armés jusques aux dents,
Deux farouches soldats me gardent au dedans;
Ils ont la broche au poing; et chacun d'eux me guette,
Comme un chat qui de l'œil lorgne une cotelette.

. . . .

LE CHŒUR.

Attache à la fenêtre une corde; après quoi,
Ceins-t'en les reins, et puis : une, deux, lance-toi.
Mais le cœur tout gonflé du fiel de Diopithe.

PHILOCLÉON.

Et si mes surveillants me donnent la poursuite,
Me font dans ma prison rentrer comme toujours?
M'abandonnerez-vous?

LE CHŒUR.

Volant à ton secours,
Rappelant dans nos nerfs notre vigueur première,
Nous te prêtons main-forte et te tirons d'affaire.

PHILOCLÉON.

Bon, vous me rassurez. S'il m'arrivait malheur,
Du moins sauvez mon corps. Comme dernier honneur,
Après avoir pleuré des destins si funestes,
Au pied du tribunal qu'on dépose mes restes!...

. . . .

(Après ce vœu comique, il se risque, non sans adresser à Lycus, dieu dont la statue est placée devant les tribunaux, une invocation plus bouffonne encore.)

O Lycus! dieu chéri, c'est toi seul que j'invoque.
Si de gémissements, de pleurs tu te nourris,
Des accusés aussi, moi, j'adore les cris;
Si, près du tribunal, héros unique et tendre,
Tu choisis un logis afin de les entendre,
Prends pitié d'un voisin, d'un ami; je promets,
Lycus, de respecter ta statue à jamais.
Quel que soit le besoin qui me presse, je jure

De n'y plus déposer, Lycus, la moindre ordure..... [1]

Il descend.

BDÉLYCLÉON, accourant et appelant Sosie.

Hé! tôt! Réveille-toi!

SOSIE.

Qu'est-ce donc?

BDÉLYCLÉON.

Viens, je crois
Au bas de la maison distinguer une voix.

SOSIE.

Notre maudit vieillard aura trouvé, sans doute,
Un trou pour s'échapper et se remettre en route?

BDÉLYCLÉON.

Non. Le long d'une corde il glisse; il est en bas!

SOSIE, à Philocléon.

Traître, que fais-tu là? Tu ne descendras pas.

BDÉLYCLÉON.

Prends par l'autre fenêtre, et vite. S'il s'obstine,
Avec ces rameaux-là caresse-lui l'échine.
Quand il se sentira fustigé comme il faut,
Il virera de bord et rentrera bientôt...

PHILOCLÉON, battu.

Au secours! au secours! Plaideurs qui cette année,
Nous remettez le soin de votre destinée,
Smicythion, Chrémon, Tisias, accourez :
J'allais au tribunal, on me force à rentrer!...

(Nouvelle lutte fantastique où le chœur, travesti en guêpes, véritable essaim, ne parle que de transpercer, aiguillonner, darder ceux qui donnent la chasse à Philocléon.)

1. Voir la note à la fin du volume.

IV

JOIES ET PROFITS D'UN JUGE ATHÉNIEN

SUJET DE LA SCÈNE :

Philocléon énumère les avantages de la profession de juge à Athènes.

PERSONNAGES :

PHILOCLÉON.
BDÉLYCLÉON.

PHILOCLÉON.

Est-il homme aujourd'hui plus content, plus heureux,
Être plus dorloté, tigre plus dangereux
Qu'un juge, fût-il vieux, et laid en conséquence!
Il n'est pas hors du lit, qu'épiant sa présence,
Les plus fiers citoyens, les gens du plus haut bord,
Déjà du tribunal ont envahi l'abord.
Il n'a pas fait un pas qu'une main délicate,

Main de voleur public, le saisit et le flatte.
On le supplie, on pleure, on tombe à ses genoux,
Et d'un ton larmoyant et de l'air le plus doux :
« Ah! prends pitié de moi, grâce! grâce, mon père!
« Ah! je n'ai jamais fait que ce que tu pus faire!
« Si tu fus, comme moi, serviteur de l'État,
« Archonte ou fournisseur des vivres du soldat! »
Je vous demande un peu si cette vile engeance
Connaîtrait seulement mon nom, mon existence,
Sans d'anciens démêlés qu'elle eut avec les lois,
Et si je ne l'avais acquittée autrefois!

BDÉLYCLÉON.

Leur observation n'est déjà pas si sotte,
Mon père. Elle me plaît, et j'en veux prendre note.
Vivent les accusés pour vous dire tout bas
Que tels ont fait comme eux, que l'on n'accuse pas!

PHILOCLÉON, *continuant.*

— On entre, on est assis. Les larmes, les prières
Ont déjà dissipé les plus grosses colères,
Tant que de sa besogne on ne fait pas le quart,
Et qu'au lieu de sévir, on acquitte au hasard.
On écoute, Dieu sait de quelle patience!
Cent voix qui sur cent tons implorent l'indulgence.
Qui pourrait deviner, qui pourrait concevoir
Les douceurs que sur lui tout juge voit pleuvoir?
L'un vient crier misère, et d'un ton lamentable,
Renchérit sur les maux dont son destin l'accable.
Le traître là-dessus chante et brode si bien,
Que son sort me paraît pire encor que le mien.
L'autre vous entreprend je ne sais quelle histoire.
Un autre cite Ésope et son gai répertoire.

Un autre, nouveau jeu, rit et fait le badin
Pour dérider son juge et désarmer sa main.
Si tant d'expédients restent inefficaces,
Redoublement de pleurs, de cris et de grimaces!
Arrivent les enfants : et filles et garçons,
Amenés par la main, ânonnent leurs chansons.
Écoutez : le troupeau bêle, la tête basse,
Et le père à vos pieds, tremblant, demande grâce,
Vous traite comme un dieu, vous montre ses marmots,
Et : « Si tu n'es pas sourd à la voix des agneaux,
« Prends pitié de mes fils, leur parole est si tendre! »
Dit-il. — Ou, supposant qu'il me plairait d'entendre
Le doux cri d'une truie, il veut absolument
Me faire de sa fille ouïr le grognement!
Il n'est pas de rigueur, de courroux qui résiste,
Quelque ferré qu'il soit, à spectacle si triste.
— N'est-ce pas là régner? N'est-ce pas mieux encor?
N'est-ce pas, mon ami, faire la nique à l'or?

BDÉLYCLÉON.

Autre point que je note et qu'on ne croirait guère :
Faire la nique à l'or, ce n'est pas ton affaire.
— Il te reste à montrer, toi qui prétends régner,
Par où, quand et comment tu peux nous gouverner.

PHILOCLÉON.

Qu'il faille d'un enfant dire le sexe ou l'âge,
Nous le déshabillons, et... — Second avantage :
Qu'Éagre devant nous se fasse un jour citer;
De sa plus belle voix, pour se voir acquitter,
Éagre nous dira, plaisir simple et commode,
Un des plus beaux morceaux de la pièce à la mode.
Donne-t-on gain de cause à quelque artiste : bon!

Il embouche aussitôt sa flûte, et vient d'un bond,
Par les airs les plus doux saluer la sortie
Du juge, qui frappa son adverse partie.
Qu'un père ait, en mourant, de sa main désigné
Quel époux à sa fille il avait destiné,
Si la fille est d'ailleurs son unique héritière,
On enterre avec lui les volontés du père,
Le testament, le sceau, la cire, et cætera;
Et l'époux qui nous plaît est l'époux qu'elle aura.
Et le bon du métier, privilége adorable!
C'est que juge, de rien l'on n'est justiciable!

BDÉLYCLÉON.

Le fait est que voilà, je puis te l'attester,
Le plus sûr des bonheurs que tu viens de vanter.
Mais briser le cachet, la volonté d'un père!...
Hum!... si c'est ta justice, elle est assez légère.

PHILOCLÉON, reprenant.

Que le sénat entier, que le peuple trembleur
Hésite à condamner quelque puissant voleur;
On décrète, on prononce, on livre aux mains des juges
L'accusé, trop fécond en adroits subterfuges.
C'est alors qu'il faut voir le superbe Évathlus,
Et ce grand caresseur des plus vils inconnus,
Colaconyme enfin, dont le noble courage
Jette son bouclier pour mieux plier bagage,
Jurer et protester qu'ils ne trahiront pas,
Que le peuple a leur cœur, que le peuple a leur bras!...
Il n'est jusqu'à Cléon, braillard irrésistible,
Qui pour nous n'amortisse un peu sa dent terrible.
Il vient nous flagorner, et, gardien pointilleux,
Qu'une mouche nous gêne, il la tue à nos yeux!

— As-tu jamais rien fait de pareil pour ton père?
Théorus, beau rival d'Euphémius, j'espère,
Théorus prend l'éponge, et, de sa belle main,
Décrotte ma sandale avec l'eau du bassin.
Voilà des voluptés, de beaux profits, je pense!
Et tu m'en priverais! — « C'est de la dépendance,
« Du servage, » dis-tu? — Trouve-moi, s'il te plaît,
Servage plus léger et pouvoir plus complet.

. . . .

— J'oubliais, j'oubliais le plus beau de l'affaire.
Quand je rentre au logis, nanti de mon salaire,
A peine ai-je franchi notre seuil, que je vois
Enfants, femme, valets accourir à la fois.
C'est ma fille d'abord, qui ne se sent plus d'aise,
Empressée, elle accourt, lave, parfume et baise
Petit père mignon, tant qu'elle ait arraché
L'argent que dans ses dents petit père a caché.
Après elle, ma femme! — Aimable et prévenante,
Elle m'offre un gâteau dont le parfum me tente.
Assise à mes côtés : « Tiens, goûte et prends cela, »
Dit-elle. — Le moyen de se tirer de là!
— Va, je n'ai pas besoin de faire du tapage,
Pour obtenir de vous qu'on serve mon potage.
C'est à qui va, vient, court, vole sans murmurer.
Si le gâteau se brûle ou se fait désirer,
J'ai contre tous les maux un remède infaillible,
J'ai contre tous les traits une égide invincible :
Ma paye! — Avec ma paye, alerte! en moins de rien,
Ce qu'on me refusait, voilà que je l'obtien!
Si tu te fais prier pour me verser à boire,
Qu'importe? — J'ai déjà, sûr garant de victoire,

J'ai sur moi certain broc, qu'on appelle l'ânon,[1]
Plein de vin, qui bientôt braira de sa façon.
Et j'entonne, et je bois !...— Donc, tu vois ma puissance;
Celle de Jupiter à peine la balance.
Car observe entre nous, rappelle-toi, mon cher,
Que l'on parle de nous comme de Jupiter.
— Qu'au sein de l'Assemblée on fasse du tapage,
Écoute les passants : — « Jupiter ! quel orage !
« Quel tonnerre on entend gronder au tribunal ! »
— Que je... tonne, ô terreur ! Effroyable signal ![2]
Les riches, les Crésus, déjà pris de panique,
Éperdus, suffoqués, se sentent la colique.
Et toi-même, pardieu ! tiens, toi qui ne crains rien,
Tu me crains, par Cérès ! tu me crains bel et bien !

BDÉLYCLÉON.

Je te crains ! Par exemple !...[3]

1-2-3. Voir les notes à la fin du volume.

V

LA JUSTICE EN FAMILLE

SUJET DE LA SCÈNE :

Bdélycléon, qui ne peut guérir son père de sa manie de juger, s'avise de changer la maison en un tribunal permanent, devant lequel on fera comparaître tous les esclaves du logis, y compris les chiens gourmands.

PERSONNAGES :

PHILOCLÉON.
BDÉLYCLÉON.
Puis XANTHIAS, esclave.
LE CHIEN LABÈS ou FRIPON.

I

BDÉLYCLÉON.

Mon père, au nom du ciel, mon père, écoute-moi !

PHILOCLÉON.

T'écouter? Je veux bien. Va, parle, explique-toi.
Excepté sur un point je suis prêt à t'entendre.

BDÉLYCLÉON.

Sur un point? Et lequel? J'ai hâte de l'apprendre.

PHILOCLÉON.

Je veux, j'entends juger. Pluton l'expédîra,
Mais jamais sans juger ton père ne vivra.

BDÉLYCLÉON.

Si tu tiens tant, mon père, à rendre la justice,
Sans sortir de chez toi remplis ce noble office.
Installe-toi céans et juge la maison.

PHILOCLÉON.

Ma maison? Et pourquoi? Parles-tu tout de bon?

BDÉLYCLÉON.

Fais comme au tribunal. — Qu'en secret la servante
Ouvre à quelque amoureux. Bon! affaire galante!
Une amende à la fille, ainsi qu'au tribunal.
Tu n'as qu'à suivre en tout l'ordre juste et légal.
Pour peu qu'au point du jour le soleil resplendisse,
Héliaste, au soleil viens rendre la justice.[1]
S'il neige, au coin du feu tranquillement assis,
S'il pleut, bien abrité, juge, prononce, instruis.
Et si tu dors un jour la grasse matinée,
Pas d'huissier pour oser te fermer l'assemblée!

PHILOCLÉON.

Ah! voilà qui me plaît!

BDÉLYCLÉON.

Qu'un avocat bavard
Prolonge la séance et vous tienne trop tard,
Tu manges un morceau, si la faim te talonne,
Et dès lors tu n'as plus de dent contre personne!

PHILOCLÉON.

Le moyen de voir clair et nettement juger,

1. Voir les notes à la fin du volume.

Si pendant le débat je me mets à manger!

BDÉLYCLÉON.

Tu n'y verras que mieux. Que dit-on, je te prie,
Quand le juge est troublé par la supercherie
Des témoins? — Dit-on pas que c'est en ruminant,
Qu'il a pu débrouiller un cas embarrassant?
Ruminer, c'est mâcher, remâcher, j'imagine.
Mange donc pour mâcher, juge intègre, et rumine!
C'est ton premier devoir.

PHILOCLÉON.

Je suis de ton avis.
Mais les vacations, qui les paîra, mon fils?

BDÉLYCLÉON.

Moi-même.

PHILOCLÉON.

C'est au mieux. J'aime autant, je l'avoue,
Que l'on me paye à part. Autrement on me joue.
Témoin ce Lysistrate, émérite bouffon,
Qui m'a mystifié d'une indigne façon.
Avec le sien un jour il reçut mon salaire:
Une drachme pour deux, c'était juste l'affaire!
Il me mène au marché pour changer notre argent.
Je le suis. Que fait-il? — Il me donne en payement
Trois écailles que moi, trop crédule bonhomme,
Je serre dans mes dents, croyant serrer la somme;
L'odeur tout aussitôt me les fit rejeter.
Mais je vous l'assignai.

BDÉLYCLÉON.

Que put-il objecter?
Que te répondit-il?

PHILOCLÉON.

Lui? La belle demande!
Il me fit pour excuse une insulte plus grande.
« Quel estomac de coq! Reçois mon compliment.
« Tu digères l'argent, dit-il, fort lestement! »

BDÉLYCLÉON.

Sois rassuré. Chez nous, pas de fraude pareille.
Tu toucheras recta.

PHILOCLÉON.

Va donc, c'est à merveille!...

. . . .

BDÉLYCLÉON.

Pour commencer, voici les instruments voulus :
Tablettes et cailloux pour voter; et, de plus,
Je veux à certain clou tout près de toi suspendre,
Pour les petits besoins qui pourraient bien te prendre,
Certain vase...

PHILOCLÉON.

Excellent!...

BDÉLYCLÉON.

Et puis, pour t'éveiller,
Si pendant les débats tu viens à sommeiller,
Un coq au timbre clair!...

PHILOCLÉON.

C'est une bonne chose.
Il ne me manque plus...

BDÉLYCLÉON.

Quoi donc?

PHILOCLÉON.

Que...

BDÉLYCLÉON.

Que?..

PHILOCLÉON.

Je n'ose.
Il me manque Lycus.[1]

BDÉLYCLÉON.

Lycus? mais le voici.
— Or çà, si tu siégeais, on plaiderait ici....

. . . .

II

XANTHIAS, accourant.

Voleur! brigand de chien! Nourrir un pareil être!

BDÉDYCLÉON.

Qu'est-ce donc?

XANTHIAS.

C'est Fripon, c'est votre chien. — Le traître
A vu dans la cuisine un fromage à son goût,
Et de Sicile encore! — Il a dévoré tout.

BDÉLYCLÉON.

Bon, bon! premier procès à donner à mon père.
à Xanthias.
Toi, sois l'accusateur.

XANTHIAS.

Moi? non. J'ai votre affaire.
Si le procès s'instruit, je sais un autre chien,
Qui voudra parler contre, et qui parlera bien.

1. Voir les notes à la fin du volume.

BDÉLYCLÉON.

Soit. Appelle la cause. — Allons, faites silence.
C'est l'accusation que je lis, je commence....

(Tel est le point de départ de Racine. La scène grecque se prolonge sans intérêt, et sans beaucoup de sel pour nous. L'auteur français prend à nos yeux un avantage incontestable sur son modèle. Pour rendre toute sa portée à la scène grecque, hardiment satirique, comme toutes celles d'Aristophane, il faut se dire que le chien Fripon, en grec Labès, n'est autre que le général Lachès; que le fromage de Sicile mangé, n'est autre que la Sicile même, pillée et dévastée par le susdit personnage; et que les moindres détails de la plaidoirie sont une parodie de toutes les formules judiciaires d'Athènes, comme tous les mots de Racine sont une piquante critique du talent de nos Cicérons de province, et même de Paris, de 1668 comme de nos jours. Ces réserves une fois faites pour justifier mon auteur, *qui savait apparemment ce que c'est que le sel attique, et qui n'eût rien risqué de froid ni d'insipide devant des juges aussi difficiles que les Athéniens*, je renvoie au chef-d'œuvre de Racine, qui peut seul donner une idée exacte de la belle langue et de la verve railleuse d'Aristophane.

VI

LE CHŒUR DES GUÊPES

SUJET DE LA SCÈNE :

Comme dans *les Acharniens* (voir le chœur de cette pièce : page 42), Aristophane, par la bouche du chœur, prend les spectateurs à partie. Il leur reproche leur sévérité pour *les Nuées* qu'ils ont sifflées, et qu'il regarde comme son chef-d'œuvre. Il demande encouragements et faveurs pour les poëtes hardis qui sortent des chemins battus.

Dans la seconde partie, le chœur parle pour lui-même, et explique les raisons pour lesquelles le poëte a dû travestir les juges *en guêpes*, puisqu'ils en ont l'étourderie, la paresse, les passions, le dard.

Au milieu de tant de satires, il jette un magnifique éloge d'Athènes. Il fait de la *guêpe* attique le symbole du courage guerrier, le vainqueur de Salamine et de Marathon.

PERSONNAGES.

LE CHŒUR DES GUÊPES.

LE CHŒUR.

Peuples, si vous aimez la franchise, écoutez :
Le poëte au public dira ses vérités.

Lui qui vous a jadis rendu plus d'un service,
Il se plaint aujourd'hui d'une amère injustice.
Jadis, c'est à couvert, en secret, qu'aux auteurs
Il prêtait le secours de ses rhythmes moqueurs;
A l'instar d'Euryclès, possédé d'un génie,
Par la bouche d'autrui sa divine manie
S'exhalait sous le masque, et versait à grands flots
Satires et portraits, vérités et bons mots.
Plus tard, c'est en son nom, au grand jour, libre et fière,
Que sa muse paraît et court dans la carrière.
Il fut comblé d'honneurs. Jamais auteur vanté
Ne fut plus haut que lui par la gloire porté.
Mais croit-il de son art avoir atteint le faîte?
De si brillants succès lui troublent-ils la tête?
Non. — Près de la Palestre il ne va pas rôder...
Et si quelque amoureux blessé vient l'obséder,
Veut dérober au fouet de son vers satirique
L'objet, l'impur objet de son amour lubrique,
Il passe outre. Il n'a pas d'autre loi que l'honneur;
Sa muse ne fait point commerce d'impudeur!
  Dès ses premiers essais, voyez comme il débute.
Est-ce par les mortels qu'il commence la lutte?
Plus fier, il a d'Hercule et le cœur et le bras;
Et c'est par les grands coups qu'il ouvre les combats
S'il est un monstre affreux, aux crocs épouvantables,
Dont l'œil a de Cynna les flammes effroyables;
Si ce monstre est suivi de plus de cent flatteurs,
De sa hideuse tête humbles adorateurs;
Si sa voix retentit comme un torrent qui gronde,
S'il a l'odeur d'un phoque; être deux fois immonde,
D'une lamie encor s'il a l'air rebutant,

Et le derrière enfin d'un chameau dégoûtant,
C'est par lui qu'il prélude. Il va, plein de courage,
Il court droit à la bête, et la frappe au visage.
Mais trembler à sa vue, et, pris de lâcheté,
Offrir des aliments à sa voracité? [1]
À d'autres!... — Ce qu'il fit, il sait le faire encore :
Par cent combats pour vous chaque jour il s'honore.
L'an passé, par exemple, à qui s'attaqua-t-il?
A ce peuple fiévreux, jaune, brûlant, subtil, [2]
Qui dans l'ombre étouffa vos aïeux et vos pères,
Qui, couché sous le toit d'hommes exempts d'affaires,
Entassa sur leur tête, avec tant de succès,
Plaids, assignations, témoignages, procès,
Que ces infortunés, ruinés par le juge,
Couraient au polémarque, humble et dernier refuge.
Voilà le champion, le bras libérateur
Qu'Athène avait trouvé pour sauver son honneur.
Eh bien! quand l'an passé, son intrépide veine
De sujets si nouveaux enrichissait la scène,
Vous l'avez méconnu; vous laissâtes périr
Des germes pleins d'espoir, qui n'avaient qu'à fleurir.
Et pourtant, il le jure, il prend en témoignage
Bacchus, son dieu chéri, dieu de son badinage,
Jamais sur le théâtre on n'avait apporté
Un comique plus franc et plus de probité.
Honte à vous d'avoir pu d'abord vous y méprendre!
Quant à lui, son honneur de vous ne peut dépendre
Il lui suffit de voir le public éclairé,
Dire que son auteur n'a pas dégénéré; [3]

1-2-3. Voir les notes à la fin du volume.

Et quand son vers moqueur court sus à l'adversaire,
Il brûle ses vaisseaux sans regarder derrière.
Pourtant, à l'avenir, si de hardis auteurs,
Poëtes inspirés, se montraient novateurs,
S'ils venaient apporter dans le commun domaine
Les produits inconnus d'une plus jeune veine,
O mes concitoyens! aimez-les, et sachez,
Comme aux Dieux immortels, leur rester attachés.
Portez-les dans vos cœurs, ces généreux poëtes.
Si des fruits parfumés, gardés dans des cassettes,
Pénètrent les habits des plus douces odeurs,
Leurs vers, toute l'année, imprégneront vos cœurs.

. . . .

—

Maintenant, spectateurs, si l'un de vous s'étonne
Des transformations qu'il voit dans ma personne,
S'il veut savoir pourquoi, si bien défiguré,
J'ai les traits d'une guêpe et son dard acéré,
Il le saura bientôt. Je vais vous en instruire.
Qui je suis? Un tel dard suffit pour vous le dire :
Attique. — C'est mon nom. J'affirme que je suis
Seul autochthone et seul enfant de ce pays. [1]
Race guerrière et forte, en toute circonstance,
Athènes de ses fils a connu la vaillance.
Le Barbare l'atteste, et peut s'en souvenir :
Un jour, il apparut : il venait envahir,

1. Voir les notes à la fin du volume.

Il venait inonder de feux et de fumée
Nos guêpiers qu'il voulait, Athènes bien-aimée,
Téméraire!... — Aussitôt, enivrés de courroux,
Homme contre homme, allant, courant, bondissant tous,
Tous, la lance en arrêt, serrant les dents de rage,
Nous ouvrîmes du coup la lutte et le carnage.
Que de traits! Le soleil en était obscurci!
Et le soir, l'ennemi chassé sortait d'ici,
Grâce aux dieux! — Nos guerriers, gage de sa défaite,
Avaient avant la lutte aperçu la chouette. [1]
Il eût fallu nous voir. Comme nous les poussions,
Le glaive dans les reins, ces épais bataillons!
Ils fuyaient... Mais nos dards, achevant notre ouvrage,
Leur transperçaient encor les yeux et le visage. [2]
Demandez-leur quel peuple est vaillant entre tous :
« C'est votre guêpe attique, avoueront-ils, c'est vous!... »
J'étais terrible alors. Je m'élançais sans crainte.
Jusque sur leurs vaisseaux leur troupe était atteinte.
C'est qu'alors, citoyens, sans fourbe et sans détours,
Loin d'être sycophante et d'aimer les discours,
A de plus nobles soins, ailleurs on avait l'âme.
On était matelot, on n'aimait que sa rame;
Et l'on prenait ainsi provinces et cités,
Et les Mèdes ainsi par nous étaient domptés,
Et nous vous rapportions ces revenus superbes
Que mangent aujourd'hui vos gouvernants imberbes!

1.-2. Voir les notes à la fin du volume.

—

Examinez-nous bien, et vous verrez, je croi,
Que les guêpes en rien ne diffèrent de moi.
Mêmes mœurs, même vie. Et d'abord, sur la terre,
On ne pourrait trouver insecte plus colère.
Malheur à qui l'irrite : il frappe au même instant;
Il pique et tue. — Eh bien! nous en faisons autant.
Ainsi du reste. On voit se diviser nos troupes
En autant de guêpiers que nous formons de groupes:
Ici celui des Onze; ici, de l'Odéon; [1]
Là, de l'Archonte; à tous et leur place et leur nom.
Même, vous en verrez collés sur la muraille,
Immobiles, voûtés, ne faisant rien qui vaille;
Ils regardent la terre : on dirait vermisseaux
Se mouvant à grand'peine au fond de leurs berceaux.
Nous sommes, qui plus est, gens féconds en ressources.
Nous piquons les passants, et nous vidons les bourses.
Enfin, l'on voit aussi parmi nous le frelon,
Qui, paresseux et mou, dépourvu d'aiguillon,
Vit aux dépens du peuple, et, sans faire d'ouvrage,
Guette les revenus et les mange au passage.
Quel crève-cœur pour nous! Quoi! sans jamais servir,
Du pain de vos soldats nous les voyons nourrir!
Sans jamais manier rame ou lance guerrière,
Sans ampoules aux mains, ils viennent au salaire! [2]
Réformez ces abus, et plus tôt que plus tard;
Et pas de triobole au citoyen sans dard!

1-2. Voir les notes à fin du volume.

LA PAIX

I

PARLEZ A MERCURE, PORTIER DE L'OLYMPE

V. 177-238.

II

UN CONGRÈS

— ALLÉGORIE —

V. 459-520.

III

SALUT A LA PAIX

— IDYLLE —

V. 520-600.

IV

VIVE LA PAIX

— IDYLLE —

V. 1126...1191.

LA PAIX

I

PARLEZ A MERCURE, PORTIER DE L'OLYMPE

SUJET DE LA SCÈNE.

La guerre du Péloponèse ne finit pas.

Un paisible vigneron, Trygée, a imaginé de s'adresser aux dieux en personne pour en obtenir la paix, objet de tous les vœux. Il arrive au ciel, à ch val sur un escarbot, dont il s'est fait une monture; là il parlemente avec Mercure, portier du logis, qui, comme tous ses pareils, a l'abord farouche, mais l'humeur la plus conciliante, dès qu'on y met un peu du sien.

PERSONNAGES :

TRYGÉE.
MERCURE.
Puis LA GUERRE.

TRYGÉE, sur son escarbot.

Ah ! j'approche du ciel, ce me semble, à cette heure.
Déjà de Jupiter j'aperçois la demeure.
Où donc est le portier ? Ouvrez, quelqu'un, venez !

MERCURE.

Quelle odeur de mortel me monte jusqu'au nez ?

Effrayé à la vue de la monture de Trygée.

— Hercule ! dieu puissant ! que vois-je ? Quelle bête !

TRYGÉE.

Tu vois un escarbot-cheval.

MERCURE.

L'ignoble tête !
Impudent, effronté, misérable goujat,
Scélérat, scélérat cent fois plus scélérat
Que le plus scélérat des scélérats des hommes !
Viens ici, scélérat, dis comment tu te nommes.

TRYGÉE.

Scélérat.

MERCURE.

Ton pays ? — Ton père ?

TRYGÉE.

Scélérats.

MERCURE.

Par la Terre! Ton nom? traître, tu le diras,
Ou je vais t'assommer, vois-tu?

TRYGÉE.

Je suis Trygée;
Honnête vigneron et natif d'Athmonée,
Peu délateur, plaideur encor moins.

MERCURE.

Fort bien; mais
Que viens-tu faire ici?

TRYGÉE, lui offrant un plat.

Te présenter ces mets.

MERCURE, se radoucissant.

Eh! mon pauvre garçon, as-tu fait bon voyage?

TRYGÉE.

Gourmand! comme déjà tu changes de langage!
Depuis qu'à tes regards j'ai fait briller ce plat,
Je suis pauvre garçon, et non plus scélérat.
— Va me chercher Jupin.

MERCURE.

Ah! fâcheuse disgrâce!
Tu venais voir les dieux? Ils ont vidé la place.
Ces messieurs hier soir ont quitté la maison.

TRYGÉE.

Où donc sont-ils allés? sur la terre?

MERCURE.

Ah! mais non.
Plus souvent qu'ils voudraient se risquer sur la terre!

TRYGÉE.

Mais alors, où sont-ils, dis-moi?

MERCURE.

La troupe entière
Au fin fond de l'Olympe a couru se blottir;
Tu ne la verras pas de sitôt en sortir.

TRYGÉE.

Ils t'ont laissé tout seul à la maison?

MERCURE.

Je reste
Pour garder, mon ami, la cuisine céleste,
Avec sa batterie, en plats, pots et chaudrons,
Table et menus objets, fioles et cruchons.

TRYGÉE.

Et pour quelle raison ont-ils plié bagage?

MERCURE.

Par courroux contre vous. A la guerre, au carnage
Ils livrent un pays qu'on les voyait chérir,
Leur donnant carte blanche afin de vous punir.
Pour eux, ils ont gagné les profondeurs célestes,
Afin de ne plus voir vos querelles funestes,
Afin de se soustraire aux supplications
De peuples dévorés d'absurdes passions.

TRYGÉE.

Mais pour quelle raison nous traiter de la sorte?

MERCURE.

Votre soif de combats, mon cher, est par trop forte.
Vingt fois ils ont voulu vous faire pactiser,
Vingt fois ils vous ont vus sottement refuser.
Si Sparte triomphait : « Par les frères d'Hélène!
Disait-elle, il s'agit de corriger Athène! »
— Athènes, d'autre part, à l'ombre d'un succès,

Si Sparte en suppliant venait offrir la paix,
Athènes de crier : « Par Minerve ! on nous leurre.
« Ne les écoutons pas. Par Jupin ! à toute heure,
« A la charge on verra ces gens-là revenir,
« Si nous gardons Pylos qu'ils voudraient obtenir. »

TRYGÉE.

Tu dis vrai. C'est bien là le refrain ordinaire.

MERCURE.

Si bien que vous voilà condamnés à la guerre,
Et que je ne sais pas si vous verrez jamais,
En dépit de vos vœux, la déesse la Paix.

TRYGÉE.

Elle est aussi partie? Où s'est-elle portée?

MERCURE.

Au fond d'un antre obscur la Guerre l'a jetée.

TRYGÉE.

Cet antre, où donc est-il?

MERCURE.

Dans le fond, tout là-bas.
Pour que de sa prison vous ne la tiriez pas,
Vois ces rocs à l'entrée amoncelés par elle.

TRYGÉE.

Hélas ! que nous veut donc cette Guerre cruelle?

MERCURE.

Je ne sais ; mais hier, pas plus tard qu'hier soir,
D'un immense mortier on la vit se pourvoir.

TRYGÉE.

Un immense mortier? Juste ciel ! Pourquoi faire?

MERCURE.

Pardieu ! pour y piler, broyer la Grèce entière.

— Mais je rentre; au fracas qu'elle fait retentir,
Il est aisé de voir qu'elle est près de sortir.

TRYGÉE, *épouvanté.*

Malheur à moi. Fuyons. Hélas! J'entends de reste,
Du mortier des combats j'entends le son funeste.

LA GUERRE.

Mortels! mortels! mortels!... Je vous tiens, malheureux.
Gare à vous! Au mortier vos mâchoires, vos yeux...

II

UN CONGRÈS

— ALLÉGORIE —

SUJET DE LA SCÈNE :

La déesse la Paix a été emprisonnée par le Tumulte et la Guerre dans une caverne, dont une énorme pierre bouche l'entrée. Les différents peuples de la Grèce, sous la direction de Mercure, entourent la pierre de câbles et de cordes, afin de la faire tomber et de rendre la déesse à la lumière. A un signal donné, ils tirent; mais ils tirent tous à contre-sens ou ne tirent pas du tout, et font plus de grimaces que de besogne. Les laboureurs, las de tant de mauvais vouloirs plus ou moins déguisés, se mettent seuls à l'œuvre, et la Paix est délivrée.

PERSONNAGES :

MERCURE.
TRYGÉE, vigneron.
LE CHŒUR DES PEUPLES GRECS.

LE CHŒUR.

Mettons-nous-y. Ceignons étroitement la pierre
De cordes, et tirons de la belle manière.

MERCURE, tirant avec effort.

Aïe!

LE CHŒUR.

Encore.

MERCURE, de même.

Aïe!

LE CHŒUR.

Encore.

MERCURE, de même.

Aïe! aïe!

LE CHŒUR.

— Eh! mais, je crois
Que vous ne tirez pas, messieurs, tous à la fois.
De l'ensemble avant tout! — Ah! vous geignez pour rire,
Rusés Béotiens, aucun de vous ne tire!
Allez-y franchement, traîtres, ou vous verrez!...

MERCURE.

Reprenons. — Aïe!

TRYGÉE, avec effort.

Aïe! aïe!

LE CHŒUR, à Mercure et à Trygée.

Allons, vous deux, tirez.

TRYGÉE.

Eh! ne tiré-je pas? Ma corde est si tendue
Que toute ma personne y paraît suspendue.
Vois : j'y vais de tout cœur; je tire à tour de bras.

LE CHŒUR.

Alors, à quoi tient-il que l'on n'avance pas?

TRYGÉE.

Pardieu! c'est Lamachus qui nous gêne. Le traître

Est venu devant nous tranquillement se mettre!

A Lamachus.

— Nous n'avons pas besoin de toi, l'ami. Va-t'en,
Et remporte avec toi ta Gorgone en partant.

MERCURE.

Les Argiens non plus, je crois, ne tirent guères.
Je les reconnais là, les habiles compères.
Rire des malheureux qu'ils voient dans le bourbier,
Et par les deux partis se faire soudoyer :
Voilà mes gens!

TRYGÉE.

Oh! oh! Je vois trouble, je pense :
Sparte a l'air de tirer en toute conscience.

LE CHŒUR.

Oui, tu verras tirer charrons et boisseliers;
Mais ils n'ont pas pour eux messieurs les armuriers.

MERCURE.

Et les Mégariens, comme ils font peu d'ouvrage!
Cependant on ne peut grimacer davantage.
On dirait des roquets acharnés sur un os.
Vrais meurt-de-faim, ils n'ont que la peau sur le dos.

TRYGÉE.

— Amis, nous n'allons pas. Entendons-nous. Qu'on prenne
Chacun sa corde, et tire à l'unisson la sienne.

MERCURE, tirant toujours.

Aïe!

TRYGÉE.

Encore.

MERCURE.

Aïe!

TRYGÉE.

Allons, ferme.

MERCURE.

Ça ne va pas.

TRYGÉE.

Aussi, c'est trop stupide. On tire en haut, en bas;
Les uns vont dans un sens, les autres dans un autre!
— Si vous n'y mettez pas enfin un peu du vôtre,
Argiens, gare à vous!

MERCURE, tirant.

Aïe!

TRYGÉE.

Aïe! aïe!

LE CHŒUR.

Ah! tenez,
Trop de gens sont ici malintentionnés.

TRYGÉE, s'adressant à quelques peuples.

Vous tous à qui la Paix sourit et fait envie,
Tirez seuls; déployez toute votre énergie.

LE CHŒUR.

Mais on nous en empêche.

MERCURE.

Et qui? — Mégariens,
Allez vous faire pendre! — Et vous, Athéniens,
Déplacez-vous. Prenez des allures nouvelles.
Vous usez tout le temps en procès, en querelles.
Si vous voulez enfin voir arriver la Paix,
Tournez-vous vers la mer, et n'en sortez jamais! [1]

1. Voir les notes à la fin du volume.

LE CHŒUR.

Laboureurs, c'est nous seuls que l'affaire regarde.
A l'œuvre, mes amis. Y sommes-nous? — En garde!

Ils tirent.

MERCURE.

A la bonne heure au moins, cela marche avec vous.

LE CHŒUR.

Il dit que cela marche. Allons, appliquons-nous.

TRYGÉE.

Vivent les laboureurs! Quels bras! quelle vaillance!
Ah! ce n'est qu'avec eux que la besogne avance!

LE CHŒUR, redoublant d'efforts.

Tirons, tirons toujours, amis. Nous approchons.
C'est à recommencer encor si nous lâchons.
—Cela vient... Redoublons... Courage encor!... Courage!
N'allons pas échouer en touchant au rivage.

Tous avec rage.

Hem! hem! aïe! aïe! ah!.. ah!..—Bien, amis, c'est cela!
Très-bien! tirons encor... toujours...

La pierre cède. La Paix apparaît.

Ah! la voilà!

17.

III

SALUT A LA PAIX

— IDYLLE —

SUJET DE LA SCÈNE :

La Paix délivrée, comme on l'a vu dans la scène précédente, les vignerons, Trygée à leur tête, ivres de joie, la saluent et l'accueillent avec transport.

PERSONNAGES :

TRYGÉE.
LE CHŒUR DES VIGNERONS.
MERCURE.

TRYGÉE.

Déesse des raisins, par quels chants d'allégresse
Saluer ton retour, vénérable déesse !
Où trouver aujourd'hui, je n'en ai plus céans,
Seul tribut fait pour toi, mille amphores de chants. [1]
Salut, Automne ! — et toi, divine Théorie,
Que ton visage est beau, ton haleine fleurie !
Oui, de ton sein s'exhale une suave odeur
De trêve et de congé, de myrrhe et de bonheur.

1. Voir les notes à la fin du volume.

MERCURE.

L'odeur du havre-sac est donc moins agréable?

LE CHŒUR.

Détestable ennemi; ton sac plus détestable,
Je l'exècre... A plein nez, il empeste l'oignon.
Mais la Paix, mon ami, comme la Paix sent bon!
Abondance, festins, flûtes et comédie,
Chants et jeux de Bacchus, sublime tragédie,
Grives et vers coquets d'Euripide...

MERCURE, l'interrompant.

Niais,
Tu veux la célébrer, et tu noircis la Paix.
La Paix ne peut souffrir ce raisonneur superbe.

LE CHŒUR, continuant.

Lierre, chaussé à filtrer, brebis bêlant dans l'herbe,
Filles allant au pré, pieds nus, sein découvert,
Servante en pleine ivresse, amphores, vins qu'on perd,
Et cent autres trésors, cent choses succulentes,
O Paix! quels dons tombés de tes mains bienfaisantes!

MERCURE.

Oui, regarde à présent, comme de tous côtés
On voit jaser ensemble et rire les cités.
Tous les peuples d'accord s'en donnent à cœur joie.
Mais à quelles douleurs ils sont encore en proie!
Les malheureux se sont si joliment cognés,
Qu'ils restent tout pochés et contusionnés.

TRYGÉE.

Et les spectateurs donc! Regarde à chaque place,
Tu sauras leur métier en voyant leur grimace.

MERCURE.

Infortuné, c'est vrai! Vois ce passementier

S'arracher les cheveux... Et là, ce boisselier,
Qui lance à l'armurier ces belles pétarades.[1]

TRYGÉE.

Et cet autre joyeux qui fait tant de gambades!
C'est le marchand de faux qui rit du forgeron.

MERCURE.

Mais renvoie à ses plants le brave vigneron.

TRYGÉE.

Peuples, écoutez-nous. Habitants des campagnes,
Regagnez vos travaux, vos vallons, vos montagnes.
Reprenez vos outils, vos pelles et vos faux.
Plus de lance ou d'épée, à bas les javelots!
La Paix, la sainte Paix revient dans ce parage.
Qu'on chante le Péan, et qu'on aille à l'ouvrage.

LE CHŒUR.

Jour cher au laboureur, cher au bon citoyen,
De te voir arriver cela m'a fait du bien!
— Allons dire bonjour à ma vigne à cette heure.
Vite... Et mes chers figuiers, qu'auprès de ma demeure,
Enfant, j'avais plantés, courons les embrasser...
Trop longtemps de leur vue il fallut me passer.

TRYGÉE.

Avant tout, mes amis, adorons la déesse,
Qui de ses Lamachus débarrasse la Grèce,
Puis retournons chez nous; portons à la maison,
C'est si bon dans les champs, un peu de salaison.

Ils se mettent en route.

MERCURE, *à leur vue.*

Dieux! le bel escadron! plus dru qu'une galette,
Plus brillant, plus joyeux qu'un grand repas de fête.

1. Voir les notes à la fin du volume.

TRYGÉE.

Par Jupin ! mes amis, le superbe instrument
Qu'une bêche adaptée au manche fortement,
Qu'un hoyau dont la dent au soleil étincelle !
Et comme ça vous fait la ligne longue et belle !
Aussi, je n'y tiens plus, j'en fus trop séparé ;
Je cours vite bêcher mon pauvre petit pré !
  Amis, souvenez-vous de la douce existence [1]
Que nous faisait la Paix avant sa longue absence.
Ce n'étaient que paniers de figues et de fruits,
Que myrtes et vins doux ! La violette aux puits
Abondait, et l'olive, à notre amour si chère,
L'olive étincelait à la branche légère.
— Amis, pour tous les biens qu'elle rend en ce jour,
De la Paix tous en chœur célébrons le retour.

LE CHŒUR.

Salut, trois fois salut, déesse bien-aimée !
De ton heureux retour Athènes est charmée.
Domptés par les regrets, nous nourrîmes longtemps
Un désir forcené de regagner nos champs.
Toi seule es notre bien, notre joie, ô déesse !
A l'ouvrier des champs tu donnes l'allégresse ;
Grâce à toi, nous goûtons, sans périls et sans frais,
Les plaisirs les plus purs, les plus rares bienfaits.
Froment du laboureur, seul soutien de sa vie,
Vois comme tout ici t'attend et te convie ;
Vois nos prés, vois la figue et la vigne en sa fleur,
Te sourire, et déjà tressaillir de bonheur !... [2]

1-2. Voir les notes à la fin du volume.

IV

VIVE LA PAIX

— IDYLLE —

SUJET DE LA SCÈNE :

Plaisirs et propos d'un temps de paix.

PERSONNAGES :

LE CHŒUR DES VIGNERONS.

LE CHŒUR.

Vivat ! vivat ! adieu, casques, oignons, fromage,
Moi je ne suis pas fou de guerre et de carnage.
J'aime mieux boire en paix avec de vieux amis.
— Le feu brille : dans l'âtre à pleins bras on a mis
Un bois sec, abattu pendant la canicule ;
On fait griller des pois sur le charbon qui brûle.
On fait rôtir des glands ; et, friponne, la main
Va caresser Thratta, quand l'épouse est au bain.
— Est-il plaisir plus doux, au moment des couvrailles,

Lorsqu'un ciel bienfaisant arrose les semailles,
Que d'aller deviser chez le premier voisin :
« — Comarchide, dis-moi, que faire ce matin?
« Si nous buvions un coup, pendant que sur nos terres
« Cet excellent Jupin fait si bien nos affaires?
« — Allons, ma mie, allons, des fèves! Fais griller
« Trois chénices au moins; il faudrait y mêler
« Un peu de pur froment. Sors quelque bonne figue.
« — Et ce pauvre Manès, aux champs qui se fatigue!
« Syra, va l'appeler. Il ne peut, dis-le-lui,
« Ébourgeonner la vigne ou biner aujourd'hui.
« La terre est trop trempée. — Apporte-moi la grive.
« — Mon couple de pinsons, qu'avec elle il arrive.
« — Il reste du caillé; je crois qu'il reste aussi
« Quatre morceaux de lièvre, apporte-les ici,
« A moins que notre chat par là n'ait fait ravage;
« Car, chez nous, l'autre soir il fit un fier tapage.
« Apporte-nous-en trois, esclave, et, le dernier,
« Je veux que pour mon père on le fasse griller.
« — Ah! prends du myrte en fleur chez le cher Eschinade,
« Et puis, c'est ton chemin, va dire à Charinade
« Que je l'attends ici pour boire à l'unisson,
« Pendant qu'un dieu clément féconde la moisson! »

Aussitôt que la cigale
A commencé son doux chant,
De la maison je détale,
Je cours à mon jeune plant.

C'est le Lemnos qui commence,
Qui donne le premier fruit;
Voyons si la grappe avance,
Voyons si le grain mûrit.

Amis, quel plaisir encore
De voir la figue s'enfler,
Et quand son duvet se dore,
Quel plaisir de l'avaler!

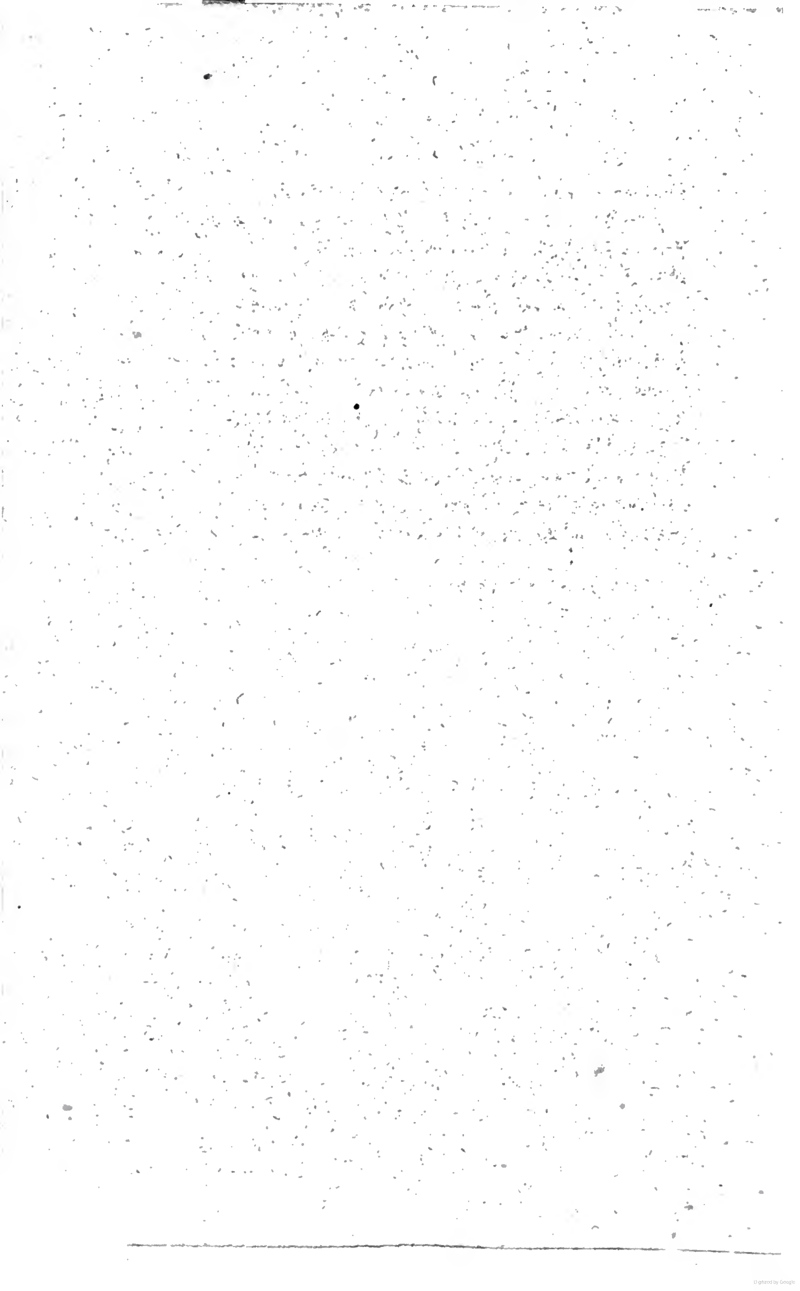
Temps de paix! jours de liesse!
Je bois mon thym apprêté;[1]
C'est la saison où j'engraisse,
La belle saison d'été![2]

Mais ne me parlez pas du maudit capitaine
Avec sa triple aigrette et sa pourpre hautaine;
Belle pourpre de Sarde, à l'entendre!... Et pourtant,
Il revient du combat teint en jaune éclatant.[3]
On le voit s'esquiver sans clairon, ni trompette,
Coq-cheval safrané, tremblant sous son aigrette.[4]
Tandis que moi, soldat qui garde le filet,
L'arme au poing, je suis là, planté comme un piquet.
C'est à la ville encor qu'ils vous en font de belles!
L'un est couché tout net sur leurs listes cruelles,
Quand du même registre, exprès bouleversé,

1-2-3-4. Voir les notes à la fin du volume.

L'autre est deux et trois fois bel et bien effacé.
— Demain, jour de départ! — Bon! On est sans pitance!
On sort sans nul avis, partant sans méfiance,
Et voilà qu'en passant auprès de Pandion,[1]
Sur l'affiche on découvre, on lit son pauvre nom!
On court, on se désole, on pleure, on perd la tête!
Malheureux villageois, voilà comme on nous traite!
Le citadin, — fléaux des hommes et des dieux,
Jeteurs de boucliers, — vous le ménagez mieux!
Patience! Un beau jour, s'il plaît au ciel, mes drôles,
Nous compterons ensemble et changerons les rôles.
Car vous m'en avez fait du mal, lâches vantards,
Lions à la maison, mais au combat : renards!...

1. Voir les notes à la fin du volume.



NOTES

NOTES

TITRES DES SCÈNES

Des écrivains distingués, des critiques délicats, en tête desquels je dois placer M. Saint-René Taillandier et M. Léon de Wailly, dans les articles qu'ils ont bien voulu m'accorder, ont blâmé ces titres comme factices et trop modernes. — Mais, à côté du reproche, M. Taillandier a eu la bonté de mettre l'excuse; il a ajouté qu'un « autre eût mis en dissertation ce qui se disait là en un mot, « que c'était une manière plus vive d'expliquer d'avance toute une « scène, et que par là même ces titres avaient peut-être encore « quelque chose d'attique... »

Je me rends sincèrement à la critique, et j'accepte avec non moins de joie une si aimable atténuation de mes torts. Je demande donc la permission de maintenir ces titres. Puissent en effet les lecteurs y trouver un attrait, une lumière de plus dans l'interprétation d'un auteur si loin de nous, et dont le genre admet moins qu'un autre l'obscurité ou la lenteur; puissent-ils du moins me savoir gré de ne m'être engagé à propos de chaque pièce dans aucune étude, dissertation ou thèse en règle, enfin d'avoir toujours tenu à donner fort peu de moi, et beaucoup d'Aristophane.

LES ACHARNIENS

426 AV. J. C.

I

Page 20. Lorsque je vis cracher
A Cléon, les talents qu'il venait d'empocher.

Cléon, voir *les Chevaliers*. Aristophane ne commencera à lui faire un peu grâce qu'à partir de 422, — après sa mort.

Ibid. J'espérais qu'on allait déclamer de l'Eschyle.

Aristophane est pour les vieux auteurs, pour les vieilles maximes, et Eschyle est son poëte. Voyez *les Nuées*, voyez surtout *les Grenouilles*.

Page 21. Un air béotien, plein de calme et de paix...
Vint sonner les combats sur le mode orthien...

Ici, comme çà et là, la traduction développe le texte pour le rendre intelligible. Car que signifient pour nous ces noms de *Béotien* ou d'*Orthien*, comme notes musicales?

Ibid. Au rouge accusateur... etc.

Quand les citoyens tardaient trop à se rendre à l'Assemblée, les magistrats faisaient tendre autour de l'Agora une corde teinte en rouge pour envelopper les traînards et les ramener de force au Pnyx. La corde déteignait sur le dos des gens, qui étaient ainsi reconnus et désignés à l'amende.

Ibid. Et ne fais que... bâiller.

Πέρδομαι, dit notre auteur.

Page 22. ... Cet exécrable « Achète »
Me « hache... »

Le jeu de mots est dans le grec, avec cette différence que le mot qui signifie *acheter* signifie également *scier*.

Page 23. ... « Triptolème engendre Amphithéus... » etc.

Ce vers et les suivants sont une parodie d'Euripide, qui donnait toujours la généalogie de ses personnages. Voyez *les Grenouilles*.

Page 24. Je vous aime à peu près comme j'aime nos paons.

Les paons étaient alors fort rares. On en exposait, à chaque nouvelle lune, à la curiosité des badauds athéniens, qui ne laissèrent pas que de s'en lasser, comme le prouve Dicéopolis.

Page 25. Nos hôtes en tous lieux...
De coupes et de brocs nous remplissaient les mains,
Et remplissaient ces brocs des plus excellents vins.

Qui ne croirait entendre le ton pleurard que prend Scapin pour mystifier Géronte : « Un jeune Turc de bonne mine nous a invi- « tés... Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où « nous avons mangé des fruits les plus excellents qui se puis- « sent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du « monde!... »

Ibid. Suivi de cent mille hommes,
Pressé par un besoin...

Et ce que je passe. — O Rabelais! voilà de tes idées et de tes bouffonneries!

Page 26. Faux-Artabas.

Pseudartabas, dit le grec. Si tous les noms propres pouvaient se traduire aussi aisément que la première syllabe de ce mot comique, je n'aurais pas hésité, sur l'exemple qu'en ont donné des écrivains sérieux, et notamment M. Pierron dans son excellente

Histoire de la Littérature grecque, à donner l'équivalent de chacun d'eux. Mais, appliqué rigoureusement, ce système n'eût eu d'autre effet que de dépayser le lecteur et de bouleverser ses idées. En effet, qui eût reconnu *Démosthène*, *Nicias*, *Philippe*, etc., dans les mots : *force du peuple*, *vainqueur*, *ami des chevaux*, etc.? Et qui ne regretterait jusqu'à ces formes grecques, *Dicéopolis*, *Philocléon*, *Praxagora*, où l'on trouve, même en français, je ne sais quel charme qui sent encore son terroir, et qui dédommage de n'en pas avoir la traduction plus ou moins étrange.

Page 27. Iartaman, exarx... etc.

Voyez dans Molière, le Turc du *Bourgeois gentilhomme :* « Acciam croc, Soler onc, Marababa, Sahem Cacaracamouchen, » etc., etc. Voyez dans Rabelais, *le bon lanternoys* de Pantagruel et de Panurge : « Brisz marg dalgotbric nubstzne zos. — Isquebsz prusq albork crinqs zachac, » etc., etc.

— A peine avons-nous traduit cent vers d'Aristophane, que nous nous retrouvons déjà en plein Rabelais, en plein Molière, et, si l'on veut apprécier justement ce feu roulant de sarcasmes lancés à tout instant par Dicéopolis, en plein Beaumarchais !

Page 29. Voilà huit drachmes.

7 francs 44 cent. — Voilà une paix qui ne lui coûtera pas cher, et dont il aurait eu bien tort de se priver à ce prix.

Page 30. Écrire sur les murs : « Athéniens charmants! »

C'est l'usage grec : l'amant écrit partout le nom de l'objet aimé. Aristophane fera encore une allusion plus fine à cet usage dans *les Guêpes*.

Ibid. Son fils voulait venir à nos Apaturies.

C'est à dessein qu'Aristophane choisit ce mot, dont le radical signifie tromper. J'avais bonne envie de traduire *Apa...roueries*.

Page 31. Ils sont, je crois...

Le grec dit le verbe, je le passe; mais la suite le fait entendre de reste.

Page 31. Ils m'ont volé mon ail.

L'ail que le bonhomme avait apporté pour manger pendant la séance, si elle se prolongeait : comme on peut voir dans *les Guêpes*, un Juge flanqué de son fourneau et de ses lentilles, faisant sa cuisine en pleine audience; comme aujourd'hui encore, dans les petits théâtres, le bas peuple se bourre sur place de toutes sortes d'ingrédients; et, dans les administrations, plus d'un employé est réduit à grignoter son maigre déjeuner emmy les paperasses et la poussière des cartons!

Ibid. Tu sais que l'ail qu'il prend excite un adversaire.

On distribuait de l'ail aux soldats avant la bataille; aujourd'hui on leur verse l'eau-de-vie.

Page 32. Espèce dure à cuire.

C'est la traduction littérale du mot grec qui reviendra dans *les Guêpes*. — Que de mots populaires, que d'expressions familières ou comiques en français semblent exactement traduites du grec : *Roué, bonne pièce*, — *mettre au clou*, — *mener par le nez*, — *que me chantes-tu là?* — *se manger l'âme*, — *dur à cuire*, — *dormir un brin*, — *griller de faire une chose*, — *virer de bord*, etc., etc., etc., tous mots qui reviennent à chaque instant dans notre auteur, et que je m'applique à conserver.

Il y a là un charmant petit livre à faire. Henri Estienne l'a commencé, il faudrait le compléter à présent que Montaigne, Régnier, les auteurs de *la Ménippée*, Racine, Molière, la Fontaine, Regnard, Béranger, etc., etc., sont venus grossir ou plutôt raviver le vocabulaire de notre vieille et bonne langue.

Ibid. Pour tout dire en un mot terrible : Acharniens!

Acharnes, bourg d'Athènes. Les Acharniens, robuste population de charbonniers, sont pour la guerre à outrance. De là le nom donné à cette pièce, qui n'est qu'une longue satire contre la guerre et ses partisans.

II

Page 36. « Il est, et n'est pas là. »

Et la suite.

Première parodie d'Euripide. L'esclave se fait aussi subtil que son maître. « Tel maître, tel valet, » dit le proverbe.

Ibid. C'est un pauvre habitant de la tribu Chollide.

Chollide, en grec : « des *boiteux*, des *mendiants*. » Beaucoup de mots, de calembours grecs fort plaisants sont forcément perdus pour nous dans les traductions françaises. Mais le grand et vrai comique surnage et domine. Qu'il nous suffise de rappeler de temps à autre nos lecteurs éclairés à l'étymologie des noms.

Page 37. Fais-toi rouler ici.

Il faut supposer qu'Euripide était juché sur une espèce de soupente ou échelle mobile. On devait déjà rire rien qu'en le voyant se pencher de là-haut pour donner la réplique.

Pages 37 et 38. Œnéus, Phœnix, Philoctète, Bellérophon, Télèphe, Thyeste, Ino, etc., etc.

Personnages, héros des tragédies d'Euripide, tous y passent. La revue est complète.

Page 39. « Être et ne pas paraître ici ce que l'on est. »

Vers parodié du susdit *Télèphe*. Je mets entre guillemets tous ceux de ce genre.

Page 40. Puisses-tu de ta mère avoir un jour le sort !

Ici et partout, Aristophane reproche amèrement à Euripide d'être le fils d'une fruitière. Je donne cette attaque pour ce qu'elle vaut.

Page 41.

... Garnis-moi mon panier d'herbes et de verdure.
Donne-moi le cerfeuil que ta défunte mère...

Voir la note ci-dessus.

Ibid. « Et des rois, malgré moi, j'excitais la colère. »

Vers parodié d'Euripide.

III

Page 42.

Les poëtes comiques et satiriques ont toujours besoin de se défendre contre les perfides insinuations de gens qui se sentent blessés, mais qui affectent de prendre fait et cause pour des personnages ou des partis puissants dont ils éveillent ainsi les susceptibilités, et sur lesquels, en réalité, ils veulent faire tomber

« Quelques traits partagés
De ce blâme public dont ils sont trop chargés. »

Molière aussi, dans son *Impromptu de Versailles*, dut mettre dans la bouche de Brécourt, et présenter lui-même son apologie, et par la franchise de ses aveux, et la noblesse de ses théories, terrasser une première fois ses rivaux haineux et rampants (*Impromptu*, scène III ; et plus d'une fois, dans la suite, il eut à se défendre encore et à recommencer aussi son espèce de *Parabase*.

Page 45.

Comme je l'ai dit, les Acharniens étaient les charbonniers de l'Attique. De là toutes ces métaphores de feu, de flamme, de bois, d'incendie, etc., etc., étranges pour nous, mais pleines d'originalité et de poésie en grec.

Page 46. Et le juge étourdi nous condamne d'office !...

...Suivent quelques allusions longues et obscures, où je déclare

ne voir pas plus clair que les traducteurs mes prédécesseurs, qui ne s'en vantent pas.

Page 46. Et par le vieillard seul le vieillard condamné.

« L'esprit et la verve d'Aristophane ne servent qu'une morale « ignoble. . » dit à propos de cette pièce un excellent historien, dans sa belle *Histoire grecque* (tome II, p. 23).

Le mot est dur; malheureusement il n'est que juste. Il y a des paix honteuses; il y a des guerres qu'il faut poursuivre à tout prix, et la guerre du Péloponèse était de ce nombre; elle devait se prolonger pour l'honneur d'Athènes. Aristophane s'est trompé avec tout son parti, et son esprit et sa verve sont déplacés, je l'accorde, et il le faut bien, puisqu'il se fait ainsi tancer par l'histoire. Mais, sans vouloir faire d'Aristophane un saint, ce qui ne serait pas facile, ne peut-on dire qu'on voit clairement dès cette première pièce que, si sa muse satirique s'égare, c'est par horreur des turpitudes et des vénalités dont elle est témoin, c'est au souffle d'un patriotisme ardent, c'est au souvenir enthousiaste de trop lointaines journées de Salamine et de Marathon, et que cette muse du moins ne se trompe pas quand elle exalte la probité, le courage civil, le respect dû à la vieillesse, tous les mérites, toutes les vertus du citoyen et de l'homme !

IV

Page 48. Lamachus.

C'est le fameux général qui ira avec Alcibiade et Nicias se jeter dans cette malheureuse expédition de Sicile, et qui périra en 414, sous les murs mêmes de Syracuse, après des prodiges de valeur. Si Aristophane, partisan de la paix, le raille en 426 comme partisan forcé de la guerre, il en fera un héros dès 412 dans *les Fêtes de Cérès*, et en 406 dans *les Grenouilles*.

Ibid. Forcé de dételer au moment du gala !...

Suivent des points. Je dois le dire en commençant, les points rem-

placent des passages obscènes ou obscurs et inintelligibles pour nous. Ici, comme en maint autre endroit, une trop fidèle traduction des plaisanteries deviendrait insipide, ce qui serait le plus absurde des contre-sens, lorsqu'il s'agit d'interpréter la gaieté, la raillerie, la verve, le comique même.

Page 54. O Péan !...

Apollon ou Péan, dieu de la médecine. Dicéopolis, qui est fort bien portant, comme on voit, dit à Lamachus estropié de garder cette invocation pour un autre tantôt.

Pages 49-54.

Rabelais n'a pas manqué de nous donner le pendant de cette scène burlesque, dans ce style dont la vieille verdeur est un assaisonnement de plus, et avec des enjolivements qu'Aristophane même eût pu lui envier. C'est Pantagruel qui sera Lamachus, et Panurge qui sera Dicéopolis.

Je ne puis résister à l'envie de transcrire un peu de cette scène en partie double avec ses espèces de strophes et d'antistrophes. Elle est intitulée : « *Comment Pantagruel dressa ung trophee en « memoyre de leur proesse et Panurge ung aultre en memoyre « des leuraulx*.

« — A doncques ung chascun dentre eulx, en grande lyesse, dres- « sarent ung grand boys, onquel y pendirent une selle darmes, « ung chanfrain de cheual, des pompes, des estriuieres, des espe- « rons... et ainsi de tout appareil requiz a ung arc triumphal ou « trophee. Puys, en memoyre eternelle, escripuit Pantagruel le « dicton victorial comme sensuyt :

« Ce feut icy quapparent la vertus
« De quatre preux et vaillans champions...

. . . .

« Car la victoire,
« Comme est notoire,
« Ne gist quen heur
« Du consistoire
« Ou regne en gloire
« Le hault seigneur...

« — Ce pendent que Pantagruel escripuoyt les carmes susdictz,

« Panurge emmancha en ung grand pal les cornes du cheureul; « puys les aureilles des troys leuraulx, le rable dung lapin, les « mandibules dung lieure, les piedz de quatre ramiers... et, en « imitation des vers et trophee de Pantagruel, escripuit ce que « sensuyct...

« Ce feut icy. . . . .
. . . .
. . . .
« Car linventoire
« Dung defensoire
« En la chaleur,
« Ce nest qua boyre
« Droict et nect, voyre
« Et du meilleur!...

« — Lors dist Pantagruel : « Allons, enfans, cest trop musé icy « a la uiande... Il nest umbre que destendartz, il nest fumee que « de cheuaulx, et clicquetys que de harnoys... »

« — A ce commencea Epistemon soubrire et dist : « Il nest « umbre que de cuisine, fumee que de pastez, et clicquetys que de « tasses, » etc., etc.

Et Panurge d'ajouter son mot. Je m'arrête, comme je le fais devant le grec en pareil cas.

LES CHEVALIERS

426 AV. J. C.

Page 60. Paphlagonien

Cléon n'était pas plus né en Paphlagonie qu'Aristophane. Le poëte comique lui assigne comme lieu de naissance un pays dont

le radical grec signifie : « crier, brailler. » — Cléon, comme l'indiquent toutes les plaisanteries ou invectives dont il est l'objet, est cet homme sorti de la lie du peuple, ce corroyeur qui devint orateur, homme d'État, général. Sa mort glorieuse sous les murs d'Amphipolis vengera sa mémoire, et Thucydide, l'historien impartial et sévère, prendra sa défense devant la postérité.

Ibid. My, my, my, my etc., etc.

Notre vieille langue est riche en onomatopées de ce genre... « Hin, hin, hin, hin... bou, bou, bou, bou, bou, bou... brededdidi... frfrfrfr... on, on, on, on... » se trouvent à tout instant ; et qui ne connaît le « be be be bous, bous, bous, bous, be be, bous, bous, je nayé... » de Panurge on fort de la tempeste?...

Page 61. « Ah ! que ne me dis-tu ce qu'il me faut te dire ? »

Vers parodié d'Euripide ; d'où la réponse de Nicias : « Pas d'un pareil légume... »

Ibid. Pas d'un pareil légume...

Rappelons-nous qu'Euripide était fils d'une fruitière. Aristophane ne manque pas une occasion de plaisanter à ce sujet.

Ibid. Eh bien, dis : « Sauvons-nous. »

N'oublions pas que nos deux marmitons sont des généraux, et nous comprendrons la cruauté du mot qui leur est attribué.

Page 62. De fèves affamé, le Peuple pnycien.

On votait avec des fèves.

Habitué du Pnyx; lieu où se vident les procès, c'est-à-dire peuple de plaideurs et de chicaneurs. Voir plus haut, voir *les Guêpes*.

Page 63. ..... Ton triobole est prêt.

Le triobole (45 centimes), que recevait tout citoyen présent à l'Assemblée.

Ibid. Tenez, les jours passés, à Pylos... etc.

Le fait est historique. Pylos, longtemps assiégée par les Spartiates

en dépit de l'héroïque défense de Démosthène, fut délivrée juste à point à l'arrivée de Cléon, que ses forfanteries avaient fait prendre au mot pour mener à fin l'expédition, et qui fut le premier étonné de son succès. C'est la vieille et éternelle histoire de Bertrand et Raton

Page 63. Le vieillard sibyllise.

Barbarisme qui est dans le grec.

Page 64. Chaonie, Étolie, Clépidie.

Tous noms choisis à dessein et dont les radicaux signifient *voler*, *mendier*, et pis; on devine le sens de *Chaonie*. Nos vaudevilles sont remplis de plaisanteries de ce genre, ils ne tarissent pas en railleries au sujet de la *plaine des Vertus*, de la *rue de l'Échaudé*, de la *barrière d'Enfer*, de la *rue de la Bourse*, etc., etc. Le calembourg est de tous les temps et de toutes les langues.

Ibid. Moi, je m'y connais peu.

En trépas héroïque. Vrai mot de marmiton, mais c'est dans la bouche d'un général qu'Aristophane a soin de le placer.

Page 65. Oui, je crois à l'ivresse, aux amphores vidées!...

Horace dira plus tard :

« Quid non ebrietas designat ?...
« Fœcundi calices quem non fecere disertum?
« Contracta quem non in paupertate solutum? » etc., etc.

Pages 60-65.

Quelle incroyable audace! quel début d'une pièce politique! Que de gens bafoués à la fois! Cléon, Nicias, Démosthène, Euripide, sans compter les dieux, dont le poëte trouve moyen de nier en passant l'existence, et par-dessus tout le peuple, qu'il raille et berne à la barbe du peuple même. Mais Aristophane a beau faire, si badaud, morose, quinteux, injuste qu'il le peigne, ce peuple a du bon, puisqu'il le tolère et l'applaudit, et pardonne tout à la Muse.

Rien de pareil à cette peinture, à cette satire du peuple, même dans nos *farces* du moyen âge, où certaines classes de la société

sont si cruellement fustigées et peintes. *Peuple* n'est et ne pouvait être représenté que comme un être malheureux, résigné, « pensif. » « — Pascience, » dit-il sans cesse, « bon temps viendra. » — Et il attend ; il attendra jusqu'en 1789.

Et toutefois rappelons-nous que la comédie politique eut jadis en France son beau temps. Par une de ces rencontres frappantes dont l'histoire offre plus d'un exemple, ce fut un despote, Louis XI, qui lui lâcha la bride, — sur ses ennemis, bien entendu ; ce fut Louis XII, un roi ami du rire malin, qui lui permit d'arriver à son plus haut degré de vogue et de gloire ; ce fut la monarchie qui, chez nous, rendit au théâtre une liberté que la démocratie athénienne avait supprimée.

Mais il faut lui rendre justice, elle ne la lui laissa pas longtemps elle-même. Une fois l'essai tenté, elle sera effrayée la première, et c'en sera fait pour toujours de la comédie aristophanesque en France.

Qu'on lise tout du long l'histoire des Clercs de la Basoche et de P. Gringore, dans l'histoire spirituelle et savante, rapide et nourrie qu'un jeune professeur de l'Université a donnée de la Satire en France au moyen âge.

On y verra, entre autres analyses piquantes, *Vieux-monde* personnifiant le siècle, comme *Peuple* personnifie Athènes dans Aristophane : ennuyé, décrépit, toussant, crachant, bâillant comme lui, et comme lui se laissant berner, bercer, endormir et gruger pendant son sommeil ; c'est le triomphe des Clercs de la Basoche. — On y verra la comédie politique se ralliant bientôt au roi, qu'elle attaquait au dedans, pour l'aller défendre en Italie. Son chef-d'œuvre, *le Prince des sots*, est représenté le mardi gras de l'an 1511, au milieu d'une affluence inouïe, avec un enthousiasme dont les annales du théâtre offrent peu d'exemples : c'est la raillerie, la verve, l'audace, la satire même, c'est Pierre Gringore ! — C'est Aristophane à Paris, comme le dit si justement M. Lenient. (*Histoire de la Satire en France*, chap. XXII, XXIII.)

II

Page 67. Moi, je vais surveiller le Paphlagonien.

L'ami Cléon. Voir la scène et les notes de la scène précédente.

Page. 67. Que viens-tu me chanter?...
Laisse-moi donc laver mes tripes...

Il faut rapprocher de cette scène le : « Que voulez-vous me dire? » « Pour qui me prenez-vous? » de Sganarelle, et son : « Médecin vous-même! » — Mais que la comédie française est plus gaie et de meilleur aloi que la grecque! Le charcutier d'Aristophane (sans parler du choix d'un si grossier personnage), ne se défend guère que pour amener les insolences, les calomnies, les invectives de Démosthène. Sganarelle, abasourdi, résiste naïvement avec toute la rondeur de son caractère et tout l'amour-propre de son métier; il ne prononce pas un mot qui blesse ou qui dépasse le rire. Cette supériorité morale de notre grand comique éclatera mieux encore dans *les Nuées*, et j'ai hâte d'y renvoyer le lecteur.

Page 68.

Regarder à la fois et Corinthe et Byzance!
C'est à devenir louche. Elle est bonne, ta chance!

Voilà corrigé le contre-sens qu'a eu la bonté de me signaler M. Pierron. En échange de ce service, qu'il me permette de lui rappeler que les vers qu'il indiquait comme devant me mettre sur la voie du sens, et dont il avait oublié l'auteur :

« Ses yeux bordés de rouge, esgarés, sembloient estre
« L'un à Montmartre, et l'autre au chasteau de Bicestre. »

sont de Régnier, de Mathurin Régnier (*Repas ridicule*).

Page 69.

Goujat! voilà ton titre. — Infamie, impudence,
Voilà plus qu'il n'en faut pour être une puissance...
Des ânes, des fripons, voilà ce qu'il nous faut...
Sot, ignare, impudent, voleur et renégat... etc.

Quelle incroyable liberté d'insulte contre un seul homme et contre les grands corps d'un État! C'est la comédie satirique dans toute sa licence :

« Nondum sublato jure nocendi. »

Les lois répressives viendront bientôt, et l'art y gagnera. Aristo-

phane donnera un second *Plutus*, et la Grèce enfantera Ménandre. Mais les lois qui répriment les écrits corrigent-elles le caractère d'une nation, et la Grèce en périra-t-elle moins par la langue de ses rhéteurs et par l'insolence de ses peuples?

Page 70. Et va, sans sourciller,
A l'Imbécillité, mon cher, sacrifier!

On disait sacrifier *aux Grâces, aux Muses*; Aristophane retourne l'expression, et veut que son homme d'État sacrifie *à l'Imbécillité*, — la déesse des gouvernants et des gouvernés apparemment.

Je veux remercier un aimable et savant collègue, M. Talbot, pour la correction qu'il m'a indiquée ici, comme en maint endroit des *Acharniens* et des *Nuées* : et je le remercierais plus encore s'il avait plus multiplié ces judicieuses critiques, dont tout le monde profite, à commencer par le traducteur.

Page 71. Oui; mais nos chevaliers...

Défenseurs de l'aristocratie, ennemis jurés de Cléon; de là le nom donné à cette pièce, toute contre la démocratie.

Ibid. ... Nos artisans peureux
Ont craint de fabriquer ce masque dangereux.

L'anecdote est connue : ce fut Aristophane lui-même qui joua le rôle de Cléon, marque de courage qui l'honore. Jouer le rôle après avoir osé l'écrire, le jouer au milieu de la terreur générale, le jouer à la barbe de Cléon, assurément cette hardiesse de caractère relève ou tout au moins excuse cette hardiesse de génie.

III

Page 73. Je dis, quand tout à coup résonne certain bruit...
Tremblant, je m'inclinai...

« Il y eut aussi un peu de garbouil entre mesdames de Belin et « de Bussy, à l'occasion que l'une ayant lasché... madame de Belin

« dit tout haut à la Bussy : « Allons, procureuse... vous venez icy « parfumer les croix de Lorraine!... » Et la suite (*Satire Ménippée*, édit. Labitte, page 39), c'est de l'Aristophane pur.

Pages 72-75.

Quel récit! quelle amusante parodie pour les Athéniens! Si tant de détails ironiques, tant d'allusions railleuses sont perdues pour nous, considérons cette scène comme une allégorie perpétuelle, et convenons qu'elle a bien toujours sa portée.

IV

Page 77.

CLÉON.

Que ma peau tenaillée
Comme celle d'un veau...

AGORACRITE.

Comme chair à pâté je veux être haché...

Métaphores de rigueur dans la bouche d'un ancien corroyeur et d'un ancien charcutier.

Page 78.

C'est dans son intérêt? Dis que c'est dans le tien, etc., etc.

« Avez-vous donc tant en horreur le nom de paix que n'y vueil-« lez point du tout entendre?... Vous estes un pipeur et abuseur, qui « trompez vos amis et vos ennemis; vous n'usez plus que d'artifice et « de ruses pour nous tenir tousjours soubs vos pattes à vostre mercy .. « Vous n'avez jamais voulu traicter des affaires publiques par per-« sonnes publiques, mais à catimini... » etc., etc. *Satire Ménippée*, harangue de M. d'Aubray. (Édit. Labitte, p. 200.) Qui lit cet admirable monument de la satire politique en France, croit entendre l'écho des *Acharniens* et des *Chevaliers*. C'est l'indignation, la colère, l'esprit, qui écrasent sous le poids de la bouffonnerie tour à tour et de l'éloquence la plus simple, les tristes politiques ou vainqueurs du temps.

Cléon, c'est « le Triacleur, ce charlatan espagnol jouant des ré-« gales et tenant banque... »

Agoracrite, ce charcutier qui a les préférences de Démosthène et de Nicias, c'est « Guillot Fagotin. » Voyez plutôt : « Vous estes quatre « ou cinq brigands au royaume, tous grands princes, et qui n'avez « pas faute d'appetit. Je suis d'advis que pas un de vous ne soit roy; « je donne ma voix à Guillot Fagotin, marguillier de Gentilly, bon « vigneron... qui chante bien au leterin..., » etc.

Ces tirades d'Aristophane contre les gens qui entretiennent la guerre, c'est tout le discours de M. d'Aubray que je viens de citer. Voyez plutôt encore :

« Ne vous laissez plus enchevestrer par les charmes et enchante-« ments des prescheurs... Ce qu'ils vous font entendre n'est qu'un « masque dont ils amusent les simples, comme les renards amusent « les pies de leurs longues queues pour les attraper et manger à « leur ayse... Et m'esbahy, puisque toutes les histoires tant ancien-« nes que modernes sont pleines de tels exemples, comment se trou-« vent encore des hommes si pauvres d'entendement de s'embattre « et s'envoler à ce faux leurre, » etc. (Page 192.)

Est-ce Pithou qui parle aux Français du seizième siècle, ou Aristophane aux Athéniens de 426 av. J. C.?

Et le début, l'installation, la présentation des personnages par le héraut d'armes Courtejoye Sainct-Denys, ne rappelle-t-elle pas la grande séance comique des *Acharniens?* Car là aussi il y a un prytane, un sieur de Rieux qui crie à qui veut l'entendre : « Si aucun « s'ingere à parler de paix, je le courray comme un loup gris : vive la « guerre! » (page 115). Exactement comme on pourchasse le pauvre Dicéopolis. Là aussi il y a des personnages bouffons, déhontés, couards, impudents, piètres et bavards.

C'est plaisir d'étudier de près Aristophane et de lui chercher des imitateurs; on se trouve tout de suite dans la noble et gaie compagnie de ces braves érudits du seizième siècle, chanoines par-ci, hommes de judicature par-là, légistes, professeurs au Collége de France, simples philologues, Leroy, Rapin, Pithou, Chrétien, Passerat, savants spirituels, honnêtes gens avant tout, et bons citoyens, qui nous lèguent en se jouant un chef-d'œuvre de satire, d'éloquence et d'esprit, c'est-à-dire de langue française.

Je voudrais aussi relever dans les *Mazarinades* plus d'un trait qui rappelle notre Aristophane; mais je m'aperçois que je fais des notes bien longues, et je m'arrête.

VI

Page 82. C'est la course aux bienfaits.

Métaphore un peu étrange pour nous, mais toute naturelle dans la patrie des jeux olympiques.

Page 83. Un gâteau souverain
Fait d'orge de Pylos.

Nouvelle allusion à la délivrance de Pylos. (Voir la note de la première scène des *Chevaliers*.)

Page 84. Petit père.

Παππίδιον, dit le grec.

Page 87. Il a pour ornement
Et l'antique cigale...

Espèce d'épingle avec laquelle les Athéniens retenaient leurs cheveux. Nos dames en ont de pareilles; ce sont tantôt des boules, des flèches, ou même des papillons en diamants, — sinon en stras.

Page 90. Des bains les plus infects il ne boira que l'eau, etc.

Belle conclusion et digne de l'exorde! — Le peu d'extraits que j'ai faits de cette pièce donne encore une assez forte idée des violences auxquelles se livrait la comédie politique. A voir de pareils excès, on ne peut qu'applaudir aux lois qui les répriment, aux mœurs qui ne veulent pas les tolérer.

LES NUÉES

424 AV. J. C.

I

Page 94. Maudite guerre, va.

C'est la guerre du Péloponèse. — Voir *les Acharniens, les Chevaliers, la Paix.*

Ibid. Et qu'on ne peut sans peur corriger un esclave.

L'ennemi est aux portes; les esclaves mécontents y passeraient bien vite avec armes et bagages, aussi le pauvre maître n'ose plus rien leur dire.

Ibid. Qui... bave et se dorlotte.

Lc grec dit πέρδεται, bien entendu.

Page. 95. Il est marqué d'un K...
Que ne lui « cassait »-on...

On marquait les chevaux avec des lettres : ici c'est un *k*, plus loin ce sera un *s*. Ne marque-t-on pas de même avec des chiffres les chevaux de nos régiments de cavalerie? — Quant au jeu de mots, il est dans le grec. On en trouvera souvent de pareils dans Aristophane. Le calembour même est renouvelé des Grecs.

Page 96. Un cheval ! Douze mines.
Un char ! Trois mines.

Soit 1,112 fr. 16 c. d'une part; 278 fr. 04 c. d'autre part, — pour la plus grande instruction des gentlemen-riders de nos jours.

Page 96. Qu'on le frotte et le roule.

On roulait les chevaux sur le sable, au lieu de les bouchonner, comme nous faisons.

Ibid.

Phidippide à demi-réveillé... et plus loin. La délicieuse scène! Quel chef-d'œuvre de naturel et de vérité! Dans un de ses charmants proverbes, A. de Musset débute de même, et rien n'est plus comique que le dialogue qui s'engage entre Maître André et la rusée Jacqueline, si ce n'est celui que Strepsiade entame de son lit avec Phidippide.

Ibid. Périsse cent fois le sot entremetteur.

Le grec dit « entremetteuse. » Dire que voilà déjà les agences de mariage!

Ibid. Qui me fit marier pour faire mon malheur!

Voir Ménandre, voir Térence.

« Et, ce que plus d'un homme, avec ou sans raison,
« Nomme le vrai bonheur, je suis resté garçon!

. . . .

« J'ai voulu prendre femme. Hélas! Quelle misère!... » etc.

(Térence, *les Adelphes.*)

Page 97. ... Me voyez-vous, moi, rustre,
Épouser à la ville, épouser fille illustre!...

Voilà Georges Dandin en germe, non moins que les Sottenville.

Ibid. ... Pour avoir mis, coquin,
Une mèche trop grosse à cette lampe...

Trait qui manque à l'Harpagon de Molière.

Pages 97-98.
Exige un nom en « Hipp. », autrement dit : « cheval. »

Et la suite : *Xanthippe, Callippide, Phidonide, Phidippide.* — J'ai

donné à mesure, et aussi clairement que possible, la traduction de ces noms grecs, indispensable dans ce passage.

Page 100. Des penseurs sans pareils habitent ce « pensoir. »

Le barbarisme est dans le grec, et il reviendra sans cesse. Le radical, qui signifie *pensée*, a été affublé par Aristophane de la terminaison qui s'applique à toute espèce d'instrument, de local ou d'officine, comme notre terminaison *oir* dans les mots *tiroir*, *promenoir*, *lavoir*, *perchoir*, etc., etc.

Ibid. Que le ciel est un four...

Voir *les Oiseaux*.

« Tu n'es pas sans savoir
« Que l'air qui nous entoure est un vaste étouffoir... »

C'est la critique des systèmes des physiciens du temps.

Page 101.
On les dit inventeurs de deux raisonnements.

Insultes, diffamations, calomnies, toute la pièce ne sera qu'un long tissu de plaisanteries semblables.

Ibid. Je me moque de toi.

« HARPAGON. — Je te renonce pour mon fils.
« CLÉANTE. — Soit!
« HARPAGON. — Je te déshérite.
« CLÉANTE. — Tout ce que vous voudrez!
« HARPAGON. — Je te donne ma malédiction.
« CLÉANTE. — Je n'ai que faire de vos dons! »

Si le vice odieux d'Harpagon lui attire ces ripostes, convenons que les basses insinuations de Strepsiade ne lui méritent guère plus de respect. Mais le châtiment de Strepsiade sera plus complet encore. Voyez plus bas, la scène finale des *Nuées*.

II

Page 103. Je serai du « pensoir ».

Je répète le mot, puisqu'Aristophane répète celui qu'il a forgé. Ici d'ailleurs ce mot devient plus comique que jamais. Comme les gens grossiers, Strepsiade, croyant dire une gracieuseté et faire l'homme entendu, fait sonner ce mot, qui n'est qu'une impertinence et qu'un barbarisme.

Page 104.

De ces questions saugrenues rapprochons celles contenues dans la « Chresme Philosophale, lesquelles devaient être discutées Sorboni-« colificabilitudinissement es escholes...

« 1° Utrum — une idee Platonicque voultigeant dextrement soubs « lorifice du chaos, pourroyt chasser les esquadrons des atomes De-« mocriticques. — 2° Utrum les ratepenades... etc... etc...»

Page 106.

Mais lui, de l'autre main, attrape à la sourdine...

Voilà Socrate converti en « filou. »

« Aux accents insolents d'une bouffonne joie
« La sagesse, l'honneur, l'esprit furent en proie.
« On vit par le public un poëte avoué
« S'enrichir aux dépens du mérite joué,
« Et Socrate par lui dans un chœur de nuées,
« D'un vil amas de peuple attirer les huées. »

Dit Boileau, dans des vers qui ne sont pas ses meilleurs, mais qui résument toute la pièce.

Pour moi, tout porté que je suis à rire avec mon auteur, j'avoue qu'après de telles plaisanteries, j'aime à rouvrir mon Platon, afin que le disciple venge le maître, et je n'hésite pas à dire à chacun : Reprenez bien vite *la Mort de Socrate*, par Lamartine, et reli-

sons ensemble ces beaux vers qu'il met dans la bouche du Philosophe :

« Oracles, taisez-vous ! Tombez, voix du Portique !
« Fuyez, vaines lueurs de la sagesse antique !
« Nuages colorés d'une fausse clarté,
« Évanouissez-vous devant la vérité !..
« Et vous, ombres de Dieu qui nous voilez sa face,
« Fantômes imposteurs qu'on adore à sa place !
« Dieux de chair et de sang ! dieux vivants ! dieux mortels !
« Vices déifiés sur d'immondes autels !..
« Encore un peu de temps, et votre auguste foule,
« Roulant avec l'erreur de l'Olympe qui croule,
« Fera place au Dieu saint, unique, universel,
« Le seul Dieu que j'adore... et qui n'a point d'autel !... »

III

Page 111. Grandes divinités de tous les fainéants,

Et plus bas : Astronomes, savants, auteurs dithyrambiques
Trouvent là leur pâture...

Le français dit *se perdre dans les nues ;* notre métaphore explique les épigrammes d'Aristophane, et le choix qu'il a fait des *Nuées* comme fond et titre d'une pièce où il raille impitoyablement tous ceux qui vivent d'abstractions.

Page 112. Ils se voient adjuger grives...

Au Prytanée, où ils ont leur place de droit.

Page 113. Des centaures, des loups, errer dans les nuages...

Et plus bas : La nuée aussitôt se change en loup cruel...
Hier, je les voyais en cerfs peureux et lestes...

Nos satiriques du seizième siècle ont l'air d'avoir saisi ce passage au vol :

« L'un cuidoit veoir un bouc, que l'autre voyoit la forme d'un « grave docteur... L'un, j'apperçoy un asne, et moy, disoit l'autre, un « personnage de longue robe... Voyez-vous une compagnie de gen-

« darmes avec l'écharpe noire?... Ce sont ligueurs, sur mon hon-« neur. — Nous regardions attentivement et ne les voyons point, « mais *une trainee de cerfs-fuyants, entremeslez de tigres, de* « *lions, de loups*... » (*Voyage dans la Lune*, — Supplément du Catholicon, chap. IV.)

Page 115. Le tourbillon.

« Descartes prit sa place avec un grand fracas,
« Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas... »

Dira Voltaire, un railleur de la famille d'Aristophane.

Page 116.

D'abord un faible bruit, papax... rarara... ran-pan-vlan!...

Toutes ces onomatopées sont dans le grec. Je demande grâce pour ce passage, légèrement rabelaisien, par égard pour mille autres que j'ai épargnés au lecteur.

Page 117.

Quels endroits justement prend-il toujours pour but?
Ses temples, s'il vous plaît!... Un cap! un promontoire!..

Lucrèce reprendra l'argument dans toute sa force.

« .....Cur sancta deûm delubra, suasque
« Discutit infesto præclaras fulmine sedes?...
« Altaque cur plerumque petit loca? plurimaque hujus
« Montibus in summis vestigia cernimus ignis? »

On peut même recourir aux vers qui correspondent à ceux d'Aristophane sur les Nuées :

« Cum subito validi venti conlecta procella
« Nubibus intorsit sese... etc., etc.
« Nec mirum, cum plena animæ vesicula parva
« Sæpe ita dat pariter sonitum displosa repente[1] »

(Liv. VI.)

Page 118.

Ici se place une nouvelle et longue parabase qui ressemble à celle des *Acharniens* et des *Guêpes* que je donne ; je n'ose la publier pour

ne pas multiplier ces extraits, déjà fort nombreux dans *les Nuées*. Le poëte y parle avec la même fierté de son talent :

« On sait ce que je vaux; je ne m'en targue pas... »

Dit-il. — Il proteste également de la loyauté de ses attaques, de son courage et de son respect pour les vaincus.

« J'ai frappé droit au cœur Cléon dans sa puissance;
« Aujourd'hui qu'il n'est plus, ma tardive vengeance,
« Loin de fouler aux pieds un adversaire à bas,
« S'incline avec respect devant son beau trépas!... »

IV

Page 120. Les mesures, mon cher, parle-moi des mesures!.. *Et la suite.*

Voilà monsieur Jourdain en germe, M. Jourdain, qui demande naïvement à son maître de philosophie l'explication de l'almanach, pour « savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point! ».

Page 121. Tes rhythmes, donnent-ils à manger?...

C'est le bon sens de Chrysale disant :

« Je vis de bonne soupe et non de beau langage.
« Vaugelas n'apprend pas à faire un bon potage.
« Et dans ce vain savoir qu'on va chercher si loin,
« On ne sait comment va mon pot dont j'ai besoin. »

Page 122.

Pour l'un tu diras « merle » et pour l'autre « merlesse. »

Le mot grec ἀλεκτρύων (coq) désigne le mâle et la femelle. Le mot *merlesse*, déjà donné par Poinsinet, et repris par M. Artaud, me paraît reproduire assez bien la plaisanterie grecque, et je le répète après eux.

Ibid.

Suivent force plaisanteries sur la première déclinaison grecque,

fort capables d'instruire en les égayant des élèves de sixième, peu piquantes pour nous. Nous avons mieux à faire ici que de lire ou traduire Aristophane, c'est de lire ou de copier la jolie scène du *Mercure galant* entre la Rissolle et Merlin, qui en est l'équivalent.

Page 123. Par un peuple affamé d'atroces Punaisins.

Aristophane a fabriqué un nom de peuple dont le radical signifie *punaise*, et qui désigne également les Corinthiens alors en guerre avec Athènes. En dépit de tous les efforts des traducteurs, il y a toujours dans Aristophane des allusions, des mots perdus. Mais il en reste amplement, et l'on a de quoi se consoler encore.

V

Page 125. Par la Nuée!

Notre Strepsiade, dès le premier mot, jure comme le maître.

Ibid. Va boire, va manger ses dernières colonnes.

Traduction littérale. Le français dit de même : *manger son fonds, son capital.*

Page 127. Tourbillon a mis Jupin à bas, etc., etc.

Voir scène III.

Tout du long de cette scène, Strepsiade va répéter victorieusement tout ce qu'il vient d'apprendre. M. Jourdain nous donne en français le même spectacle comique, lorsqu'il explique à Nicole et à sa femme les beautés des voyelles et des consonnes!...

Ibid. Qui mesure le saut des puces...

Voir scène II.

Page 128. Pour l'un tu diras « merle »...

Voir scène IV.

Page 129. ... Et même ton manteau.

Il lui a été dérobé. Voir l'explication du tour, scène II.

Ibid. « Pour le seul nécessaire ! »

Parodie d'un mot célèbre de Périclès, fort embarrassé certain jour qu'il avait des comptes à rendre.

Ibid. Tu n'avais pas six ans.

Le charmant détail au milieu de ces bouffonneries cyniques! Aristophane en sème de pareils à tout instant. Voyez plus bas encore, scène VII :

« N'ai-je point élevé ta frêle et tendre enfance?... »

et ailleurs.

VI

Page 133. Tu t'appelais Télèphe...
Les mots de Pandélète...

Épigrammes à l'adresse d'Euripide et d'un délateur du temps.

Page 136. Diipolis... du temps de la Cigale,
Du temps de Cécidas, des antiques Bouphons.

Anciens noms qui désignent des sacrifices à Jupiter ; l'époque où les Athéniens retenaient leurs cheveux avec une cigale d'or ; et un poëte dithyrambique inconnu.

Ibid. Te décocher la pomme.

L'œillade ne suffisait pas à la courtisane, à ce qu'il paraît.

Ibid. Ni l'appeler Japet.

Comme nous dirions « Mathusalem, Cassandre, Géronte, » etc.

Ibid. Heureux, tu goûteras une volupté pure!

Et tout ce qui précède. — Platon, ce peintre si délicieux de la jeunesse, ce philosophe si suave, avait ces vers présents à l'esprit,

ceux-là et bien d'autres que nous n'avons plus, quand il disait « que « les Grâces, cherchant un sanctuaire indestructible, avaient trouvé « l'âme d'Aristophane. »

Ibid. Teint frais, vaste poitrine...

Que voilà bien les Grecs, qui ne séparent jamais la beauté physique de la beauté morale!... Mais Aristophane nous salit bientôt ce passage même...

Il faut rapprocher de cette admirable peinture une autre page antique aussi pure : le bel apologue de Prodicus, dans Xénophon, *Mémoires sur Socrate*, liv. II, chap. 1er, dans l'élégante et facile traduction de M. Talbot. « Ceux qui te suivent (le vice), s'ils sont « jeunes, sont impuissants; vieux, ils sont abrutis... » etc., etc.

Un des plus récents disciples de Platon, M. Lévêque, dans son savant et éloquent traité du *Beau*, n'a eu garde d'omettre ce passage célèbre, et j'y renvoie le lecteur.

Page 139. D'infâmes débauchés...

Débauchés, *infâmes*, *crapuleux*, disent les traducteurs. Tous ces mots sont des abstractions, le mot d'Aristophane est autrement précis, on peut s'en rapporter à lui.

Quelle amère, quelle écrasante réfutation de l'admirable discours du Juste! Quel abominable aveu après de si sublimes théories! Et que ce Spartiate avait bien raison, qui disait qu'Athènes savait ce qui est bien, mais le laissait faire à d'autres.

Page 140. Aussi toi, bel homme à la crinière!

Est-ce pure rencontre? Le théâtre moderne nous offre une apostrophe pareille à celle qui termine cette scène inouïe.

« — Vous, monsieur, vous n'avez ni principe, ni foi,
« Et votre avancement est votre seule loi :
« Touchez là! — Vous, monsieur, à la fin de la lutte,
« Vous flattez la victoire et flétrissez la chute :
« Soyons amis! — Salut, austère débauché,
« Que le mot effarouche et non pas le péché!... » etc.
(*L'Honneur et l'Argent*. A. IV, Sc. VI.)

Et l'acteur qui primitivement disait ces vers admirables désignait

du doigt tel ou tel spectateur de l'orchestre ou du balcon, qu'il faisait pâlir malgré lui.

VII

Page 142. Tu me couvres de roses.

Phidippide répète les paroles du maître. Voir plus haut les mêmes expressions dans la discussion du Juste et de l'Injuste.

Ibid. ... Lequel veux-tu des deux raisonnements?

Voir la première scène des *Nuées*, Strepsiade les avait recommandés à son fils.

Page 143.

Nous étions au dessert ; alors moi, bonnement...

Quelle naïveté dans tout ce récit! — Éternel retour des mœurs et des goûts! Qui de nous ne se souvient d'avoir entendu dans son enfance plus d'une voix nasillarde et chevrotante chanter au dessert : « *Plaisir d'amour!... Fleuve du Tage... Monsieur et Madame Denis.* » — Plus respectueux que Phidippide, nous n'en avons pas moins banni comme lui de la table les chansons et le reste!...

Page 144. Et même il vous traitait Simonide d'oison.

La jeunesse chevelue de 1832 ne traitait pas autrement Racine, autant que je puis m'en souvenir.

Page 145. Lorsque tu disais : « Bu »...
... Quand tu disais : « Nanan ».
Au seul mot de « caca »...

Tous mots enfantins, qui sont dans le grec, à une ou deux consonnes près.

Page 146. Si l'amitié consiste à se donner des coups.

Voilà le ***qui bene amat, bene castigat***, raillé d'avance !

Page 147.

Et que m'importe, à moi ? — N'était-ce pas un homme ? etc.

Ces raisonnements, aussi odieux qu'absurdes, étaient ceux que faisaient de sang-froid les sophistes d'Athènes. Ne les avons-nous pas vu nous-mêmes débiter avec feu sur notre scène dans les plus beaux jours du Romantisme? Qu'on relise la charmante parodie qu'en a faite le plus délicat et le plus fin des critiques : « L'autorité pater- « nelle ! Mais croyez-vous donc qu'elle doive étouffer les droits de « l'amour et de la nature?... » — Et quand le père maudit ce fils si bien instruit ; « Vous n'en avez pas le droit, etc., » s'écrie cet aimable jeune homme... (*Voir* Saint-Marc Girardin, *Litt. dram.*, tome Ier.)

Ibid. « Tu n'es pas là-dessus de l'avis de Socrate... »

Je m'arrête. Le fils poursuit ces inqualifiables sophismes qui nous lassent et nous répugnent. — Scène grossière, n'étaient quelques traits de bonne comédie, quelques tableaux naïfs qui font rire, n'étaient surtout les enseignements et le châtiment qu'elle contient. Strepsiade est puni par où il a péché ; il a voulu que son fils apprît le mensonge, la perfidie, l'art de plaider et de gagner la plus mauvaise cause : son fils, digne en tout de son père, le prend pour première victime, pour premier plastron. Que de questions d'ailleurs sous ce dialogue effronté et cynique ! Que de leçons jaillissent de ces vers ! Toutes cruelles et impies qu'elles sont, que le moraliste les recueille, car elles sont fortes ; que le littérateur les goûte, car elles sont singulièrement comiques.

Ibid.

Ici je ne puis m'empêcher de faire une comparaison toute à la gloire de notre grand comique. Ces scènes odieuses lui ont inspiré, nous ont valu, comme on l'a reconnu en maint endroit, *le Bourgeois gentilhomme.* — Strepsiade, c'est M. Jourdain ; Socrate, c'est le maître de philosophie. La leçon de philosophie de Molière, dont les détails sont d'ailleurs empruntés à un discours philologique

du temps, est dans Aristophane. La répétition de cette leçon faite par M. Jourdain à madame Jourdain et à Nicole se trouve également dans le grec. Mais quelle différence entre les deux comiques! L'un prend un père malhonnête et grossier qui veut se faire enseigner à lui et à son fils le moyen de frustrer ses créanciers; l'autre prend un bourgeois enrichi qui a plus d'écus que de bon sens, et qui voudrait leur donner un vernis d'instruction. L'un choisit comme maître d'improbité, de mauvaise foi, de sophisme, Socrate, qui ne réussit que trop dans cette singulière éducation; l'autre, un maître de philosophie, qui fait le magister, et qui se rend ridicule lui et son élève. Chez le premier, l'élève passé maître jette au nez de ses créanciers ruinés les sophismes qu'il vient d'apprendre et leur donne des coups au lieu d'argent; chez le second, l'homme devenu écolier répète plaisamment, avec la naïveté fanfaronne de l'enfant qui vient d'apprendre ses lettres, reproduit à tort et à travers sa leçon devant son monde ébahi et stupéfait. Aristophane enfin fait une peinture malhonnête, diffame un sage et révolte les honnêtes gens; Molière fait une peinture bouffonne, raille agréablement un pédant, et divertit ces mêmes honnêtes gens. « *Étrange entreprise*, » a-t-il dit lui-même, et qui lui réussit toujours! — A égalité de génie comique, car l'un ne peut rien céder à l'autre sous ce rapport, à côté de cet esprit violent, partial, aveugle, immoral d'Aristophane, la belle âme, calme et pure, élevée et modeste, honnête et profondément humaine que Molière!

Un dernier mot et un dernier rapprochement à propos de cette pièce célèbre.

Aristophane, voulant frapper les rhéteurs et les sophistes qui infectaient la jeunesse et déshonoraient la parole et la science, imagine de prendre pour type, pour plastron, leur premier et plus redoutable adversaire : Socrate. Bouffonnerie malheureuse, car Socrate sera plus tard condamné à mort, et l'accusation reproduira tous les griefs que le poëte comique avait accumulés en riant sur sa tête. — C'est le châtiment réservé à ces railleurs à outrance, de se trouver parfois les précurseurs ou les complices involontaires de l'iniquité et de la force brutale; c'est le côté vulnérable de la satire même, de n'être jamais absolument pure de passion, d'injustice, de maladresse ou d'erreur.

Un élégant mais pâle et froid imitateur d'Aristophane, Palissot,

mit sur la scène, en 1760, une comédie en trois actes et en vers, où il attaquait aussi les philosophes et notamment Jean-Jacques Rousseau.

Cette pièce qui semble, comme dénoûment, comme conversation et comme style, une contrefaçon des *Femmes savantes* de Molière, contient quelques mots, je n'ose dire traits, tant ils sont peu acérés, qui rappelleraient encore, mais de fort loin, l'auteur grec. — Ainsi un certain Carondas, secrétaire d'un certain Valère, essaye de lui dérober sa tabatière pendant que celui-ci lui explique que tous les biens doivent être mis en commun, et il s'y autorise par les propres maximes de son maître.

On peut citer une tirade où Damis, ainsi que les Clitandres de Molière, juge comme ils le méritent les personnages ridicules ou méchants de la pièce :

« J'ai peu vu de ces gens qui la [1] prônent sans cesse
« Pour les infortunés avoir plus de tendresse,
« Se montrer au besoin des amis plus ardents,
« Être plus généreux ou plus compatissants,
« Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,
« Pour les défauts d'autrui montrer plus d'indulgence,
« Consoler le mérite, en chercher les moyens,
« Devenir, en un mot, de meilleurs citoyens ;
« Et, pour en parler vrai, ma foi, je les soupçonne
« D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer personne.
« — Vous en voulez beaucoup à cette humanité.
« — On en abuse trop, et j'en suis révolté,
« C'est pour le cœur de l'homme un sentiment trop vaste ;
« Et j'ai vu quelquefois, par un plaisant contraste,
« De ce système outré les plus chauds partisans
« Chérir tout l'univers, excepté leurs enfants. »

Le trait était pour J. J. Rousseau, et il frappait juste.

Mais le passage le plus connu est celui où le philosophe, changé en valet, bien entendu, pour faire allusion à son ancien état, arrive sur la scène à quatre pattes, avec des laitues dans sa poche. La scène fit scandale, il fallut la supprimer. L'auteur raconte avec un certain orgueil les actes de violence auxquelles elle donna lieu, et déclare dans une note, qu'il restitue cette scène à l'impression, sûr qu'on la redemandera un jour à Paris.

Ce jour n'est encore venu ni pour cette scène, ni pour la pièce, et je doute qu'en dépit de la correction parfaite des vers, la froideur

[1] L'humanité.

absolue de l'œuvre lui permette jamais de venir. Mais voici ce fameux passage.

CRISPIN (c'est Rousseau), se traînant à quatre pattes.

« Pour la philosophie un goût à qui tout cède,
« M'a fait choisir exprès l'état de quadrupède :
« Sur ces quatre piliers mon corps se soutient mieux,
« Et je vois moins de sots qui me blessent les yeux.
. . . .
« En nous civilisant nous avons tout perdu,
« La santé, le bonheur, et même la vertu!
« Je me renferme donc dans la vie animale,
« Vous voyez ma cuisine : elle est simple et frugale.

(Il tire une laitue de sa poche.)

(PALISSOT. *Les Philosophes*, acte III, sc. VI.)

LES GUÊPES

425 AV. J. C.

Page 151.

Nouvelle satire tour à tour amère et bouffonne du peuple athénien, dont la vie se passait à juger. Philocléon (ami de Cléon) n'est que la transformation de *Peuple* des *Chevaliers*.

Les Guêpes, titre donné à la pièce par la ressemblance que le poëte établit entre ces insectes et les juges terribles, colères, étourdis, divisés comme eux en essaims, armés comme eux d'un dard mortel, ressemblance qu'il avait rendue plus sensible en déguisant le Chœur en guêpes véritables. Voir à ce sujet la scène VI, *le Chœur des guêpes*.

I

Page 152. Pas un brin de sommeil.

Pas un grain, dit le texte.

Ibid. La clepsydre.

C'est l'horloge d'eau qui mesurait le temps précis accordé aux harangues, plaidoiries, divagations, etc., etc., des avocats, orateurs et parleurs en vogue. Moins rigide, l'œil-de-bœuf de nos tribunaux écoute nos Cicérons modernes avec une longanimité, une résignation inaltérable!

Ibid. L'habitude qu'il a de tenir le caillou.

Le caillou qui servait de suffrage, comme chez nous la boule noire ou blanche.

Ibid. O fils de Pyrilampe, etc.

Pour cette habitude d'écrire certains noms sur certaines portes, voir *les Acharniens*.

Ibid. Son coq un jour chanta trop tard... etc.

« Il fit couper la tête à son coq, de colère, » etc.

dit Racine plus heureux que son modèle qu'il paraphrase.

Ibid. Son doigt sur la cire inflexible
Va toujours prolongeant la ligne, arrêt terrible!... etc.

C'est sur une tablette enduite de cire que le juge prononçait l'arrêt, en traçant de l'ongle une ligne courte ou longue. Courte, l'accusé était absous; longue, il était condamné. Notre juge, qui ne plaisante pas, trace plus volontiers la longue, et revient au logis l'ongle tout barbouillé de cire.

Page 153. Qu'à la fin les cailloux...

Le caillou du vote. Voir la note plus haut.

Ibid. Il lui disait d'abord... etc.

« Je lui disais parfois : Monsieur Perrin Dandin,
« Tout franc, » etc.

L'idée est dans Aristophane, mais quel admirable interprète que Racine!

Ibid. Laisse-là ce manteau.

Le *manteau* de juge, aujourd'hui la robe d'hermine, le bonnet carré.

Ibid. Il restait d'essayer un peu des Corybantes, etc.

On sait que les prêtres de Cybèle célébraient le culte de cette Déesse au bruit des tambours, des lances frappées sur les boucliers, avec accompagnement de gestes, contorsions frénétiques, etc. Que d'allusions comiques pour les Grecs, complétement perdues pour nous! Racine, qui habille la scène à la moderne, est supérieur à nos yeux, mais n'aura-t-il pas bientôt besoin de notes explicatives à son tour? Par exemple, au vers :

« Que de sacs! Il en a jusques aux jarretières? »

Ibid. Nous le croyions dormant...

Voir la cérémonie complète des cures de ce genre dans *le Plutus*, scène IX.

Ibid. Il prend pour s'évader lucarnes et gouttières.

« Le voilà, ma foi, dans les gouttières! »

dira Racine.

II

Page 158. Si c'est à coups de poing que tu fais ta semonce...

Ne dirait-on pas le gamin de Paris tel que J. Janin l'a si bien décrit il y a plus de trente ans, tel qu'Henri Monnier le fait parler, tel que nous le connaissons tous?

Page 159. Au fond de la marmite.

Ἐγχυτρίζειν... dit le grec, comme il a dit παχύς, qui prépare déjà cette métaphore populaire.

Ibid. Grand papa.

Ὦ παππία.

Page 160. Où mets-tu notre espoir? Dans les flots?...

Le texte dit : *Dans les flots sacrés d'Hellé*, mot intelligible pour les Grecs qui savaient qu'Hellé tomba et mourut dans le détroit auquel elle donna son nom. — L'équivalent français de cette expression est évidemment dans ce vers de Boileau, dont je change le premier mot :

« *Dîner*, la tête en bas, au fond de la rivière. »

Ibid.

Je ne sais pas, mon fils, où te trouver du pain...
Pourquoi m'avoir donné la naissance, ô ma mère!...

Quels accents tout à coup! Est-ce une parodie d'Euripide? Est-ce la révélation d'une plaie sociale? Ces tribunaux avaient-ils été institués pour nourrir les citoyens pauvres? ou les citoyens paresseux, race à vendre, venaient-ils chercher là le soutien d'une vie méprisable?

III

Page 162.

Il me défend de juger!
Il prétend me forcer...
A prendre du bon temps. — Mais moi, je ne veux pas!

C'est le cri que la passion du métier arrache à tous ceux qui ont fini par s'identifier avec leurs fonctions. Ils se croiraient morts s'ils ne vivaient plus au milieu de leurs paperasses, sur leur siége, en robe, en bonnet carré, voire même dans leur comptoir.

« Du repos! Ah! sur toi tu veux régler ton père!
« Crois-tu qu'un juge n'ait qu'à faire bonne chère?

s'écrie avec la même naïveté comique le bonhomme Dandin.

Page 163. Se glisser... comme l'adroit Ulysse.

Coup de patte donné en passant à *l'Ulysse* d'Euripide.

IV

Page 166. Les gens du plus haut bord.

De quatre coudées, dit le texte; de *six pieds*, faudrait-il dire en bon français, si le pied était aussi une mesure grecque.

Page 170. L'argent que dans ses dents petit père a caché.

Les anciens, et encore aujourd'hui dans l'Orient, les marchands, les Juifs mettent l'argent dans leur bouche. Voir *l'Assemblée des Femmes*, et ailleurs.

Page 171. Certain broc qu'on appelle l'ânon...

Broc à deux longues oreilles, comme celles de l'âne, et à propos duquel notre auteur fait certaines plaisanteries dont je fais grâce au lecteur.

Ibid. Que je... tonne...

On sait de quel verbe *tonner* est synonyme pour Aristophane. L'explication physique en est tout entière dans *les Nuées*, page 116.

Ibid. Je te crains, par exemple!

Les interruptions de Bdélycléon n'ont que trop montré en effet que la crainte et le respect que lui inspire son père ne sont pas excessifs.

Quant à la scène entière, Racine s'en est inspiré :

« Compare prix pour prix
« Les étrennes d'un juge à celles d'un marquis... » etc.

Mais que Racine est court à côté d'Aristophane! Et quel éloge n'est-ce pas faire des anciens que de reconnaître qu'il reste encore à glaner là où de si grands génies, de si redoutables imitateurs ont moissonné!

V

Page 173.

Si tu tiens tant, mon père, à rendre la justice... etc.

« Si vous êtes pressé de rendre la justice,
« Il ne faut point sortir pour cela de chez nous... » etc.

(*Les Plaideurs.*)

Ibid. Qu'en secret la servante...

« Un valet manque-t-il de rendre un verre net?
« Condamnez-le à l'amende, et s'il le casse, au fouet. »

(*Les Plaideurs.*)

Ibid. Héliaste, au soleil viens rendre la justice.

Il y a en grec un jeu de mots intraduisible. Les juges se nommaient *Héliastes*, de la place *Héliée*, ou du *soleil*.

Ibid. Et dès lors tu n'as plus « de dent » contre personne.

Bon ou mauvais, le jeu de mots est dans le grec.

Page 174. Ruminer, c'est mâcher, etc.

Toujours la même espèce de lazzi qui nous paraît faible, mais qui revient trop souvent dans Aristophane pour n'être pas naturelle ou grecque. Nos voisins d'outre-Manche ne sont pas toujours plus piquants, et Alceste, le fier Alceste de Molière, qui ne prétend pas être facétieux le moins du monde, fait aussi ses jeux de mots :

« La peste de ta chute... » etc.

Ibid. Mais les vacations?...

« Et mes vacations, qui les paira? Personne? »

(*Les Plaideurs.*)

Page 176: Il me manque Lycus.

Voir scène III. — La statue de Lycus était près des tribunaux et, comme toute statue, monument ou encoignure trop voisine d'une agglomération momentanée d'individus, exposée à telle profanation que toutes les défenses de la police ne peuvent empêcher, que se permettent ceux-là mêmes qui devraient s'abstenir les premiers : témoin Philocléon.

Ibid. C'est Fripon, c'est votre chien, — le traître, etc.

« Tout est perdu : Citron,
« Votre chien, vient, là-bas, de manger un chapon... » etc.
(*Les Plaideurs.*)

Page 177.

Que d'imitations faites par Racine! Le monologue de Petit-Jean, la chasse donnée au juge, le procès du chien Citron; tant de vers, tant de traits, tant de mots relevés déjà dans nos notes précédentes, sans compter le

« Tirez, tirez, tirez...
« Ouf! je me sens déjà pris de compassion!

Tout cela est dans le grec. — Mais ce qui n'y est pas, et qui nous révèle le génie comique et toujours charmant de Racine, c'est l'intrigue française, c'est l'immortel Chicaneau, la non moins impérissable comtesse de Pimbesche, c'est la douce et suave Isabelle, c'est l'Intimé, c'est Petit-Jean, c'est ce Caton de Basse-Normandie, ce Dandin, tous personnages dont les noms seuls disent autant pour nous que Philocléon et Bdélycléon disaient pour les Grecs; ce sont ces plaidoyers fameux, parodies toujours vraies de l'Éloquence du barreau. Tant de détails, de traits saisissants, de scènes piquantes pour nous, à la place de détails, de traits, d'allusions saisissables seulement au temps d'Aristophane, sont pour le traducteur un ordre de poser la plume devant une tâche de plus en plus ingrate et insurmontable. — Ne disons plus qu'un mot, qui indique la véritable portée des deux comédies : Racine n'a peint qu'une classe particulière de la société : Chicaneaux, Pimbesches, Dandins, gens à part, par esprit de caste ou de métier; Aristophane a représenté tout le peuple athénien : gent tout entière appelée à rendre la justice, gent passionnée pour l'exercice de ce droit politique, gent ergoteuse s'il

en fut. — A mérite relativement égal d'exécution, il y a entre les deux peintures la différence du portrait de genre au tableau historique : soit dit, non pour prouver que Racine est moins divertissant, mais pour établir la valeur exacte et relative des deux œuvres.

VI

Page 179 S'il est un monstre affreux, etc., etc.

C'est Cléon, le Cléon des *Chevaliers*. — La langue française nous a donné de nos jours, avec plus de goût, un aussi horrible portrait :

« Mais Marat, ce bandit qui dans le sang se vautre...
« Qui tue avec bonheur, par instincts carnassiers...
« Un visage livide et crispé par la fièvre,
« Le sarcasme fixé dans le coin de la lèvre ;
« Des yeux clairs et perçants, mais blessés par le jour ;
« Un cercle maladif qui creuse leur contour...
« Le pas brusque et coupé du pâle scélérat,
« Tel on se peint le meurtre, et tel on voit Marat...

Et la suite, qu'il faut relire dans cette admirable scène des portraits, dans cette tragédie de *Charlotte Corday*, qui est le chef-d'œuvre de la langue tragique au dix-neuvième siècle.

Page 180. A ce peuple fiévreux, jaune, brûlant, subtil...

Les sophistes, voir *les Nuées*.

Ibid. Vous l'avez méconnu... etc...

Aristophane avait-il dépassé le but ? Ou n'est-ce pas plutôt qu'il avait attaqué des sophistes déjà trop puissants dans l'opinion publique pervertie par eux ? Encore est-il que les *Nuées* furent sifflées d'importance, comme ce passage l'indique.

Ibid. Il lui suffit de voir le public éclairé
Dire que son auteur n'a pas dégénéré...

Qui ne croirait entendre le jeune Corneille, importuné par des

rivaux qu'il méprise, et disant déjà avec la fierté des héros qu'il peindra plus tard :

« ... Je sais ce que je vaux, et crois ce qu'on m'en dit...
« Pour me faire admirer, je ne fais point de ligue ;
« J'ai peu de voix pour moi, mais je les ai sans brigue.
« ... Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
« Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans.
« ... Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée... »

(*Excuse à Ariste.*)

Page 181. Autochthone.

En français : indigène. — C'est le grand point pour Athènes. Ses poëtes n'ont garde de l'oublier. Thucydide, dès la première page de son histoire, établira aussi cette autochthonie dont Athènes est si fière.

Pages 181-182. Maintenant, spectateur... etc., etc., etc.
.... Aussitôt enivrés de courroux,
Homme contre homme... etc., etc...

Passage cité et traduit d'enthousiasme par M. Villemain, dans son *Essai sur la poésie lyrique*.

« La verve du poëte l'emporte sur sa fiction même, — ajoute le « plus éloquent des critiques. — C'est Tyrtée qu'il imite, et dont il « prend l'ordre de bataille, comme la fureur guerrière. Il oublie un « moment l'aiguillon de la guêpe pour montrer partout les bar- « bares blessés, vaincus, fuyant sur terre et sur mer, devant les « lances et les trirèmes. Eschyle lui-même, le poëte et le soldat de « Marathon, ne dépasse pas cette verve aiguë comme le dard lancé « par l'abeille. »

Je suis heureux de pouvoir mettre cet extrait sous le patronage d'un si grand nom et d'un si beau commentaire.

Page 182. Avaient avant la lutte aperçu la chouette.

Oiseau de Minerve. L'éloge d'Athènes est complet, le poëte satirique est sûr, cette fois, des applaudissements.

Page 183. Ici, celui des onze ; ici de l'Odéon,
Là, de l'Archonte.

Noms de divers tribunaux.

Page 183. Le frelon... dépourvu d'aiguillon.

Les gens qui,

Sans ampoules aux mains arrivent au salaire.

Ce sont les orateurs démagogues, les flatteurs salariés dont les flagorneries sont récompensées avant le dévouement et les vertus des bons citoyens, des matelots et des soldats.

LA PAIX

420 AV. J.-C.

I

Page 188.

Mercure concierge de l'Olympe, « Là-haut Mercure en sentinelle... » rappelle involontairement tel et tel couplet assez peu orthodoxes. Je les rappelle à qui les sait et les a chantés dans sa jeunesse; je ne me charge pas de les dire à qui les ignore.

Page 189. Par la Terre!

Les hommes jurent tant et tant par le ciel, que les dieux n'ont d'autre ressource que de jurer par la *Terre*.

Ibid. Gourmand.

Mercure ne sera jamais mieux traité par Aristophane. Gourmand, poltron, voleur, etc., etc. — *Les Oiseaux*, *les Grenouilles*, *le Plutus*, lui composent un assez joli bilan.

« Vices déifiés sur d'immondes autels! »

dit un poëte français en parlant des dieux du paganisme.

Ibid. Ces messieurs hier soir ont vidé la maison.

« Ma foi, monsieur le Dieu, je suis votre valet.
« — Le seigneur Jupiter...

Nous dit l'auteur d'*Amphitryon*, qui nous donne le ton.

II

Page 194. C'est Lamachus qui nous gêne

Lamachus. Voir la note des *Acharniens*.

Page 196. Athéniens,
Vous usez tout le temps en procès, en querelles...

Le poëte a déjà donné *les Guêpes* pour le leur faire sentir, et les en châtier.

Ibid. Tournez-vous vers la mer, et n'en sortez jamais.

En d'autres termes, et sans métaphore : « Occupez-vous de votre commerce, et tout n'en ira que mieux. »

Page 197.

Quelle charmante allégorie, toujours vraie dans tous ses détails, depuis les armuriers qui veulent la guerre, jusqu'aux laboureurs qui ne soupirent qu'après la paix et qui la font ! Changeons les noms : Argiens, Béotiens, Spartiates, ennemis ou alliés méticuleux et hypocrites, las ou avides de la guerre, sinon pour eux, au moins pour les autres, se donnent toujours rendez-vous à un moment donné, et la paix, le traité de Nicias, se signe partout et toujours, au dix-neuvième siècle après J. C., comme l'an 420 avant J. C.

III

Page 198. Mille amphores de chants.

Si l'on veut se faire une idée des tortures d'un malheureux traducteur, qu'on sache que le grec dit un chant de *dix mille amphores :* épithète radieuse en grec, image impossible en français!

Ibid. Automne... Théorie...

L'Automne, Théorie étaient aussi représentées, et servaient de cortége à la Paix.

Page 199. Il empeste l'oignon.

Nourriture du soldat grec. Voyez *les Acharniens* et ailleurs.

Page 200. Qui lance à l'armurier ces belles pétarades.

Le mot est dans le grec. Ce n'est pas moi, c'est Mercure qui s'exprime dans ce style de Brioché.

Page 201. La violette aux puits
Abondait... etc., etc.
Salut, trois fois salut!... etc.

Passage également cité et traduit par M. Villemain dans son bel ouvrage sur la poésie lyrique. Si l'on trouve ici quelques traits, quelques mots de plus ou plus simples que dans sa brillante traduction, qu'on me pardonne : je serre d'aussi près que possible un texte mutilé en cet endroit, et l'illustre académicien ne traduit évidemment que de mémoire.

Un poëte lyrique, prédécesseur d'Aristophane, avait déjà chanté la Paix en vers délicieux.

« Les beaux biens que la Paix enfante!
« Les doux trésors! les jolis chants!
« Qu'elle est fleurie et souriante... etc., etc.

s'était écrié Bacchylide.

Plus tard, ces images, ces tableaux champêtres reparaîtront dans les distiques harmonieux de Tibulle :

« Interea Pax arva colat. Pax candida primum
« Duxit araturos sub juga curva boves.
« Pax aluit vites et succos condidit uvæ,
« Funderet ut nato testa paterna merum.
« Rusticus e lucoque vehit male sobrius ipse
« Uxorem plaustro progeniemque domum, » etc., etc.
(*Élég.*, liv. I, 10.)

Notre Malherbe nous les rappellera aussi dans des vers que devaient lui envier la Fontaine et A. Chénier :

« Les veilles cesseront au sommet de nos tours ;
« Le fer, mieux employé, cultivera la terre,
« Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre,
« Si ce n'est pour danser, n'orra plus de tambours.
. . . .
« Toute sorte de biens comblera nos familles.
« La moisson de nos champs lassera les faucilles,
« Et les fruits passeront la promesse des fleurs... »
(*Stances à Henri le Grand.*)

Enfin Béranger, dans ses chants parfois si purs et si classiques, dira :

« J'ai vu la Paix descendre sur la terre,
« Semant de l'or, des fleurs et des épis ;
« L'air était calme, et du dieu de la guerre
« Elle étouffait les foudres assoupis.
« Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,
. . . .
« Peuples, formez une sainte alliance
« Et donnez-vous la main, » etc., etc.

Mais Aristophane les défie tous. Par la fraîcheur, l'abondance et la naïveté des images, par la mâle et simple poésie de ce style bucolique, Aristophane, digne en tout de l'éloge que faisait de lui Platon, n'est ici au-dessous ni des anciens, ni des modernes : il n'est au-dessous que de lui-même, qui dira encore mieux dans la scène suivante.

IV

Page 202. Adieu... oignon, fromage.

Nourriture du soldat grec, ne l'oublions pas.

Ibid. Et friponne, la main
Va caresser Thratta.

Je ne mets pas de note là où le sens est plus que transparent, là où il faudrait peut-être faire une coupure.

Page 203. Allons, ma mie...

Et la suite, les charmants, les ravissants propos!...

Page 204. Je bois mon thym apprêté.

Une infusion de thym, comme nous buvons, nous, des infusions de tilleul, de thé, etc.

Ibid. La belle saison d'été!

Passage célèbre. Un savant à l'esprit ferme, au goût sûr, au style excellent, M. Pierron, a le premier attiré l'attention sur un côté méconnu de la poésie de notre satirique. Il a lui-même traduit ce délicieux passage, « *où l'on respire* (dit-il) *une des plus fraîches senteurs de la campagne.* » Les traducteurs venus après lui n'ont pu et ne peuvent ajouter un trait à la fidélité de sa traduction.

Ibid. Il revient du combat teint en jaune éclatant.

Le français dit : « *Faire dans ses chausses.* » Cette locution explique, sans que je m'en mêle, comment ces capitaines fanfarons, dans la peur qui les saisit au fort de la mêlée, reviennent *jaunes* de *rouges* qu'ils étaient partis.

Ibid. Coq-cheval.

Mot dont Aristophane se sert pour désigner les fanfarons, les bravaches, les matamores du temps; il reviendra dans *les Gre-*

nouilles avec son explication naturelle. — On dit en français : *grand cheval de bataille.*

« Cheval de paille,
« Cheval de bataille ! —
« Cheval d'avoine,
« Cheval de poine ! —
« Cheval de fein (foin).
« Cheval de rien ! —

disent les vieux dictons.

Page 204. Safrané.

C'est-à-dire doré, jauni, embrenné... — L'explication est ci-dessus.

Ibid.

L'autre est deux et trois fois bel et bien effacé.

Curieuse révélation sur l'incorruptibilité de messieurs les capitaines recruteurs d'Athènes.

Page 205. Auprès de Pandion.

Statue, espèce de colonne, emplacement où s'affichaient les actes, décrets, listes officielles des autorités civiles et militaires.

Cette scène, cette pièce entière, tour à tour amère et sanglante comme la satire, et lyrique et fraiche comme l'idylle, doit avoir dans nos patois méridionaux ses équivalents à la fois naïfs et acerbes. J'aurais voulu trouver dans la langue de Jasmin, ou de Peyrot, ou de tel autre de ces chantres délicieux du Languedoc ou de la Provence, un chant qui nous exprime les tristesses du laboureur, du paysan, forcé de quitter ses montagnes, ses vallons, son petit bien, son doux ciel pour la vie brutale des garnisons, pour les mêlées sanglantes du champ de bataille aux quatre coins du monde.

Du moins trouvons-nous, dans notre vieux Théâtre français, les doléances, les lamentations de *Peuple* et de *Plat Pays*, toujours assaillis par les Anglais, dévalisés par les *Gendarmeaux*. C'est dans

MIEULX QUE DEVANT, *bergerie nouvelle fort joyeuse et morale à quatre personnaiges, c'est assavoir :*

MIEULX QUE DEVANT,
PLAT PAYS,
PEUPLE PENSIF,
ET LA BERGIÈRE.

Rien de plus naïf et de plus mélancolique que cette vieille poésie :

PLAT PAYS commence.
Dessus ces beaulx champs
Sont faillis les chans
Des bergiers de nom !

PEUPLE PENSIF.
Guerre par les champs
Nous a fait meschans ;
Mort est leur renom...

PLAT PAYS.
Peuple pensif.

PEUPLE.
Quoy ?

PLAT PAYS.
Où est bon temps ?

PEUPLE.
Je ne scay.

PLAT PAYS.
Ne moy...

PEUPLE.
Où sont bergiers ?

PLAT PAYS.
En desplaisir.

PEUPLE.
Qui les y met ?

PLAT PAYS.
Maulvaises nouvelles.

PEUPLE.
Bany de quoy ?

PLAT PAYS.
De tout plaisir.

PEUPLE.

Où sont bergiers?

PLAT PAYS.

En desplaisir.

PEUPLE.

Comment?

PLAT PAYS.

Noise les vient saisir.

PEUPLE.

Ce sont males nouvelles.

PLAT PAYS.

Où sont bergiers?

PEUPLE.

En desplaisir.

PLAT PAYS.

Qui les y met?

PEUPLE.

Noise nouvelle.

Survient la Bergière qui chante son air villageois :

Saillez hors, hors de no fève,
Saillez hors, hors de no pois...

Arrive enfin, comme la *Paix* dans notre pièce, arrive joyeux et rayonnant :

MIEULX QUE DEVANT, chantant.

Je tiens de Phebus, de Pheton,
De Phebé, des dieux, des deesses,
Et d'Orpheus vent de doulx ton.
Je vois chez princes et princesses,
Lesquelz j'entretiens en lyesses.
En court suis le premier devant.
Garny suis de toute sagesses
Et fus né vers souleil levant!

PEUPLE.

Qui estes-vous?

MIEULX.

Mieulx que devant.

BERGIÈRE.

Qu'aportez-vous?

MIEULX.

Bonnes nouvelles.

PLAT PAYS.

Suyvir vous veulx doresnavant
Qui êtes-vous?

MIEULX.

Mieulx que devant.
Roger Bon-Temps je vois suyvant,
Faisant chapeaulx de fleurs nouvelles..., etc., etc.

Délicieux vers qui peut bien, ainsi que toute cette bergerie charmante, entrer en lutte avec les vers et les scènes si fleuris d'Aristophane!...

(*Ancien Théâtre françois*. Édit Jannet, tome III.)

FIN DES NOTES DU TOME PREMIER.

TABLE GÉNÉRALE

DU TOME PREMIER

LES GUÊPES

LA PAIX

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.